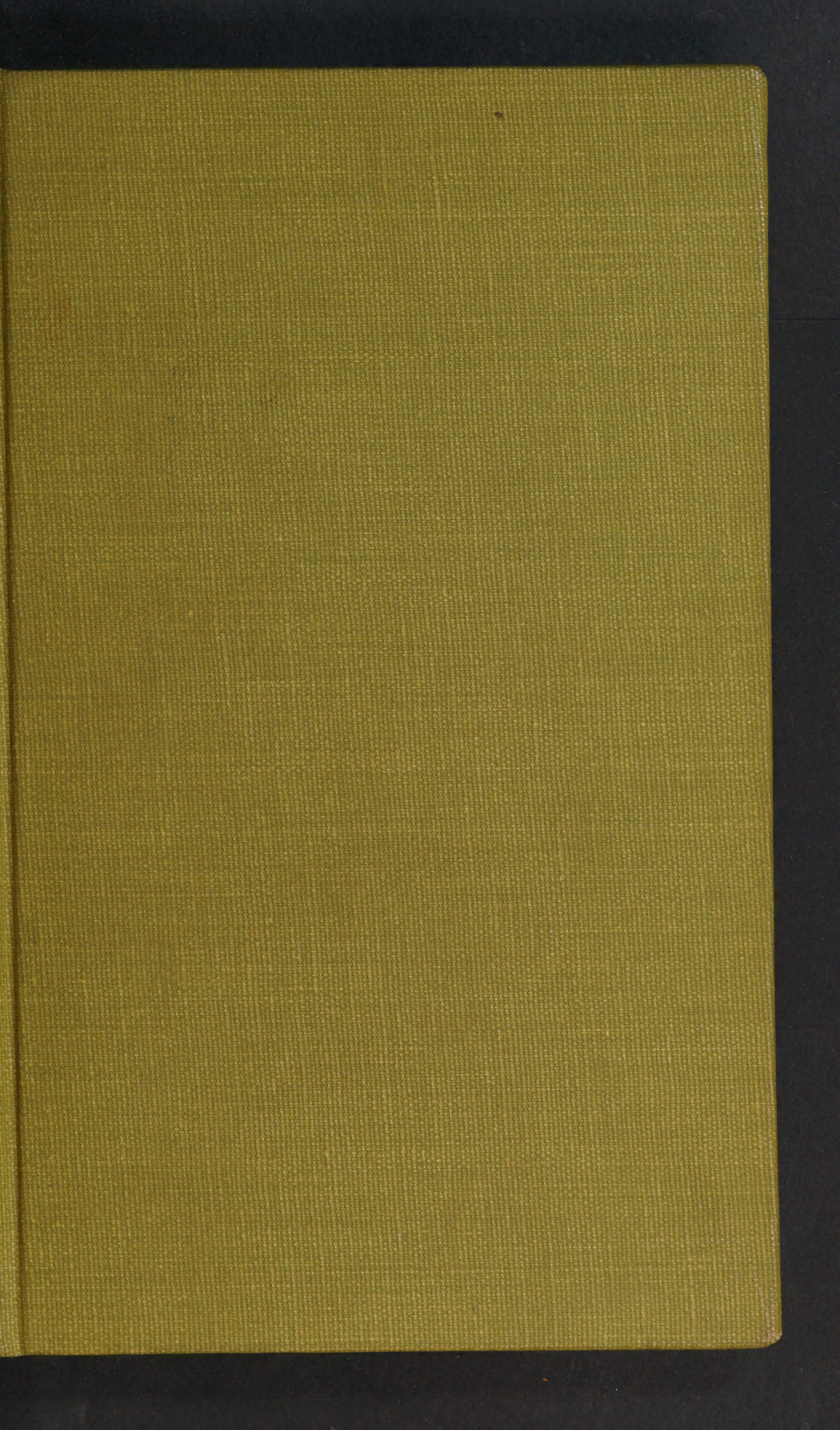


LIBERT · FOLIE DE DON QUICHOTTE · PARIS, 1909







à Musi-théâtre

Hommage sympathique de
l'auteur

Dr Lucien Libert

La Folie de
Don Quichotte



(D'après l'*Iconographie des éditions de Don Quichotte* [1605-1905],
Barcelone, Henrich y Cie.)

UN CAS LITTÉRAIRE DE DÉLIRE D'INTERPRÉTATION

La Folie de Don Quichotte

« Comme il y a une infinité de choses sages qui sont menées d'une manière très folle, il y a aussi des folies qui sont conduites d'nue manière très sage. »

(MONTESQUIEU, *De l'Esprit des Lois*. Livre XXVIII, ch. 25.)

PAR

Le Docteur Lucien LIBERT

INTERNE DES ASILES DE LA SEINE
ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS ET DE L'HÔPITAL DES ENFANTS-MALADES
MÉDAILLE DE BRONZE DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE
MÉDAILLE D'HONNEUR DES ÉPIDÉMIES

Avec 5 planches hors texte

PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1909

Il est deux noms que je veux mettre en tête de ce travail, comme expression de ma gratitude, de ma reconnaissance et de mon affection.

LE PREMIER EST CELUI DE MON ONCLE :

M. Th. LOUVARD
(1842-1907).

PHARMACIEN A VERSAILLES
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES NATURELLES DE SEINE-ET-OISE.

Qui a développé chez moi dès le plus jeune âge le goût de la science et qui fut mon premier maître et mon premier guide dans mes études médicales.

LE SECOND EST CELUI DE :

M. Le Professeur agrégé MARFAN

MÉDECIN DE L'HÔPITAL DES ENFANTS-MALADES
PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Le digne continuateur des plus illustres maîtres de la pédiatrie française dont l'enseignement incomparable rayonne sur toute ma vie hospitalière.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR GILBERT BALLET

PROFESSEUR DE CLINIQUE DES MALADIES MENTALES
MÉDECIN DE L'ASILE SAINTE-ANNE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

pour le très grand honneur qu'il m'a fait
en acceptant de présider cette thèse.

A M. Le Docteur PAUL SÉRIEUX

MÉDECIN CHEF DES ASILES DE LA SEINE

Qui m'a soutenu de ses conseils et de sa longue expérience, et dont le beau livre sur les Folies Raisonnantes a été pour moi le meilleur des guides.

A M. PAUL-LOUIS COUCHOUD

AGRÉGÉ DE PHILOSOPHIE
INTERNE DES ASILES DE LA SEINE

A qui revient en toute justice l'idée première de ce travail et qui m'a donné, en me l'abandonnant, une très grande preuve de son amitié.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX DE PARIS
ET DANS LES ASILES DE LA SEINE

C'est à eux que je dois la très longue instruction clinique que j'ai reçue. Après nos trop courtes matinées d'hôpital, ils ont bien voulu continuer à m'honorer de leur affection, et je les confonds tous ici dans un même souvenir et dans une même pensée.

M. le Professeur Chauffard (Cochin. 1901-1902).
M. le Docteur Huchard (Necker. *Stage*, 1902 1903).
M. le Docteur J. Belin (Beaujon. *Externat*, 1903).
M. le Professeur agrégé Thiéry (St-Antoine. *Externat*, 1905).
M. le Professeur agrégé Ménétrier (Tenon. *Externat*, 1905-1906).
M. le Professeur agrégé Macaigne — —
M. le Docteur Siredey (St-Antoine. *Externat*, 1906-1907).
M. le Professeur agrégé Castaigne — —
M. le Professeur agrégé Marfan (Enfants-Malades. *Externat*, 1907-1908).
M. le Docteur Papillon — — —
M. le Docteur Lereboullet — — —
M. le Docteur Lesage (Hérold. *Externat*, 1908-1909).
M. le Professeur Pinard (Clinique Baudelocque. *Stage obstetrical*, 1909).
M. le Professeur agrégé Wallich — — —
M. le Docteur J. Bonnet (Asile de Maison-Blanche. *Internat*, 1909).

A MES MAITRES DANS LES LABORATOIRES DE LA SORBONNE

M. le Professeur Caullery (Laboratoire d'évolution des êtres organisés et Laboratoire de Wimereux, 1908-1909).
M. le Docteur Et. Rabaud — — —

A MM. les Professeurs Hutinel et Quénu.
les Professeurs agrégés Achard, Lecène, Lejars.
le Docteur Labey, chirurgien des hôpitaux.
le Docteur Trénel, médecin chef des asiles de la Seine
les Docteurs Bigart, Jean Camus, Feuillié, Lemaître, P. Mathieu.

en témoignage de ma reconnaissance et de mon respect.

A MES CAMARADES D'ÉTUDES

MM. les Docteurs Crinon, Condomine, Féret.

INTERNES DES ASILES DE LA SEINE

MM. les Docteurs Bouhey, Tronc.

en souvenir de tant d'heures communes.

MEIS ET AMICIS

AVANT PROPOS

Dans un travail qui repose tout entier sur la description d'une entité récemment isolée, il nous paraît nécessaire avant tout de résumer les traits essentiels de la psychose qui formera la base de notre exposé, et de tracer du délire d'interprétation un tableau, sec sans doute comme le portrait du pauvre hidalgo manchois, mais suffisant néanmoins pour permettre au lecteur de ne point s'égarer dans l'histoire de la folie du chevalier de la Triste Figure.

Nous n'aurons pour ce faire qu'à nous reporter au tableau que nous en ont brossé de main de maître MM. Sérieux et Capgras ; nous ne saurions avoir de guide plus fidèle et plus sûr que leur beau livre consacré aux *Folies Raisonnantes*,et cet avant-propos ne sera qu'un faible écho des idées qui leur sont chères, et que le critérium de l'observation rend plus évidentes chaque jour.

« On a longtemps groupé, disent-ils (1),sous le nom de *Délires systématisés* en France, de *Paranoia* à l'étranger, des états psychopathiques, aigus ou chroniques, primitifs ou secondaires, avec ou sans affaiblissement intellectuel, caractérisés, d'une manière approximative, par l'organisation d'un ensemble plus ou moins cohérent de conceptions délirantes, sorte de roman fantaisiste ou absurde qui devient pour son auteur l'expression indiscutable de la réalité. On se contentait de les subdiviser suivant la nature du système délirant, en délire des persécutions, délire des grandeurs, délire de jalousie, délire mystique, délire érotique, délire hypocondriaque. » Cette classification qui réunissait des faits disparates a vécu. Aujourd'hui on établit l'autonomie d'une psychose

(1) Sérieux et Capgras, *Les Folies Raisonnantes*. Paris, Alcan, 1909, p. 1.

d'après ses causes, sa genèse, le groupement des symptômes, l'évolution des troubles morbides.

« Les délires aigus ou secondaires relevant le plus souvent de la dégénérescence mentale, de la folie intermittente, de la démence précoce disparaissent de la classification comme entités. »

Les délires systématisés chroniques sont scindés en deux divisions : « d'une part, des psychoses acquises qui,altérant profondément la mentalité du sujet, aboutissent plus ou moins vite à la démence ; de l'autre des psychoses constitutionnelles qui, elles, ne modifient pas la personnalité dont elles ne sont que l'exagération, et qui ne s'acheminent pas vers l'affaiblissement intellectuel. » De ces dernières, MM. Sérieux et Capgras isolent « la psychose chronique à base d'interprétations délirantes » ou « délire d'interprétation ». L'origine doit en être cherchée « non pas dans l'action d'un agent toxique, mais dans une prédisposition psychopathique,dans les anomalies de développement des centres cérébraux d'association qui tiennent sous leur dépendance les perversions du jugement, les lacunes du sens critique, les troubles de l'affectivité. Le délire d'interprétation relève essentiellement d'une malformation congénitale, bref de la dégénérescence. On trouve chez ces anormaux, comme chez les gens non délirants, des degrés très divers de développement intellectuel, depuis les faibles d'esprit jusqu'à des intelligences élevées. Mais tous possèdent une constitution particulière dont l'élément prédominant est l'hypertrophie ou l'hyperesthésie du moi. Esprit faussé par une déviation, soit de la sensibilité, soit de l'intelligence, ou plutôt par une influence convergente de ces deux facteurs, conflits de cette personnalité psychopathique avec le monde extérieur, idée fixée par l'émotivité et soustraite ainsi à l'autocritique, telle nous paraît être la formule des conditions du développement du délire d'interprétation. Par suite du monoïdéisme et des états affectifs qui l'accompagnent, du rôle amoindri du sens critique, un processus pathologique d'association et d'inhibition systématiques préside au choix des explications : seules celles-là sont acceptées et retenues qui concordent avec les états de conscience

habituels, avec les idées maîtresses et les tendances. L'interprétation délirante apparaît alors tantôt spontanément, tantôt par une concentration de l'attention (1). »

Nous entendrons par *interprétation délirante* « un raisonnement faux ayant pour point de départ une sensation réelle, un fait exact, lequel en vertu d'associations d'idées liées aux tendances, à l'affectivité, prend à l'aide d'inductions ou de déductions erronées, une signification personnelle pour le malade, invinciblement poussé à tout rapporter à lui. » Commun à des psychoses très différentes, ce mode de jugement affectif se rencontre en outre dans les états passionnels ; un état affectif léger ou même une idée prédominante suffisent à le provoquer. Ce n'est donc pas sur l'existence d'interprétations délirantes que l'on entend fonder l'autonomie d'une entité morbide.

Le délire d'interprétation est une psychose systématisée chronique « caractérisée (2) par deux ordres de phénomènes en apparence contradictoires : d'un côté des troubles délirants manifestes, de l'autre une conservation frappante de l'activité mentale ; en premier lieu des symptômes positifs fournis par des conceptions et des interprétations délirantes, en second lieu des symptômes négatifs, à savoir : l'intégrité des facultés intellectuelles et l'absence ou la rareté des hallucinations. »

Symptômes positifs : les conceptions délirantes, en rapport avec l'état mental caractéristique des interprétateurs et n'ayant qu'une valeur contingente, et interprétations délirantes dont le champ est illimité. Le moindre fait, le moindre geste ont pour le malade une signification précise. Il devine les allusions cachées et comprend les mots à double entente.

Les interprétations sont tantôt exogènes, tirées du monde extérieur ; elles ont pour origine les incidents les plus minimes. MM. Sérieux et Capgras en citent des exemples multiples.

---

(1) Sérieux et Capgras, Le délire d'interprétation, *Revue Scientifique*, 25 septembre 1909, p. 391.

(2) Sérieux et Capgras, *Les Folies Raisonnantes*, p. 11.

« On refuse de serrer la main au malade, il reçoit des coups de chapeaux ironiques. Une femme croit que son mari lui annonce son intention de se séparer d'elle en collant sur une lettre deux timbres à cinq centimes au lieu d'un à dix. Une persécutée sénile examine à la loupe ses photographies : les éraillures qu'elle aperçoit lui démontrent que l'on se moque de ses rides.

« Les investigations des interprétateurs s'étendent quelquefois à des événements importants : chagrins domestiques, déboires, ruine, deuils. Ils attribuent la mort d'un parent à un empoisonnement ou à un crime. La spécialité de quelques-uns est la grande actualité. Une persécutée ambitieuse circonscrit son délire aux événements contemporains : guerres, catastrophes, discussions politiques, procès sensationnels. L'affaire Dreyfus, l'affaire Humbert c'est toujours la sienne plaidée sous des noms conventionnels ; la guerre anglo-boer, la guerre russo-japonaise, la séparation des Eglises et de l'Etat parodient ses querelles.

« La lecture des journaux fournit aux interprétateurs des données innombrables ; les faits divers, les feuilletons narrent la propre histoire des malades ; manchettes sensationnelles, gravures, programme des théâtres, bulletin météorologique, annonces, tout contribue à nourrir le délire. Pour quelques-uns, la chose se complique : manuscrits et imprimés deviennent un prétexte à déchiffrer des énigmes très complexes, de véritables rébus, des hiéroglyphes intéressants. Ce déchiffrement est réalisé par un procédé analogue à celui des grilles cryptographiques qui, appliquées sur un texte, cachent certains mots et ne laissent voir dans les parties à jour que ceux qui servent à composer la phrase secrète. »

Tantôt les interprétations sont endogènes, tirées de l'état organique ou de l'état mental. « Souvent le malade n'appuie ses déductions sur aucun trouble morbide, mais uniquement, comme le remarquent Vaschide et Vurpas, sur l'observation minutieuse de son organisme « qui lui fait considérer comme pathologiques certaines constatations qu'il n'avait pas faites jusqu'ici, simplement parce qu'il ne les avait pas cherchées ». Des phénomènes

physiologiques, fatigue, érection, servent de point de départ aux interprétations.

« Des symptômes qui relèvent de la neurasthésie, de la dyspepsie, de l'entérocolite... paraissent le résultat d'empoisonnements. Secousses musculaires, crampes, frissons, semblent provoqués par une influence électrique. A l'occasion d'une angine l'un d'eux écrit : « Je suis en ce moment victime des procédés les plus violents dans la gorge, sur les amygdales, elles sont gonflées savamment. » Et il ajoute : « On fait tomber mes cheveux lorsque je me peigne ; le coiffeur m'a écorché quatre fois la figure ce matin et m'a arraché des poils : c'est, paraît-il, afin de me vieillir ; mes cheveux sont gris comme ceux d'un vieillard ; on me rend les dents molles afin de m'empêcher de mastiquer ; des eczémas surviennent à la suite de ces manœuvres infâmes (1). »

« Les femmes interprètent d'une manière analogue les troubles menstruels, les métrorragies, les accidents de la ménopause. Une persécutée, arrivée à l'âge critique attribue ses bouffées de chaleur, ses alternatives de rougeur et de pâleur, ses rides à des jets de fluide. Les trois points douloureux de sa névralgie faciale sont dus à trois grains de plomb lancés là pendant son sommeil. »

Quant aux interprétations tirées de l'état mental, elles utilisent les phénomènes normaux et les troubles morbides.

« Les épisodes délirants aigus, l'état de dépression, accès hallucinatoires, etc..., qui apparaissent parfois au cours du délire d'interprétation sont bien considérés par le malade lui-même comme des accès de folie, mais il les attribue à des empoisonnements ou à des suggestions. »

De plus les malades fouillent dans leur passé pour y trouver des motifs d'interprétation ; toute leur vie défile devant leurs yeux, et des détails de leur existence qui jusqu'alors avaient passé inaperçus,prennent une importance considérable. Un malade de Sérieux se demande si c'est pour avoir gardé des timbres, il y a 24 ans,qu'on pourra l'embêter toute sa vie. Dans cette recherche

(1) Sérieux et Capgras, *loc. cit.*, p. 38.

à travers le passé,l'interprétation joue le rôle prédominant, mais les illusions, la falsification des souvenirs interviennent pour une part appréciable parfois même il s'agit de véritable fabulation.

Les symptômes négatifs n'ont pas une moindre valeur. Ce sont l'absence de troubles graves de la vie intellectuelle ou de la vie affective, le défaut ou la pénurie de troubles sensoriels. L'intelligence n'est pas modifiée par l'apparition du délire ; en dehors des conceptions délirantes, le jugement est sensé, les appréciations sont le plus souvent justes et la vivacité de l'intelligence se manifeste dans la défense des convictions délirantes. L'interprétateur y déplore souvent toutes les ressources d'une dialectique serrée. Les sentiments affectifs ne présentent aucun trouble primitif. Ce qui domine la scène, c'est le contraste entre la raison et la déraison qui se retrouve également dans le langage, les écrits et la conduite du malade.

Les hallucinations et les illusions sont extrêmement rares chez les interprétateurs. Quand elles interviennent, ce n'est qu'à titre épisodique ; et les bouffées hallucinatoires que l'on observe parfois doivent être décrites comme une véritable complication.

« Malgré l'uniformité des symptômes fondamentaux, le délire d'interprétation revêt des aspects divers qui tiennent à la nature des conceptions délirantes et aux variétés du caractère individuel. »

Le plus grand nombre des interprétateurs sont des persécutés ou des mégalomanes. Les idées de persécution peuvent être très atténuées (idées de préjudice) ; le plus souvent elles sont beaucoup plus accentuées.

De même, les idées de grandeur peuvent aller de la simple idée de supériorité jusqu'à une mégalomanie beaucoup plus caractérisée. Parfois le délire est presqu'uniquement constitué par des idées d'inventions et de réformes.

Souvent associées aux idées de persécution,pouvant même être prépondérantes et donner à la psychose une couleur spéciale, on rencontre les idées de jalousie. Dans quelques cas de délire d'interprétation, on rencontre également des idées amoureuses :

amour platonique ou amour charnel suivant les tendances du sujet. Quelquefois dans le délire d'interprétation on observe des idées mystiques avec troubles sensoriels de la vue ; ou des idées hypocondriaques ou enfin des idées d'auto-accusation. Ces derniers cas sont extrêmement rares.

Le délire d'interprétation s'organise rapidement après une longue incubation, a une marche progressive, ne se transforme pas, ne se désagrège pas, n'aboutit pas à la démence, ne guérit jamais.

On peut schématiquement lui considérer trois périodes : une période d'incubation, une période d'état, une période terminale.

Le médecin n'assiste que fort rarement au début, les malades ne sont examinés qu'à l'occasion d'un épisode d'excitation en pleine période d'état, et par un interrogatoire serré, en rassemblant les souvenirs de l'entourage, on arrive à reconstituer l'histoire du malade dans sa période d'élaboration.

Une fois qu'a éclaté l'interprétation délirante, « la systématisation progresse rapidement à la lumière de l'idée directrice. »

Le malade cristallise tout un système d'interprétations délirantes autour d'une conception prédominante ; et ce système s'augmente, s'amplifie d'une manière en quelque sorte indéfinie ; ce n'est que sous l'influence de l'âge que l'on peut constater une diminution des interprétations délirantes et que le malade rabâche les mêmes conceptions. Suivant le mot de Tanzi : « Le paranoiaque ne guérit pas, il désarme. »

« Le plus souvent à la longue par la déformation systématique des faits se produit une conception délirante du monde extérieur. L'interprétateur ne voit plus rien sous l'angle habituel, tout lui paraît étrange, il vit dans un milieu factice, d'où les explications naturelles sont bannies : « C'est le monde renversé, dit-il, c'est un labyrinthe de sous-entendus ! Quelle vaste comédie ! Comme chacun joue bien son rôle ! Il faut avoir la tête solide pour ne pas devenir fou ! » Alors surviennent des erreurs de personnalité continuelles, de fréquentes fausses reconnaissances ; l'entourage est affublé de noms d'emprunt réels ou fictifs : une fille croit retrouver sa mère dans une de ses compagnes ; une

mère ne reconnaît plus sa fille. Un de nos malades voit presque chaque jour des « sosies » de telle ou telle personne ; on le fait outrager par des sosies de sa fiancée afin de le brouiller avec elle (1).

« Signalons enfin un caractère important du délire d'interprétation ; si on y relève une hypertrophie de certains éléments de la personnalité ; il n'existe point par contre de transformation de la personnalité ; jamais le malade ne croit, par exemple, comme certains hallucinés, qu'un autre individu l'a pénétré dans son corps, le domine, le possède, se substitue à lui dans tous ses actes. Cette altération grave fait défaut parce que la psychose ne s'accompagne ni de modifications du sens du corps, de la cénesthésie, ni de troubles sensoriels permanents. Notons encore que le délire n'utilisant que des perceptions exactes, reste circonscrit habituellement à l'ambiance, parfois même à l'entourage immédiat du sujet. Ce dernier se maintient dans le domaine du possible, ne se croit pas le jouet de puissances surnaturelles, n'éprouve pas comme l'halluciné, le besoin de créer des néologismes pour traduire des influences mystérieuses. »

Telle est dans ses grandes lignes le tableau clinique du délire d'interprétation : l'exposé de la psychose de Don Quichotte nous permettra de préciser quelques points de détail d'insister sur la question du diagnostic et d'indiquer les maladies mentales avec lesquelles il ne doit pas être confondu.

J'aurais voulu donner à l'illustration une très large place. Mais les principaux éditeurs du *Don Quichotte* ne veulent à aucun prix permettre la reproduction de leurs gravures. Seule, la maison Henrich et Cie de Barcelone a bien voulu m'autoriser a reproduire d'après son *Iconografia de las Ediciones del Quijote*, le portrait de Cervantes et les culs-de-lampe qui ornent les fins de chapitre ; ces figures sont extraites des vieilles éditions de *Don Quichotte*. Je lui en exprime ici toute ma gratitude.

(1) Sérieux et Capgras, *loc. cit.*, *Rev. Scientif.*, p. 396.

INTRODUCTION

« On reste réellement confondu d'admiration devant les magnifiques drames, débordants de vie et de vérité que les anciens ont créés, avec leurs immortelles figures de fous, à une époque cependant où la science était loin de leur fournir sur la matière les précieuses données que nous possédons aujourd'hui ! »

La médecine mentale « porte en elle tant d'éléments dramatiques qu'elle a été de tout temps mise à la scène et qu'elle lui a fourni quelques-uns des chefs-d'œuvre qui honorent le plus l'humanité (1) ».

Si nous parcourons la littérature, depuis que la conscience humaine s'est éveillée, nous ne pouvons pas ne pas être frappé par ce fait que c'est surtout et avant tout aux psychoses hallucinatoires que les auteurs de tous les temps ont demandé leurs plus sûrs effets. Cela ne saurait nous surprendre.

Il est des préjugés qui s'en vont par le monde, indéracinables et indestructibles ; la folie est peut-être le phénomène qui en a produit le plus. Partout on considère les fous comme des malades, violents, vociférants, en proie à des hallucinations terrifiantes, désireux avant tout de répandre le sang, et un asile d'aliénés empli des cris de menaces des malheureux malades représente assez bien aux yeux de la foule l'enfer tel que l'a imaginé l'Ecriture.

Elle ignore, cette foule, le doux rêveur chimérique, elle ignore celui qui dans sa folie raisonne encore quelque peu ; celui avec

---

(1) Régis, La folie dans l'art dramatique. *Comptes rendus du Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de France*. Grenoble, 1902, vol. II, p. 36.

lequel il faut converser parfois pendant des heures pour soupçonner la psychose.

Aussi ceux qui par leurs œuvres ont assumé la mission de la distraire, sont allés d'instinct à ce qui était le plus capable de faire vibrer, de faire frémir l'auditoire.

Quelle impression devait produire sur les spectateurs le délire hallucinatoire d'Oreste !

M. Régis insiste avec juste raison sur la beauté du tableau que nous a laissé Euripide.

Electre, qui épie sur le visage de son frère les signes du retour du mal tant redouté, s'écrie à un moment, le voyant changer :

« Hélas mon frère, ton œil se trouble ; voilà que les fureurs te ressaisissent, toi naguère si calme.» Et en effet Oreste est repris. « O ma mère, dit-il, je t'en conjure, ne lance point contre moi ces filles aux yeux sanglants. Les voilà, les voilà qui se jettent sur moi. »

Electre : « Reste, infortuné, reste en repos sur ta couche : tu ne vois rien de ce que tu crois voir. »

Oreste : « O Phébus, ces chiens dévorants, ces êtres hideux et farouches, ces prêtresses de mort, ces terribles déesses vont me tuer. »

Electre : « Je ne te laisserai pas, je veux t'entourer de mes bras et contenir ces élans furieux. »

Oreste : « Loin de moi, Furie, qui me tiens embrassé pour me précipiter au Tartare ! »

Electre : « Malheureux ! quel secours attendre quand les dieux sont contre nous ? »

Oreste : « Donne-moi l'arc de corne, présent d'Apollon, celui qu'il me remit pour repousser ces déesses si elles venaient m'épouvanter de leur rage insensée. »

Ce tableau est peut-être encore surpassé par la merveilleuse description de l'accès de folie d'Hercule.

Shakespeare comme les tragiques grecs a eu une prédilection marquée pour la peinture des troubles mentaux.

Tout récemment, lorsqu'on a reconstitué son *Macbeth* dans le décor sauvage de l'abbaye de St-Wandrille d'où émane une

beauté pathétique et mystérieuse,la presse a été unanime à nous dire l'émotion intense ressentie par les spectateurs.

« Elle avançait, écrit le chroniqueur de l'*Illustration* en parlant de Lady Macbeth, glissant plutôt qu'elle ne marchait, roide, cataleptique, tenant de la main gauche une cire vacillante, les prunelles tendues, la lèvre crispée. A cette douteuse lueur, ses yeux sans regard dévoraient sur la petite main blanche la tache, l'imaginaire tache du remords :

« Va-t'en,tache damnée ! va-t'en ? dis-je.... Il y a toujours l'o-
« deur du sang..... Tous les parfums de l'Arabie ne purifieraient
« pas cette petite main-là !... »

« Lente, d'un pas d'hallucinée,elle descendait les interminables degrés.Le flambeau projetait sur la muraille blême, de « la petite main » une ombre agrandie, formidable, l'image d'une serre terrifiante d'assassin. La nuit dehors, d'où les privilégiés contemplaient cette scène horrifique, était humide et prématurément glacée. Ce n'était pas de froid qu'on frissonnait, et vraiment ceux qui ont vécu, derrière les vitraux, dans l'ombre, ces quelques minutes, ne les oublieront pas de sitôt; leurs cœurs serrés battaient à peine. »

Faut-il rappeler encore la Marguerite de Faust qui, après son accouchement et l'abandon de son amant, tombe dans un état de confusion mentale hallucinatoire au cours duquel elle tue son enfant ? Et citer encore l'accès de délire alcoolique aigu de Coupeau dans l'*Assommoir* de Zola ?

Si nous abandonnons le théâtre pour chercher, dans la poésie et dans les romans,des peintures d'aliénés,nous serons à nouveau frappés par le grand nombre de psychoses avec troubles sensoriels qui forment la base de ces récits.

L'un des plus connus est l'histoire de l'habitant d'Argos, dont parle Horace, qui siège seul au théâtre, applaudissant de toutes ses forces une pièce imaginaire et des acteurs absents :

Fuit haud ignobilis Argis
Qui se credebat miros audire tragœdos
In vacuo lætus cessor plausorque theatro :
Cetera qui vitæ servaret munia recto
More : bonus sane vicinus, amabilis hospes,
Comis in uxorem : posset qui ignoscere servis,
Et signo læso non insanire lagenæ :
Posset qui rupem et puteum vitare patentem.

Le premier peut-être, Ibsen a peint dans ses drames « des demi-fous, anormaux, névropathes, excentriques, déséquilibrés, obsédés,impulsifs, etc. » (1), mais qui sont, au point de vue médical, d'une compréhension assez difficile. Il a fait, en outre, une très large place à l'alcoolisme et à la contagion mentale.

« On trouve à chaque pas, dans l'œuvre ibsénienne, des déséquilibrés mystiques, humanitaires, inventeurs, réformateurs anormaux, pervers, instables, impulsifs ; d'une exaltation assez intelligente souvent pour mener les individus et les foules ; parfois même d'une duplicité assez géniale pour bâtir une fortune sur le mensonge et le néant, et occuper pendant des années, en aveuglant et dupant tout un monde,un des plus hauts degrés de l'échelle sociale (2). »

Mais dans Ibsen, cependant si riche en types morbides, il ne nous a pas été possible de trouver un seul de ces aliénés qui, exempts de troubles sensoriels, font de l'interprétation la base même de leur délire,de ces fous raisonnants,suivant une expression très mauvaise et néanmoins consacrée.

Swedenborg a fait en 1902,de la part de M. Gilbert Ballet,l'objet d'un volume des plus remarquables.

Etudiant successivement la vie, la doctrine, les troubles psychiques et mentaux de l'auteur suédois, il a montré qu'on peut distinguer dans la vie de Swedenborg :

Une phase littéraire.

Une phase scientifique.

Une phase de visions, d'extases, de relations avec les esprits et les anges.

(1) Régis, *loc. cit.*, p. 24.
(2) Régis, *loc. cit.*, p. 31.

Swedenborg « a beau avoir été au XVIII[e] siècle, qui compte tant d'hommes éminents, le plus laborieux, le plus honnête, le plus savant, le plus ingénieux, le plus fécond écrivain, il fut avant tout et surtout un malade ; un mégalomane, un persécuté que tourmentaient les esprits, un théomane raisonnant, soutenant une préoccupation mal fondée en fait et qui toutefois n'est pas *a priori* insoutenable ».

M. Régis avait, en 1900, étudié Jean-Jacques Rousseau et en avait fait un persécuté mélancolique. Dans leur livre sur *les Folies raisonnantes*, MM. Sérieux et Capgras ont repris tous les caractères de la psychose de Jean-Jacques et les ont analysés avec beaucoup de sens critique. Ils ont montré que Jean-Jacques n'a aucun des symptômes essentiels des mélancoliques et ils ont conclu à un délire d'interprétation : variété résignée.

Ils ont également consacré un chapitre au délire d'interprétation dans l'œuvre de Strindberg, et cette analyse présente, disent-ils, d'autant plus d'intérêt que parmi les types anormaux ou morbides étudiés par les romanciers ou les auteurs dramatiques, il est exceptionnel de trouver des interprétateurs véritables.

C'est cet interprétateur véritable que nous croyons avoir trouvé dans l'immortel Don Quichotte de Cervantes. Sous ce titre : La Folie de Don Quichotte, nous étudierons Don Quichotte considéré comme interprétateur. Nous nous excuserons préalablement d'avoir conservé ce mot *folie*. Nous n'ignorons pas toutes les attaques dont il a été l'objet ; nous savons fort bien que M. Gilbert Ballet lui a porté avec une grande logique des coups dont il ne se relèvera point : « Qu'on le conserve si l'on veut pour s'éviter l'obligation de recourir à l'occasion à des néologismes, mais qu'on n'oublie pas qu'il ne signifie guère autre chose qu'anomalie ou désordre mental. » Nous partageons entièrement la manière de voir de M. Gilbert Ballet, et si nous avons conservé le mot, c'est parce que suffisamment vague il ne préjugeait en rien de nos conclusions.

Après avoir montré l'influence sur la société espagnole des romans de chevalerie et exposé, d'après la critique moderne, les sources de l'œuvre de Cervantes, nous publierons l'observation

de Don Quichotte et de Sancho Panza et nous accorderons à cette double observation la plus large place, parce qu'elle nous aidera à mieux comprendre la pensée des littérateurs et des psychiâtres qui se sont occupés du noble hidalgo, et surtout parce qu'elle sera la pierre sur laquelle nous échaffauderons notre conception nouvelle de la psychose de Don Quichotte.



CHAPITRE PREMIER

L'ESPAGNE DE CERVANTES ET LES SOURCES DU DON QUICHOTTE

« En pathologie mentale, la condition primordiale d'une bonne observation clinique est d'écouter ceux dont on prétend analyser l'état d'esprit. » Fidèle à cette recommandation de M. Gilbert Ballet, nous donnerons la parole à Don Quichotte et à son fidèle écuyer ; nous les suivrons pas à pas au long de leurs fantastiques chevauchées, et nous n'interviendrons que pour abréger la prolixité de certains discours ou pour résumer des faits qui, nécessaires à la compréhension du roman, n'ont point un intérêt immédiat pour une étude avant tout psychiatrique.

Mais avant de nous effacer et de laisser le chevalier de la Triste Figure nous exposer ses espérances, ses rêves et surtout ses mésaventures, il nous paraît nécessaire de situer notre héros dans le temps et dans l'espace, car nous ne pouvons faire abstraction, ni du milieu, ni du siècle où a évolué son délire. Cela nous exposerait à considérer, comme morbides des actes et des croyances qui étaient, à l'époque de Don Quichotte, l'apanage de toute âme espagnole.

Ce qui à l'heure actuelle conduirait fatalement un malade à l'asile a souvent été soutenu il y a quelques siècles par des esprits éminents. Celui qui reprendrait aujourd'hui pour son propre compte ce qu'a écrit Ambroise Paré sur les sorciers et sur les démons serait très probablement interné ; et il y a, sorti de ce grand cerveau, un chapitre sur ce que l'on voit dans les comètes qui démontre qu'il n'est point nécessaire d'être Don Quichotte pour confondre avec des géants de simples moulins à vent.

Puis il nous faudra encore examiner les conditions dans les-

quelles a pris naissance l'histoire de l'hidalgo de la Manche ; cette histoire « d'un enfant sec, maigre, fantasque, plein de pensées étranges ».

Peut-être qu'en étudiant celui qui, « malgré les apparences, n'est point le père, mais seulement le parâtre de Don Quichotte », nous comprendrons mieux la triste destinée du plus malheureux des chevaliers errants.

§ 1. — L'Espagne de Cervantes.

L'action se déroule dans la Manche, cette province d'Espagne qui faisait partie de l'ancien royaume de Castille. Le pays n'a point changé depuis que le héros de Cervantes l'a parcouru en tous sens. Ce sont toujours les mêmes plaines tristes, les mêmes populations incultes, à demi-sauvages, les plus retardataires de toute l'Espagne. « La plaine, avec la végétation de la même couleur que le sol, s'étend dans une désolation suprême sous le ciel bleu avec son intense et cruel soleil de midi... De rouges buttes de terre nous entourent pendant des heures ; elles sont pourvues de bizarres bouquets d'arbres bas et rampants, qui prennent des aspects de troupeaux moutonniers.

« Le thermomètre marque 38 degrés à l'ombre, et cependant cette atmosphère de fournaise est sèche, pleine d'ozone, richement embaumée de l'arome des sauvages végétations montagneuses. Les heures passent dans la délicieuse monotonie des sites et seule la chanson des sauterelles grésillantes, grouillantes, sautillantes, les égaye (1). »

En d'autres points,« le paysage tout de plateaux sauvagement dénudés, tannés et rocailleux, alternant avec d'ombreuses et odoriférantes petites vallées, rappelle les montagnes corses ».

En ce pays plus qu'en tout autre, le défaut de communications autorisait tous les contes. « La foi aux géants, aux nains, aux

(1) Jaccaci, Au pays de Don Quichotte. *Le Tour du Monde*, 1897, p. 529 et suiv.

sorciers, dit M. Dumaine, était universelle. On croyait à l'existence des pays enchantés hantés par des fées et des monstres. »

C'est dans ce milieu et dans ces croyances que Don Quichotte a vécu ; comment s'étonner qu'à chaque instant on retrouve dans ses paroles les mots « enchanteur et enchantement » ; comment s'étonner qu'il ait voulu ressusciter ce qui venait à peine de mourir ?

« L'âpre et fanatique Espagne prenait encore au sérieux les enchanteurs, les géants et les hippogriffes qui faisaient rire ou sourire la molle et sceptique Italie. Elle avait ses raisons : les derniers chevaliers s'étaient battus chez elle ou pour elle ; le merveilleux avait été longtemps son pain quotidien. Quels chevaliers errants que ce Christophe Colomb, ce Pizarre, ce Cortès, et le Portugais Vasco de Gama ! Les conquêtes de tous les Amadis vous semblent-elles plus invraisemblables que l'Amérique, l'Afrique du Sud et les Indes Orientales enlevées d'un coup de main par quelques aventuriers d'Ibérie ? Enfin, je vous le demande en bonne foi, les enchantements de Merlin devaient-ils répugner à des esprits naïfs, faussés par les légendes les plus absurdes et bercés dès l'enfance au récit des malices du diable (1) ? »

Partout on avait rencontré de ces chevaliers errants ; dans les bois et dans la plaine, dans les villes et les petits bourgs on les avait vus allant en quête d'aventures, à la recherche d'un idéal inaccessible, et l'on peut facilement se représenter l'effet produit sur de pauvres cervelles par ces apparitions de cavaliers tout hérissés de fer dont Victor Hugo a tracé ce portrait saisissant :

« Et maintenant on voit comme un spectre marcher
Là bas dans la clarté sinistre du couchant.....
Ce n'est pas une bête en son gîte éveillée,
Ce n'est pas un fantôme éclos sous la feuillée,
Ce n'est pas un morceau de l'ombre du rocher
Qu'on voit là-bas au fond des clairières marcher.
C'est un vivant qui n'est ni stryge, ni lémure
Celui qui marche là, couvert d'une âpre armure,
C'est le grand chevalier d'Alsace Eviradnus....

(1) EDMOND ABOUT, *Nouvelle Revue de Paris*, 1864, p. 72.

... C'est toujours celui qu'entre tous on renomme,
Le preux que nul n'a vu de son sang économe,
Chasseur du crime il est nuit et jour à l'affût.
De sa vie il n'a fait d'action qui ne fut
Sainte, blanche et loyale, et la grande pucelle,
L'épée en sa main pure, et sans tache étincelle (1). »

Pendant des siècles l'Europe a vécu uniquement pour les idées de chevalerie « dont le but est d'élargir ici-bas les frontières du royaume de Dieu ». C'est la forme chrétienne de la condition militaire ; le chevalier c'est le soldat chrétien... On voyait les chevaliers, avant la lecture de l'Evangile, tirer leurs épées du fourreau et les tenir nues jusqu'à la fin de la lecture sacrée. Cette fière attitude voulait dire : « S'il faut défendre l'Evangile nous sommes là (2). »

La chevalerie est dérivée d'un usage germain idéalisé par l'Eglise. De cet usage Tacite nous a laissé une description en nous peignant la scène qui se passe sous les ombres d'une vieille forêt, lorsque devant la tribu réunie un chef remet entre les mains d'un tout jeune homme une framée et un bouclier.

La chevalerie s'est développée en France surtout au XIe siècle. Les chansons de geste nous ont laissé le souvenir de ce qu'était la société au XIIe siècle lorsque tout fils de gentilhomme se préparait dès l'enfance à devenir chevalier et était parfois armé à 12 ans. Puis à la fin du XIIe siècle, sous l'influence des romans de la Table ronde, à l'ancienne chevalerie féodale encore barbare et violente succède une chevalerie galante qui va rapidement décroître pendant les XIIIe, XIVe et XVe siècles ; elle subira une renaissance éphémère sous Bayard au XVIe siècle, et aura complètement disparu au XVIIe siècle.

Les romans et les chansons de chevalerie sont apparus au Xe siècle, précédés par une floraison de poésie religieuse et guerrière. La matière et l'inspiration existaient avant l'épopée. C'est

(1) Victor Hugo, Eviradnus, *La légende des siècles*, T. II.
(2) Leon Gautier, *La chevalerie*, Paris, 1884.

autour de Charlemagne et des paladins que se sont groupées les forces poétiques. Au XIIe siècle ces romans atteindront leur plein développement. Puis il disparurent peu à peu avec l'ancien état de société dont il était la peinture idéale.

Le roman de chevalerie commença de fleurir en Espagne vers la fin du XVe siècle. « Dès que le roman de chevalerie fut connu en Espagne il y devint promptement à la mode. Privés dans leur longue lutte contre les Arabes de tout divertissement intellectuel, les Espagnols ne pouvaient pas ne pas accueillir avec empressement ces compositions qui convenaient si bien à leur génie, et en effet ils s'en éprirent jusqu'à la fureur ; bientôt les lettrés ne voulurent plus écrire que des romans de chevalerie, et la nation entière ne voulut plus lire que de ces livres. Or ces ouvrages étaient conçus très innocemment d'ailleurs, de manière à produire sur les esprits des impressions dangereuses. Le roman de chevalerie espagnole ne se contentait point de recommander à la vaillante armée la protection de la faiblesse opprimée par la force ; il exaltait outre mesure le *point d'honneur*, ce qui était fort inutile en Espagne, et préconisait la vengeance..., ce qui n'y était pas davantage nécessaire. Ce n'est pas tout ; incapables de demeurer dans les limites d'une galanterie délicate et réservée, les auteurs proposaient à l'imitation de la jeunesse une obéissance aveugle aux caprices des femmes, et, sans le vouloir, provoquaient aux amours adultères. Enfin ils auraient pu embellir leurs fictions en y mêlant avec discrétion le merveilleux emprunté aux croyances de l'Orient ; ils transportèrent leurs personnages et leurs lecteurs dans un monde fantastique peuplé d'êtres surnaturels, et où toutes choses se passaient par voie d'enchantement. On comprend sans peine quels dangers offraient de semblables livres, surtout chez un peuple ardent et passionné à l'imagination enthousiaste et crédule. Les théologiens, les moralistes alarmés s'élevèrent de toutes parts contre ces pernicieux ouvrages ; les chefs de l'Etat les frappèrent de proscription. Ce fut en vain : protégé par le goût national, le roman de chevalerie poursuivit sa carrière et le nombre de ces sortes de livres qui parurent en

Espagne jusqu'aux premières années du XVIIe siècle n'est pas croyable (1). »

Il faudrait des volumes pour citer toutes ces productions du mauvais goût. Quelques-uns ont eu un succès invraisemblable : le *Miroir des Prouesses*, « dans lequel on voit les hauts faits et surprenantes aventures de D. Roland pour l'amour d'Angélique la Belle, fille du roi Galafron, ensemble les grandes et belles prouesses que D. Renaud de Montauban et la grande Marfise et les Paladins firent tant dans les batailles rangées que dans les chevaleresques entreprises, lesquelles ils parachevèrent. »

Mais le record est peut-être encore détenu par *Amadis* qui eut, de 1510 à 1587, 22 éditions en Espagne. François Ier abrégea par lui les longues heures de captivité ; à sa demande Herberay des Essarts le mit en français. Bernardo Tasso en a fait un poème qui fut traduit ou imité en hollandais,en anglais et même, dit-on, en hébreu. « Plus tard Quinault y a trouvé un opéra que Mlle Lubert rajeunit une première fois, à qui Tressas fit prendre un second bain d'eau de Jouvence et que, presque de nos jours, Creuze de Lesser a raconté dans des vers qu'on lirait plus facilement s'ils avaient été moins facilement écrits (2). »

Les beaux esprits de la cour de Philippe II s'occupaient de composer de ces romans. En 1602 (deux ans avant Don Quichotte) avait paru *l'Histoire du prince Don Policisne de Boetie*, par Don Juan de Silva y Toledo, seigneur de Canada Hermosa. Le duc Béjar, auquel Cervantes a dédié son roman, était grand amateur de ce genre de littérature.

Quant aux héros de ces livres, ils n'étaient pas tous imaginaires. C'est ainsi que *le Paso honroso* (*le Glorieux Pas d'Armes*) n'est autre que le récit des exploits de Suero Quinones racontés par Pero Rodriguez de Lena, chroniqueur du roi Don Juan II.

Quinones désespérant de plaire à sa dame par ses poésies, voulut la toucher par son héroïsme. En son honneur, dans une

(1) Damas Hinard, Préface de sa traduction du *Don Quichotte*, p. XIX.

(2) Comte de Puymaigre, La Bibliothèque de Don Quichotte, *Le Correspondant*, Paris, 1873.

guerre contre les Mores de Grenade, il ne cessa de combattre le bras droit dégarni de toute armure.

Il imagina ensuite un autre moyen de glorifier sa maîtresse, ce fut de porter tous les jeudis une chaîne de fer à son cou, puis de se racheter de cette servitude par une série d'exploits.

Et combien d'autres l'avaient précédé dans cette voie. Au XIIIe siècle, vêtu en dame Vénus, Ubrich de Lichtenstein s'en allait jouter en Autriche et en Italie pour l'honneur de sa dame. Quantité de chevaliers avaient pris des engagements aussi bizarres que ceux de Suero.

C'est ainsi que Jean de Bourbon avait fait vœu, ainsi que seize chevaliers, de porter tous les dimanches à la jambe gauche un fer de prisonnier.

Tous devaient conserver cette emprise pendant deux ans, à moins qu'avant ce délai, ils ne trouvassent à combattre un nombre d'adversaires pareil au leur.

Jacques de Lalain avait juré qu'il paraîtrait trente fois en champ clos avant d'atteindre sa trentième année.

Un épisode montrera mieux que toutes les longues dissertations la faveur dont jouissaient alors les romans de chevalerie. C'est le soir, le curé, le barbier, Dorothée, le ventero sont réunis :

« Le curé ayant pris occasion de dire que c'étaient les livres de chevalerie qu'avait lus Don Quichotte qui lui avaient tourné la tête : « Je ne sais comment cela peut se faire, s'écria le ventero ; car « pour mon compte, en vérité, je ne sache pas au monde de meilleure « lecture. J'ai là deux ou trois de ces livres (sans compter d'au« tres papiers), qui, sans mentir, m'ont souvent rendu la vie, non « seulement à moi, mais à beaucoup d'autres. Dans le temps de la « moisson, quantité de moissonneurs viennent se réunir ici les jours « de fête, et parmi eux il y en a toujours quelqu'un qui sait lire, et ce« lui-là prend en main un de ces livres, et nous nous mettons plus de « trente autour de lui, et puis nous l'écoutons avec tant de plaisir « que cela nous ôte des milliers de cheveux blancs. Du moins, pour « ce qui est de moi, je puis dire que, quand j'entends raconter ces « furieux et terribles coups d'épée que vous détachent les cheva« liers, il me prend grande envie d'en faire autant, et je voudrais ne « plus entendre que cela jour et nuit.— Et moi tout de même, dit

« la ventera, d'autant que je n'ai de bons moments dans ma mai-
« son que ceux que vous passez à entendre lire ; car cela vous
« charme à tel point que vous ne pensez plus pour lors à gronder.
« — Ah ! c'est bien vrai, fit Maritorne, et, de bonne foi, j'ai grand
« plaisir moi aussi à écouter ces choses-là qui sont fort jolies ; sur-
« tout quand on raconte que l'autre dame est sous des orangers,
« s'embrassant avec son chevalier, tandis qu'une duègne fait pour
« eux sentinelle, morte d'envie et tremblante de peur. Tout cela,
« dis-je, est doux comme miel. — Et à vous, que vous en semble,
« ma belle demoiselle ? dit le curé, s'adressant à la fille du ventero.
« — Sur mon âme, seigneur, je ne sais trop, répondit-elle ; mais
« j'écoute comme les autres, et, bien que je ne comprenne guère,
« cela m'amuse aussi, d'entendre. Mais moi, ce que j'aime, ce ne
« sont pas les coups que mon père aime tant, ce sont les lamenta-
« tions que font les chevaliers quand ils sont loin de leurs dames,
« et vraiment je pleure quelquefois de la pitié qu'ils m'inspirent. »

On comprend donc, à la lumière de ces faits, combien Don Quichotte a eu de précurseurs, et combien était favorisée l'éclosion de son délire.

« Chacun voudrait être noble, c'est la grande maladie de l'Espagne. On veut être noble pour vivre noblement, c'est-à-dire en somme pour ne pas payer l'impôt personnel, lequel retombe de tout son poids sur les plus infimes, sur ceux qui, ayant quelque tache originelle, trop d'ascendants juifs ou mores, n'osent revendiquer une place parmi les élus. Il existe même des provinces qui se sont anoblies de leur propre autorité, où tout le monde naît noble, la Biscaye, les Asturies, berceau de la monarchie chrétienne restaurée : « Hidalgo comme le roi parce que montagnard », dit de son mari la duègne D[a] Rodriguez (1). »

Et l'on conçoit « que le désœuvrement et la pauvreté dans un hameau perdu de la province la plus désolée de l'Espagne, joints à l'état d'âme du petit gentilhomme qui se croit formé d'un limon supérieur », avec en plus toutes les histoires de chevalerie et d'enchantement dont il a été bercé, comme l'ont été ses aïeux pendant des siècles, que tout cela ait troublé la cervelle du

(1) Morel Fatio, *Etudes sur l'Espagne*, 1re série, 2e édit., p. 336.

pauvre Hidalgo et qu'un beau jour il s'en soit allé pour réaliser son idéal de vertu et d'honneur.

Ainsi replacée dans son cadre, sa folie nous étonne moins ; elle devient quelque chose d'attendu ; et Don Quichotte n'est plus que la rançon nécessaire d'une époque, que le tribut payé par une humanité égarée pendant des siècles dans les sentiers de l'erreur et qui s'en revient tout doucement et comme à regret vers un peu plus de lumière.

§ 2. — Les sources probables du Don Quichotte.

« Mes romans ont été jusqu'ici la représentation de mon moi. Ce sont presque des pages autobiographiques dans lesquelles j'ai infusé la torture intime de mon esprit, les oscillations douloureuses de mon âme, le terrible tourment de mon intelligence et de mon cœur stupéfait devant les mystères, les phénomènes les plus troubles et les plus ardents du plaisir, de l'amour, de la volupté et de la mort (1). »

Ces pages autobiographiques, dont parle d'Annunzio, de nombreux commentateurs, de nombreux critiques ont voulu les retrouver dans le Don Quichotte de Cervantés. Cervantes se serait peint sous les traits du chevalier de la Triste Figure, ce serait Cervantes qui parlerait par sa bouche ; tous ses rêves et toutes ses désillusions il les aurait mis dans la cervelle du pauvre hidalgo. Certes, il est indéniable que nous retrouvons souvent sur les lèvres de Don Quichotte des idées qui furent très chères à Cervantes ; certes, il le présente comme un enfant de son esprit qu'il voudrait « le mieux fait, le plus beau et le plus ingénieux qui se puisse imaginer » ; mais il le présente aussi et avant tout comme un pauvre rêveur auquel les lectures des romans de chevalerie ont tourné la cervelle ; il ne perd aucune occasion d'insister sur la folie de son héros, et il est permis de croire que s'il s'était mis en scène, il ne serait pas pénétré, comme il semble l'être, du caractère

(1) Voivenel, *Littérature et folie*, page 183.

insensé de la plupart des actions de Don Quichotte. Qu'il ait profité parfois de l'occasion pour attaquer certains travers, certains vices de la société espagnole cela n'est point douteux, mais avant tout Don Quichotte reste l'observation d'un aliéné.

Rien dans l'histoire de Cervantes ne nous permet de croire qu'à un moment donné de sa vie il ait présenté des troubles mentaux.

Il naquit le 7 octobre 1547 à Alcala de Henarès ; son enfance est demeurée assez obscure. On sait qu'à onze ans, en 1558, il vit jouer par son auteur une comédie de Lope de Rueda, et cela produisit sur l'esprit de l'enfant une impression qui ne s'est jaimais effacée.

Vers 1569, il est allé en Italie ; il est passé par la France, puis il a gagné Gênes, Lucques, Venise, Florence, Sienne et Rome, où il entra en qualité de camérier dans la maison du cardinal Acquaviva ; sa pensée se perfectionna au contact de la petite cour du prélat composée de lettrés et de seigneurs.

Au mois de juillet 1570, les Turcs avec trois cents voiles se jettent sur l'île de Chypre, et le 9 septembre ils emportent d'assaut la place de Nicosie. Cervantes alors quitte Rome pour se rendre à Naples où les arsenaux travaillaient sans relâche.Il se fait soldat, part le 16 septembre pour le Levant, sur la flotte de Don Juan, et le 7 octobre 1571, à la bataille de Lépante, la chrétienté était sauvée et l'infidèle écrasé. L'escadre ottomane fut anéantie, trente mille musulmans furent tués et douze mille captifs délivrés. Cervantes dans la bataille avait reçu deux balles à la main gauche et il resta mutilé. Don Juan le nomma *soldado distinguido.*

Il séjourna six mois à l'hôpital de Messine,sa blessure ne lui permettant plus d'être soldat. Néanmoins il accompagna Don Juan à Tunis en 1573. Nous le retrouvons à Naples en 1574 où Don Juan lui fait verser une petite pension.

En 1575 il se décida à revenir dans son pays, espérant être mis à la tête d'une compagnie qu'on formait en Espagne pour la conduire en Italie, afin de réprimer les soulèvements qui avaient éclaté à Milan, à Gênes et à Naples.

Il s'embarqua à Naples sur la galère espagnole *El Sol* en com-

pagnie de son frère Don Rodrigo. Mais la galère fut faite prisonnière par une escadre algérienne sous les ordres de Dali-Mami.

C'est à cet amiral que Cervantes échut dans le partage du butin ; l'amiral algérien ayant trouvé sur lui des lettres de Don Juan pour Philippe II, s'imagina avoir mis la main sur un personnage de grande importance et pouvoir obtenir ainsi une très grosse rançon.

Sa captivité dura cinq ans pendant lesquels il dut endurer toutes sortes de privations et de mauvais traitements.

Trois fois, il essaya de s'évader, trois fois la tentative échoua.

Chaque fois, avec un grand cœur, avec une très grande noblesse de sentiments, il se donna comme l'âme du complot ; chaque fois il se livra pour sauver les malheureux qu'il avait entraînés. « Aucun des chrétiens qui sont ici, dit-il, n'est coupable, seul j'a tout fait. »

« Ce ne fut pas, écrit M. Dumaine, une bravade théâtrale, il fut au contraire très simple et très droit ; il devait avant tout, comme chrétien, respecter la vérité. Il accomplissait son devoir en assumant toute la responsabilité d'une action à laquelle il avait associé par ses sollicitations les infortunés maintenant exposés aux cruautés du vice-roi. » Tant de noblesse toucha le vice-roi et Cervantes fut épargné.

A la quatrième fois, il conçut le projet de soulever les vingt-cinq mille esclaves chrétiens qui étaient dans Alger et de s'emparer de cette ville. Le complot fut encore découvert. Le dey, effrayé de tant d'audace, le relâcha contre une rançon de six mille sept cent soixante-dix réaux.

Il revint donc en Espagne, en 1581, à l'âge de 33 ans. Le 12 décembre 1584, il épousait sa fiancée qui n'avait que dix-neuf ans.

C'est alors qu'il publia la *Galatee* dont le produit des éditions faites à Alcala et à Madrid joint à la dot de sa femme lui permirent de vivre dans l'aisance.

Il demeura à Esquidias auprès de sa belle-mère, puis revint à Madrid ; une fille naquit de son mariage.

Il se tourna ensuite vers le théâtre et donna au public de vingt à trente pièces qui eurent, semble-t-il, un succès d'estime et dont deux

seulement : *la Vie d'Alger* et la *Numance*, plus un intermède, *los dos Habladores*, sont parvenues jusqu'à nous.

Mais ces comédies ne lui rapportent pas de quoi vivre.

En 1588, il fut enfin nommé dans l'administration. Le Proveedor ou Intendant général des armées et des flottes des Indes, Don Antonio de Guevara, l'avait choisi comme un des quatre auxiliaires qu'il était autorisé à s'adjoindre. On a dit que la fonction était de peu d'importance. Cervantes cependant fut très satisfait et se rendit immédiatement à Séville.

De 1588 à 1600 il a vécu en Andalousie au milieu de préoccupations qui n'ont rien de littéraire.

Il fut emprisonné en 1592, sous l'inculpation, fausse d'ailleurs, d'avoir vendu illégalement une certaine quantité de blé. En 1594, il dut payer sept mille quatre cents réaux qu'il avait confiés imprudemment à un nommé Simon Freire qui fit faillite. Enfin, en 1597, il fut emprisonné parce que la vérification de ses livres montra un déficit de deux mille six cent quarante-six réaux dont il s'acquitta avec difficulté.

En 1605 il publia la première partie de *Don Quichotte.*

De 1600 à 1603 l'histoire a perdu sa trace ; en 1603 on le retrouve à Valladolid et en 1605 le livre paraît avec le patronage du duc de Béjar. Nous allons insister dans quelques instants sur les circonstances dans lesquelles ce livre a été composé.

Le succès du *Don Quichotte* fut considérable, mais il n'assura pas le repos de Cervantes. En effet, dit Hinard, « il eut bientôt à subir de nouveau l'humiliation la plus cruelle; comme si la fortune eût pris plaisir à lui faire expier cette gloire déjà pourtant si chèrement achetée ! — Cervantes habitait à Valladolid l'un des deux appartements principaux d'une maison située sur la paroisse de Saint-Ildefonse : il n'est pas inutile de dire qu'il avait avec lui sa femme, sa fille, ses sœurs, une de ses nièces, et une domestique dont l'histoire nous a conservé le nom, Maria de Cevallos. Dans l'autre appartement principal demeurait dona Luisa de Montoya, veuve du célèbre chroniqueur Esteban de Garibay, avec ses deux fils adolescents. Le second étage de la maison était occupé par dona Juana Gaitan, veuve du poète Pedro Laïnez, ami de

Garibay. Or, dans la nuit du 27 au 28 juin, tout à coup, l'un des fils de la veuve de Garibay entend une voix, des cris, comme d'un homme appelant au secours. Aussitôt il se lève, il descend, il ouvre, et trouve à la porte de la maison un cavalier blessé qui d'une main tenait une épée, et de l'autre, une rondache. (Les cavaliers espagnols à cette époque ne sortaient jamais la nuit sans être ainsi armés en guerre.) Le jeune homme, troublé à cette vue, et ne sachant que faire, va chercher Cervantes, dont il connaissait l'humanité et la prudence. Cervantes accompagne le jeune Garibay, et une fois en présence du cavalier blessé, l'interroge. Il se nommait Gaspard de Ezpeleta... il était chevalier de l'ordre de Saint-Jacques... Passant sur le petit pont de bois de la rivière d'Esgueva, il avait fait la rencontre d'un autre cavalier qui avait voulu lui barrer le passage ; après quelques pourparlers on avait tiré l'épée, et ayant été blessé dans la lutte, il avait gagné non sans peine la maison la plus voisine...Cette déclaration achevée, Cervantes et le jeune homme transportèrent le blessé chez la veuve Garibay, qui, logeant moins de monde, pouvait avec moins d'incommodité le recevoir. Malgré les soins qui lui furent prodigués, Gaspard de Ezpeleta mourut chez ses hôtes dans la matinée du 29 juin. Mais, sur je ne sais quels indices, on soupçonna que la cause première de ce duel funeste était une intrigue d'amour avec quelqu'une des dames qui habitaient l'appartement de Cervantes, et là-dessus on les mena tous en prison, lui et ses femmes. Il y eut une instruction judiciaire, sur laquelle malheureusement les contemporains ne nous ont transmis aucun détail. Nous savons seulement qu'au bout de quelques jours, la famille arrêtée fut rendue à la liberté moyennant caution — C'était la troisième fois que, depuis son retour d'Alger, Cervantes avait visité les prisons de l'Espagne. Cette dernière disgrâce, venant en quelque sorte le lendemain de la publication du *Don Quichotte*, dut être pour lui une triste preuve que, la gloire à part, rien dans sa destinée n'était changé.

« En 1606, Cervantes suivit la cour à Madrid ; et depuis lors, sauf quelques rapides excursions chez ses parents à Alcala, ou à Esquivias, dans la famille de sa femme, il est probable qu'il ha-

bita la nouvelle capitale jusqu'à la fin de ses jours. Il vivait partageant son temps entre ses agences d'affaire et la littérature ; et comme il n'avait pas, je crois, beaucoup d'argent, il travaillait, malgré son âge avancé, avec l'ardeur d'un jeune homme, à divers ouvrages qu'il publia successivement dans les dernières années de sa vie. »

De 1608 à 1613 il ne donna rien au public. En 1613 et 1614 il fit paraître successivement *el Viaje al Parnasso* et les *Nouvelles Exemplaires*.

En 1615, âgé de soixante-huit ans, à la suite d'événements que nous allons conter, il publie la seconde partie du *Don Quichotte*.

Il était déjà très souffrant à cette époque et la maladie ne fit qu'empirer.

En janvier 1616 il fit un voyage à Esquivias, espérant y trouver un soulagement à ses souffrances. Il rentra bientôt à Madrid, le mal était incurable ; un étudiant qu'il avait rencontré en route lui avait dit qu'il était atteint d'une hydropisie et que toute l'eau de l'Océan, quand il l'absorberait goutte à goutte, n'y ferait rien. Lui-même répondit : « Je m'en vais tout doucement et aux battements de mon pouls, dimanche, je cesserai de vivre. »

Le 2 avril il se fit revêtir de l'habit du tiers ordre de St-François. On lui administra les sacrements le 18 avril et il fit son testament. Il mourut le 23 avril.

Les critiques ont conclu qu'il était mort d'hydropisie consécutive à une affection cardiaque. Les biographes ajoutent qu'il mourut accablé d'infirmités. Il paraît avoir eu du rhumatisme articulaire aigu dans les cachots d'Alger.

En dehors de la blessure qu'il reçut à Lépante et qui lui coûta la main gauche, il semble n'avoir eu d'autre maladie que les fièvres paludéennes.

Rien dans sa vie ne nous permet de croire qu'à un moment quelconque il a présenté des troubles mentaux ; tout indique chez lui l'homme parfaitement sain et que la folie non seulement n'a pas touché, mais n'a même pas effleuré.....

Il nous faut maintenant revenir sur les conditions dans les-

quelles fut composé *Don Quichotte*. Cette étude éclairera peut-être pour nous quelques points de l'histoire du roman.

Cervantes l'a dit lui-même dans la préface de son livre : « Que pouvait produire un esprit stérile et mal cultivé comme le mien, si ce n'est l'histoire d'un enfant sec, maigre, fantasque, plein de pensers étranges et qu'on n'avait jamais rencontrés chez nul autre, tel, en un mot, qu'il devait être, ayant été engendré dans une prison où toute incommodité a son siège et où tout bruit sinistre fait sa demeure ? »

Cervantes aurait été collecteur d'impôts ou directeur d'une fabrique de poudre et de salpêtre appartenant à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Il aurait abusé de son pouvoir et gravement mécontenté les habitants de la Argamasilla qui se seraient saisis de sa personne et l'auraient séquestré dans une grotte, la Cueva de Medrano, où il aurait pris la plume pour charmer ses ennuis.

M. Jaccaci, qui l'a visitée, déclare que « haute d'environ sept pieds et d'une surface de vingt-sept pieds sur huit, cette cave malsaine, éclairée par un simple trou, est si obscure que la porte fermée (c'est encore la porte d'autrefois qui survit en partie avec ses gonds et ses clous), on est certain que Cervantes ne put y écrire une ligne ».

De plus, M. Navarrete a fait, avec le concours du clergé et des fonctionnaires, une enquête très exacte. « On a fouillé, dit M. Dumaine, toutes les archives. Les recherches n'ont produit aucun résultat. La tradition existe cependant, transmise de père en fils, mais elle ne repose sur aucun fondement sérieux. »

Un autre critique, Don Manuel Garcia, a soutenu que *Don Quichotte* avait été écrit à Esquivias, en Castille.

Pour les critiques qui croient que le roman fut écrit à la Argamasilla, Cervantes aurait peint sous les traits de Don Quichotte, Don Pacheco, collecteur royal des impôts et le seul hidalgo d'Argamasilla au moment où Cervantes se trouvait dans la ville. C'est lui qui aurait fait emprisonner Don Quichotte, et sa maison répondrait par plus d'un point à la description qui en est donnée dans le livre.

On conserve dans l'église paroissiale une vieille peinture où il est représenté avec sa nièce, agenouillé devant la Vierge qu'il remercie de son assistance. On lit au-dessous cette inscription : « Notre-Dame apparut à Don Rodrigo de Pacheco la veille de la saint Mathieu, en l'an 1601, et elle le guérit. Il avait fait vœu de lui consacrer une lampe d'argent et elle veilla sur lui nuit et jour pendant la grande affliction à lui causée par de grandes douleurs dans la tête par suite d'un froid qu'il avait pris. »

« Ses fortes pommettes et ses yeux hagards, dit M. Jaccaci, étaient bien ceux de Don Quichotte, quoique la lèvre inférieure, très sensuelle, lui ressemblât moins. »

Mais pour les partisans d'Esquivias, le prototype de Don Quichotte est un hidalgo ridicule, ivrogne, Alonso Quijada, fort adonné à la lecture des romans de chevalerie et qui demeurait à Esquivias. « Il était parent de dona Catalina, dit M. Dumaine, et s'était opposé à son mariage. Cervantes avait eu à se plaindre de lui pendant son incarcération à Séville. Telle serait la cause de son ressentiment. Esquivias était le domicile de Cervantes et de sa femme ; ils habitaient une maison voisine de la rue des Quijada : c'est le nom même de la famille.

« Tous les détails des sorties du chevalier — Cervantes connaissant très bien le pays — se rapportent à Esquivias. On n'en citera qu'un exemple. Lorsque Don Quichotte armé en guerre fait sa première sortie, il entre tout de suite dans le campo ou la plaine de Montrel : l'indication s'applique parfaitement à Esquivias. La Argamasilla au contraire est assez éloignée.

« A la vérité Esquivias est en Castille et non dans la Manche ; mais Quijada était né à Valdepenas dans la Manche. Ces fantaisies étaient faites pour dérouter le lecteur. Il donne le nom de Don Quichotte à son héros et le décore du titre de Chevalier de la Manche. »

Enfin, pour d'autres critiques, Cervantes, lorsqu'il dit avoir écrit en prison, aurait voulu désigner par une périphrase Séville où il avait été troublé par des cris et des bruits de fer.

Imprimé par Juan de la Cuesta à la librairie de Francisco de Roble, le livre parut à Madrid en 1605 et fut vendu huit réaux.

Plusieurs éditions furent faites presque simultanément à Madrid, à Lisbonne et à Valence.

On a prétendu, d'ailleurs bien à tort, que le public avait fait à l'œuvre de Cervantes un accueil plutôt froid,et que celui-ci pour réchauffer les enthousiasmes, aurait écrit une courte brochure,le *Buscapié*, le *Serpenteau*,pour exposer les beautés de son roman. Mais le *Buscapié* est apocryphe.

Tous les critiques sont d'accord pour dire que le plan de *Don Quichotte* n'était pas dès le début nettement arrêté.Primitivement, en effet, il semble s'être proposé une nouvelle s'arrêtant au chapitre IX,et ce n'est que successivement qu'il a ajouté une seconde partie allant jusqu'au chapitre XIV, puis la troisième allant jusqu'au chapitre XXVIII, enfin la quatrième partie qui va jusqu'à la fin du premier livre.

Des épisodes comme celui de Lucinde et de Cardénio ont été ajoutés après coup ; de même la nouvelle du *Captif* et celle du *Curieux Malavisé*.

Dans la pensée de Cervantes, *Don Quichotte* devait se terminer là,et ce n'est qu'en 1615 qu'il publia la seconde partie dans les circonstances que nous allons conter.

« Le premier (1) volume de l'histoire de *Don Quichotte* avait paru, il était répandu dans toute l'Espagne, réimprimé partout, traduit en plusieurs langues, lorsqu'il se trouva un homme qui, jaloux de la gloire de Cervantes, envieux du gain qu'il retirait de ses livres, osa de son vivant,écrire et publier une continuation de cette histoire inimitable. »

Tels sont les termes dans lesquels don Gregorio Mayans, l'historien de la vie de Miguel de Cervantes, parle du second *Don Quichotte* publié par Fernandez Avellaneda.

Voici quel était le titre de cette continuation : « Second volume de l'ingénieux hidalgo *Don Quichotte de la Manche*, contenant le récit de sa troisième sortie et la cinquième partie de ses aventures, composé par le licencié Alonso Fernandez de Avellaneda, naturel de la ville de la Tordesillas, Tarragone, imprimé par Fe-

(1) A. Germond de Lavigne, *Les deux Don Quichotte*, Paris, Didier, 1852.

lipe Roberto, 1614 ». Il y avait alors neuf ans que Cervantes avait publié le *Don Quichotte*.

Il travaillait à ce moment à la seconde partie de son œuvre et était déjà arrivé à la lettre de Sancho à sa femme, écrite de Barataria.

Il se hâta donc de terminer son livre, et il répondit en termes fort vifs au licencié qui l'avait traité de manchot.

« Ce que je n'ai pu m'empêcher de ressentir, c'est qu'il me traite de vieux et de manchot, comme s'il avait été en mon pouvoir d'arrêter le temps de façon que pour moi seul il ne marchât point ; ou comme si ma main eût été brisée dans quelque taverne, et non pas dans la plus glorieuse affaire qu'aient vue les siècles passés et le siècle présent, et que puissent espérer de voir les siècles futurs. Si mes blessures ne brillent pas du plus vif éclat aux yeux de ceux qui les regardent, du moins sont-elles appréciées, estimées de ceux qui savent où elles furent reçues ; car mieux sied au soldat d'être mort dans la bataille, que libre dans la fuite. J'en suis tellement persuadé, que, si l'on venait aujourd'hui me proposer d'opérer un miracle impossible, j'aimerais mieux m'être trouvé à cette action prodigieuse que de me voir guéri de mes blessures et de n'y avoir pas assisté. Les cicatrices que le soldat porte sur le visage ou sur la poitrine, sont des étoiles qui guident les autres au ciel de l'honneur, et leur inspirent le désir des nobles louanges. Il faut d'ailleurs remarquer que ce n'est point avec les cheveux blancs qu'on écrit, mais avec l'esprit, qui se développe et se fortifie avec les années. »

Cervantes, en publiant cette seconde partie, a cédé au travers des auteurs de ce temps qui donnaient toujours ou presque toujours une suite à leurs romans.

Dans la première partie de son livre, Cervantes relate l'histoire d'un aliéné ; il décrit les différentes phases de son délire, il se montre véritablement grand observateur et fin psychologue.

Quand il a écrit la seconde partie, il s'est posé le problème inverse : étant donné un fou d'une espèce déterminée, comment se comportera-t-il en telle ou telle circonstance ?

Ce n'est plus là qu'une sorte de folie arrangée, une folie théo-

rique : elle intéresse beaucoup plus peut-être les littérateurs ; le style en est peut-être plus soigné, le plan mieux coordonné, mais comme document clinique sa valeur est incontestablement moindre et nous ne pourrons en faire état qu'avec les plus grandes réserves.

Une chose est indéniable, « c'est que le phénomène étrange de la folie l'avait toujours attiré (1) ».

« Les idées de Cervantes ne pouvaient être, ajoute Dumaine, que le résultat de ses observations directes. »

Cette opinion a d'ailleurs été soutenue par un certain nombre d'auteurs.

« Don Quichotte, écrivait Duffield, en 1881, n'est pas le seul fou dont Cervantes ait décrit l'infirmité.

« Chrysostome devient fou par amour et se suicide.

« Anselme est certainement fou ; de même le malheureux Cardenio, qui volé de son amour humain perd l'esprit ; mais qui retrouvant celle qu'il croyait perdue pour toujours recouvre la raison et, avec elle, le bonheur le plus pur qui peut échoir à un homme.

« Les détails de ces formes variées de folie sont donnés avec une telle maîtrise qu'il est indicutable que Cervantes avait avec le plus grand soin appliqué son esprit à ce genre d'investigation et qu'il a voulu nous montrer :

« 1° Qu'il est facile de devenir fou au meilleur des hommes.

« 2° Qu'il est facile d'aggraver la maladie en appliquant un traitement inapproprié.

« Et, en dernier lieu, que même pour ceux qui sont complètement fous, la guérison est possible si le bon remède est appliqué avec connaissance et habileté. »

De son côté, Fitz Maurice Kelly écrit (1904) : « Cervantes comme Shakespeare s'intéressait particulièrement aux cas de dérangement cérébral, et en Espagne comme en Angleterre de nombreux déments le leur ont bien rendu. »

En dehors de Don Quichotte, de Sancho, d'Anselme et de

(1) Dumaine, *Essai sur la vie et les œuvres de Cervantes*, p. 284.

Chrysostome, ainsi que de Cardenio. Cervantes a publié encore une histoire d'aliéné. C'est le licencié Vidriera qui a paru dans « les *Nouvelles exemplaires* ».

Dans cette nouvelle, deux étudiants allant à Salamanque trouvent un jeune paysan endormi sous un saule. Ils l'éveillent, causent avec lui, sont charmés de son esprit naturel et l'emmènent à l'Université.

Là le petit Tomas, devenu leur valet, fait des études, fréquente les cours et devient licencié. Il voyage longtemps, et de retour à Salamanque, il inspire une très vive passion à une grande dame, mais il repousse ses avances.

Alors la dame, pour vaincre sa froideur, lui fait prendre un philtre amoureux qui lui ôte sinon la vie, du moins la raison. Après six mois de souffrance, il quitte son lit, maigre comme un squelette et radicalement fou.

Le malheureux s'imagine qu'il est tout de verre, et il crie qu'on ne l'approche point parce qu'on le briserait.

Tout le monde est étonné de voir chez un sujet atteint d'une si étrange folie une conservation aussi complète de l'intelligence.

Il demande qu'on lui donne quelque étui où il puisse mettre son corps.

Il prend de grandes précautions pour éviter qu'une tuile, en tombant d'un toit, ne vienne à le briser.

Il tient les gamins à distance avec son bâton.

Malade deux ans, il est soigné et guéri par un religieux de l'ordre de saint Jérôme.

Mais après son retour à la santé, il ne peut gagner sa vie, personne ne s'intéresse à lui ; il va en Flandre comme soldat, est tué peu de temps après et laisse la renommée d'un soldat prudent et valeureux.

Les critiques ont beaucoup discuté à propos de ce délirant. On a voulu y voir, à tort, semble-t-il, la peinture d'un savant humaniste allemand, Gaspard Van Bœrle (1584-1648), qui, lui aussi, se croyait de verre, quelquefois homme de beurre et d'autres fois botte de foin.

Pour Prosper Mérimée (1877), le licencié Vidriera est une variété de Don Quichotte.

« Si cette nouvelle eût paru avant 1605 nous serions tenté d'y voir une ébauche de Don Quichotte : elle est de 1613, et on ne peut la regarder que comme une sorte de refonte faite avec les rognures d'un gros lingot. »

Cette opinion a été reprise par Foulché Delbosc, qui a publié une traduction de la nouvelle.

« Le licencié a un frère aîné : Don Quichotte. Dans l'un comme dans l'autre cas, c'est d'une folie singulièrement généreuse qu'il s'agit : la folie de la vérité.

« Le voile des mensonges humains ne couvre plus les yeux de Vidriera,et c'est tout ingénûment, avec la plus entière bonne foi, qu'il répondra sous une forme d'une inimitable malice au populaire et aux badauds ; pensant au fond de soi ce que Cervantes pensait lui-même, j'imagine, qu'il est de ces choses dont il faudrait pleurer si l'on ne prenait le parti plus sage d'en rire.

« Vidriera n'est qu'un masque derrière lequel s'abrite le génial écrivain. »

Nous ne pouvons entrer dans la discussion de tous ces faits ; mais la folie du licencié Vidriera rentre dans une classe bien nette de psychose qui n'a rien à voir avec la folie de Don Quichotte. Le chevalier de la Manche n'a pas d'idées de négation. Retenons l'opinion de M. Dumaine qui pense que le maître de Cervantes était le religieux qui soigna Vidriera. Cervantes dit que ce religieux était doué d'une science et d'une habileté particulière, *ciencia y gracia particulier* pour faire parler les muets et guérir les fous, *curar locos*.

Dans la préface de la seconde partie de *Don Quichotte*, Cervantes raconte deux autres histoires d'aliénés.

« Il y avait à Séville un fou qui donna dans la plus plaisante extravagance dont jamais fou au monde se soit avisé. Il imagina de faire un tube de jonc, pointu par le bout ; et chaque chien qu'il attrapait dans la rue ou partout ailleurs, il lui prenait une patte sous son pied, lui levait l'autre avec la main, et lui introduisait de son mieux le tuyau dans certain endroit où, en soufflant, il rendait le pauvre animal rond comme une boule ; puis, quand il l'avait mis en cet état,il lui donnait deux petits coups de

la main sur le ventre, et le lâchait en disant aux assistants qui étaient toujours en grand nombre : « Eh bien ! messeigneurs, « croyez-vous maintenant que ce soit petite besogne que d'enfler « un chien ? — Croyez-vous maintenant que ce soit petite besogne « que de faire un livre ? » — Si ce conte ne lui convenait pas, ami lecteur, tu lui diras celui-ci, qui est également un conte de fou et de chien.

« Il y avait à Cordoue un autre fou, lequel avait coutume de porter sur sa tête un morceau de dalle en marbre, ou un quartier de pierre de volume assez honnête ; et quand il rencontrait quelque chien qui ne fût pas sur ses gardes, il s'approchait et laissait tomber d'à-plomb sur lui ce qu'il portait ; le chien, roulant sous le coup, s'enfuyait, aboyant, criant, et au bout de trois rues courait encore. Or, il arriva que, parmi les chiens sur lesquels il déchargea son fardeau, se trouva le chien d'un bonnetier que son maître aimait beaucoup. La pierre en tombant l'atteignit à la tête, et le pauvre chien assommé jeta des cris perçants. Son maître, ayant vu la chose, devint furieux : il empoigna une aune à mesurer, se jeta sur le fou, et l'en frappa à tour de bras sur tout le corps ; et à chaque coup qu'il lui donnait, il disait : « Chien de « voleur, mon lévrier ! N'as-tu pas vu, cruel, que mon chien « était un lévrier ? » Et, en lui répétant cent fois le nom de lévrier, il renvoya le pauvre fou moulu comme plâtre. Corrigé par la leçon, le fou se retira, et de plus d'un mois ne reparut sur la place. Au bout de ce temps il revint avec son invention et une charge plus forte : il s'approchait de l'endroit où était le chien,le visait longtemps de son mieux ; mais sans oser laisser tomber la pierre il disait : « Ceci est un lévrier,gare ! » Enfin tous les chiens qu'il rencontrait, fussent-ils dogues ou roquets, il disait qu'ils étaient lévriers, et dès lors ilne lâcha plus la pierre. »

Lorsque le barbier va rendre visite à Don Quichotte après sa seconde sortie, il lui raconte également une histoire arrivée dans l'hôpital des fous à Séville.

C'est un licencié de l'Université d'Osuna qui, au bout de quelques années d'internement, se figure être guéri. L'archevêque se laisse convaincre de la guérison et l'envoie examiner par un chapelain.

Le chapelain interroge le recteur qui lui dit que cet homme est toujours fou comme auparavant ; « que souvent, il est vrai, il parle en homme d'un excellent jugement, mais qu'à la fin il éclate en de telles extravagances qu'elles compensent de reste, par le nombre et la grandeur, le bon sens et l'esprit de ses premiers discours».

Bref, au bout d'une heure de conversation avec l'aliéné, le chapelain se persuade qu'il est entièrement guéri et veut le conduire à l'archevêque « pour qu'il touche du doigt la vérité ».

On revêt le licencié d'habits convenables, et avant de se mettre en route, il demande qu'on lui laisse rendre visite à ses anciens compagnons.

Tout se passe bien pour les premiers qu'il rencontre. Mais comme il arrive devant l'un d'eux couché tout nu dans une cage, celui-ci se met en fureur parce qu'on libère le licencié, et dit qu'usant du pouvoir qu'il possède, puisqu'il est Jupiter tonnant, il empêchera la pluie de tomber. Alors le licencié se tourne vers le chapelain, lui prend vivement les mains et ajoute : « S'il est Jupiter et qu'il ne veuille pas faire pleuvoir, moi qui suis Neptune, le Père et le Dieu des eaux, j'enverrai de la pluie toutes les fois qu'il me plaira et qu'il en sera besoin. »

On déshabille le licencié et on le maintient à l'asile.

Au chapitre XVIII des *Amours de Persiles et de Sigismonde*, Maurice raconte ce qui suit (1) : « Il y a une maladie appelée des médecins manie lupine, qui est de telle qualité, qu'il semble à celui qui la souffre qu'il est converti en loup, il hurle comme un loup, et s'assemble avec d'autres frappés du même mal ; et tous ensemble vont comme des troupeaux par les champs, aboyant comme des chiens, ou hurlant comme des loups, dépècent les arbres, tuent ceux qu'ils rencontrent et mangent la chair des morts toute crue.

« Et je sais qu'en l'île de Sicile, qui est la plus grande qui soit en la mer Méditerranée, il y a aujourd'hui des gens de cette sorte que les Siciliens appellent loups garous, lesquels sentent leur

(1) Les amours de Persiles et de Sigismonde sous les noms de Périandre et d'Aurulos, *Histoire septentrionale*, traduite par le sieur Dandiquier, Paris, 1628, p. 119.

mal avant qu'il les saisisse et disent à ceux qui les approchent, qu'ils se retirent et s'enfuient d'eux ou qu'ils les attachent et les enferment : car s'ils ne se gardent, ils les mettent en pièces, et les déchirent avec les ongles et avec les dents, comme ils peuvent, jetant de terribles et épouvantables abois. Et cela est si vrai qu'entre ceux qui se marient, il se fait information pour vérifier qu'aucun d'eux n'est atteint de cette maladie, et si après, avec le temps, l'expérience montre le contraire, le mariage se peut dissoudre. »

Il est inutile de multiplier ces exemples. Sr.D. Adolfo de Castro, dans un opuscule intitulé : *Una obre de Cervantes impresa sin su nombre*, raconte, d'après Cervantes, l'histoire d'un étudiant de Salamanque qui, à une heure indue, se met à pousser de grands cris et à donner de grands coups d'épée comme si sa vie était en péril. Des étudiants qui habitent la même maison accourent, le voient brandissant un espadon, le désarment, et quand il est un peu calmé, lui demandent la raison de tout ce tapage. Il leur répond que, lisant un livre de chevalerie, il était arrivé à un passage où le chevalier se trouvait en grand péril, et qu'il avait pris son épée pour le secourir, car il s'était persuadé de la réalité du fait, et son illusion était si grande qu'il se met à crier : « Quelle honte ! Secourons ce brave chevalier. »

On voit tout l'intérêt que portait Cervantes à la médecine mentale. Ses voyages, ses campagnes, sa captivité, tout cela l'avait certainement mis à même de rencontrer des aliénés, mais il est un autre fait qui, à notre avis, semble avoir une importance prédominante. C'est que l'Espagne de très bonne heure s'est occupée des aliénés.

M. Sérieux (1) a bien mis ce fait en lumière dans son rapport au Conseil général sur *L'assistance aux aliénés* : « Rappelons que c'est en Espagne qu'a pris naissance l'assistance des aliénés au début du xve siècle. En dehors de l'Europe d'ailleurs, il existait, plusieurs siècles avant cette époque, dans le monde musulman, des institutions hospitalières spécialement destinées aux aliénés. « Il est bien difficile de s'expliquer, dirons-nous, avec les Drs Cons-

(1) Sérieux, *L'assistance des aliénés en France, en Allemagne, en Italie et en Suisse.* Paris, Imprimerie Municipale, 1903, note de la page 10.

« tans, Lunier et Dumesnil, comment le christianisme qui, dès le « ɪvᵉ et le vᵉ siècle avait fondé tant d'établissements charitables, « avait pu oublier les aliénés pendant si longtemps, qu'il dut plus « tard emprunter à l'islamisme l'idée de les secourir. » M. Paetz fait remarquer que le christianisme fut cruel envers les aliénés tandis que le paganisme leur avait été doux. Des frères de l'ordre religieux et militaire de la Merci — moines et médecins — en relations avec les musulmans pour le rachat des captifs chrétiens, s'inspirant des asiles d'aliénés des pays barbaresques et orientaux, fondèrent en 1409 à Valence, en Espagne, le premier asile créé en Europe. Peu de temps après, Barcelone (1442), Saragosse (1425), Séville (1436), Valladolid (1489), Tolède (1483) ouvrirent aussi des asiles spéciaux. D'Espagne, la réforme gagna l'Italie en 1548.

« Des recherches récentes tendent à établir que la maison d'aliénés la plus anciennement fondée en Europe, est la maison du Saint-Esprit, qu'ouvrirent en 1305 à Upsal (Suède) les Fraternitates. D'autre part, on a revendiqué pour l'Italie l'initiative de la création d'établissements d'aliénés : Bergame dès 1325, Florence dès 1387, auraient possédé des asiles pour recueillir les fous. »

Avellaneda, dans la suite qu'il a donnée du *Don Quichotte*, suppose que le chevalier de la Manche est interné, et il donne de l'asile la description suivante :

« Le pauvre homme arriva ainsi et sans y songer jusqu'à la porte de la maison du Nonce ; en dehors restèrent pour le garder les serviteurs de don Alvaro, et avec lui entrèrent seulement le page de l'Archipampan et un palefrenier pour tenir la bride de Rossinante.....

« Don Quichotte resta seul au milieu de la cour. Alors en promenant ses regards autour de lui, il vit cinq ou six chambres dont les fenêtres étaient garnies de barres de fer, et dans ces chambres un grand nombre d'hommes. Les uns étaient couverts de chaînes, les autres avaient les fers aux pieds, d'autres, des menottes ; quelques-uns chantaient, quelques autres pleuraient ; un assez grand nombre riaient, d'autres encore péroraient à haute voix : enfin chacun agissait selon sa fantaisie. »

Cervantes avait certainement visité les asiles qui existaient en Espagne et il y a sans doute rencontré les types qu'il nous a décrits dans *Don Quichotte* et dans ses nouvelles.

Il avait toutes sortes de raisons pour s'intéresser aux choses de la médecine, et l'une des principales, c'est que son père était médecin.

Don Rodrigo de Cervantes fut médecin-chirurgien. Cela résulte de documents qui ont été exhumés par l'érudit Rodriguez Marin (1).

On a cru longtemps qu'il avait été avocat, parce qu'on avait trouvé des papiers où on lui donnait le titre le licencié.

Mais Rodriguez Marin a trouvé deux documents en date du 30 octobre 1564, commençant ainsi : « Sepan cuantos esta carta vieren como yo rrodrigo de Cervantes, medico cirujano, vecino de esta ciudad de Sevilla, etc.... »

Le père de Cervantes était sourd. De plus, à Alcala de Henares où il exerçait, il y avait beaucoup de chirurgiens réputés.

Son esprit inquiet, les difficultés d'un début en médecine expliquent le peu de progrès qu'il fit dans sa profession ; il fut dans l'obligation de suivre la cour et de transporter sa famille à Madrid et à Séville, pour fuir les coups de l'adversité. Dans ces villes la fortune ne semble pas lui avoir beaucoup souri.

On conçoit l'imprégnation qui est résultée de tout cela pour Miguel Cervantes.

Dans sa jeunesse, il a satisfait ses goûts de lecture dans les livres de son père, il a profité de ses causeries et de son savoir ; et toute sa vie il s'en est ressenti.

Cervantes tout jeune a suivi les cours de l'*Estudio*, sorte de petit séminaire où l'on enseignait le latin, la rhétorique, l'histoire romaine, la philosophie scolastique et la prosodie castillane.

On ne sait s'il a étudié pour devenir avocat, prêtre ou médecin. Il semble posséder des notions de l'art médical ; et d'ailleurs, à

(1) « Discurso leido por D. Francisco Rodriguez Marin, Presidente de l'Ateneo y sociedad de excursiones en la solemne inauguracion del curso, 1900 a 1901 », Sevilla, 1901.

cette époque, les hautes études embrassaient toutes les connaissances de l'esprit humain.

Pendant sa captivité dans les bagnes d'Algérie, on le voit avec le docteur Antonio de Sosa, captif comme lui, soigner et réconforter ses compagnons d'infortune.

Dans une autre circonstance, nous l'avons vu,on apporte à Cervantes,qui habitait Valladolid, un cavalier blessé ramassé dans la rue, parce qu'on connaissait son savoir-faire. Le noble espagnol, Gaspard de Ezpeleta, mourut quelques jours après et Cervantes fut arrêté sous l'inculpation de l'avoir assassiné.

Tous ces faits montrent l'origine probable du *Don Quichotte*. C'est dans un des asiles espagnols qu'il a sans doute trouvé celui qui devait devenir l'immortel chevalier de la Manche. Il est possible aussi qu'un médecin d'alors lui ait conté l'histoire qui a servi de base à son roman.

Les aliénés étaient déjà très étudiés à cette époque, et un médecin qui fut le compatriote et le contemporain de Cervantes, Louis Mercado, a consacré, dans ses œuvres, de très longs chapitres à l'étude de la folie.

« Médecin de Philippe II et de Philippe III,il a réuni ses œuvres, antérieures au *Don Quichotte*, en deux gros livres qui parurent à Francfort en 1608. Mais ses travaux sur les maladies mentales avaient paru en opuscule bien avant cette date,et il parle (Question 180, page 157 et suiv.) de fous « dont la crédulité, les terreurs, la démence, en un mot, se renferme dans la seule chose que leur imagination a créée et qui en tout le reste jouissent d'une pleine et entière raison. »

Cervantes a-t-il connu Mercado à la cour, a-t-il eu connaissance de son livre ? Cela est assez présumable ; mais il ne saurait en tout cas y avoir de doute, deux cents ans avant Pinel on connaissait déjà *les Folies Raisonnantes*.

CHAPITRE II

OBSERVATIONS DE DON QUICHOTTE ET DE SANCHO-PANZA

I. — Observation de DON QUICHOTTE.

Don Quichotte, hidalgo « frisant la cinquantaine », né dans un bourg de la Manche, et y ayant toujours habité. *Esprit très fin et très délicat.* Homme « de complexion robuste, sec de corps, maigre de visage, fort matineux et grand chasseur, ayant sous l'épaule gauche une envie de couleur brune avec quelques poils assez semblables à des soies de sanglier ».

Nous n'avons aucun renseignement sur ses antécédents héréditaires ou personnels.

Incubation. — Peu à peu il renonce à la vie active ; il s'adonne à peu près toute l'année à la lecture des livres de chevalerie jusqu'à en oublier l'administration de son bien. Il se prive de sommeil « *pour arracher un sens du fond des entrailles* » à des passages tels que celui-ci : « La raison de la déraison qu'à ma raison vous faites affaiblit tellement ma raison qu'avec raison, je me plains de votre grâce et beauté. » Au début « il n'était qu'à demi satisfait des blessures que don Bélianis donnait ou recevait, *se figurant* que, malgré toute l'habileté du chirurgien qui le pansait, il ne pouvait manquer d'avoir le corps entier et le visage couvert de cicatrices et de balafres. Mais il n'en louait pas moins dans l'auteur, cette manière ingénieuse de terminer son livre par la promesse de cette interminable aventure. Souvent même il lui vint envie de prendre la plume et de le finir au pied de la lettre comme le narrateur l'avait promis ; et sans doute il l'aurait fait et s'en serait tiré à son honneur si d'autres pensées plus grandes ne l'en eussent constamment empêché. »

Il passait à lire deux jours et deux nuits de suite, après quoi il empoignait son épée et se mettait à escrimer contre la muraille. « Quand

(1) Nous nous sommes servi, pour rédiger les deux observations, de la traduction de Damas Hinard. Nous avons mis en italiques les passages qui nous semblent plus particulièrement en rapport avec le diagnostic que nous nous proposons d'établir.

il était rendu de fatigue, il disait qu'il avait tué quatre géants de la hauteur chacun d'une tour *et la sueur que ces efforts avaient provoquée il disait que c'était le sang des blessures qu'il avait reçues dans la bataille.* » Il buvait alors d'un trait un grand bol d'eau froide. A force de lire et de veiller « il se dessécha le cerveau de manière qu'il vint à perdre l'esprit. Son imagination se remplit de tout ce qu'il lisait dans ses livres : enchantements, querelles, défis, batailles, blessures, déclarations, amours, disgrâces et autres extravagances ; et il se mit si bien en tête que tout cet amas de rêveries était la vérité même, qu'il n'y eut plus pour lui nulle autre histoire plus certaine dans le monde. » Il avait une sympathie particulière pour Renaud de Montauban, « surtout quand il le voyait sortir de son château détroussant autant de gens qu'il en rencontrait ». Finalement « il perdit l'esprit sans ressources et il lui parut convenable et même nécessaire aussi bien pour l'accroissement de sa gloire personnelle que pour le service de son pays, de se faire chevalier errant et de s'en aller par le monde avec son cheval et ses armes, chercher les aventures en pratiquant tout ce qu'il avait lu que pratiquaient les chevaliers errants, redressant toute espèce de torts et s'exposant continuellement à de nouveaux dangers où il acquerrait en les surmontant un renom immortel. Il se voyait déjà le front ceint d'une couronne qu'il avait gagnée par la vaillance de son bras et qui n'était rien moins que l'empire de Trébizonde. »

Il nettoie donc une vieille armure, « fait visiter son cheval qui lui semble plus beau que le Bucéphale d'Alexandre et le Babiecca du Cid ». Il passe quatre jours à lui chercher un nom. Rien d'étonnant que son maître changeant d'état, il changeât lui aussi de nom et qu'il en prît un éclatant et retentissant comme il convenait au nouvel ordre et à la nouvelle profession où il venait d'entrer. Il baptise son cheval Rossinante, change son nom en celui de Don Quichotte. Il lui semble bon d'avoir une douce dame « car un chevalier errant sans amour n'est qu'un arbre sans feuilles et sans fruits ». Finalement il choisit une jeune paysanne d'un village voisin « dont il avait été quelque temps épris ». Il l'appelle Dulcinée du Toboso, « nom, à son avis, merveilleusement trouvé, harmonieux et significatif. Ses préparatifs achevés, il met à exécution son projet, pressé qu'il est par cette pensée « qu'un plus long retard serait un véritable préjudice pour le monde, tant il y avait selon lui d'offenses à venger, de torts à redresser, d'injustices à réparer, d'abus à corriger et de dettes à acquitter ».

Période d'état. — *Premier accès.* — Sans confier son dessein à âme qui vive, sans être vu de personne, un matin avant le jour « qui était un des plus chauds de juillet, il sort dans la campagne. Il va au gré de son cheval, car *dans son opinion, c'est en cela que consiste la vertu des aventures* », et il regrette de ne pas être armé chevalier, car il ne peut entrer

en lice avec aucun chevalier ; « mais sa folie l'emportant sur toute autre considération, il se promet de se faire armer chevalier par le premier qu'il rencontrera ». Il chemine lentement sous le soleil de plomb qui achève de lui fondre la cervelle, débitant des sottises lues dans des livres de chevalerie : « Heureux, trois fois heureux, le siècle où l'on « verra paraître le récit de mes fameux exploits dignes d'être gravés dans « le bronze, sculptés dans le marbre, et peints sur bois pour vivre à « jamais dans la mémoire des siècles futurs. »

A la nuit, il arrive à une venta. *Il se figure que c'est un château*, et à peu de distance il retient la bride à Rossinante, *attendant qu'un nain parût entre les créneaux pour donner, à son de cor, le signal qu'un chevalier arrive au château.* Voyant qu'on tarde, il avance vers la porte ; deux femmes *du métier*, allant à Séville avec quelques muletiers, *lui paraissent deux gentilles dames se divertissant devant la porte du château. Un porcher souffle dans une corne pour rassembler ses bêtes. Don Quichotte se figure qu'on annonce son arrivée. Le ventero apparaît. Don Quichotte le prend pour le gouverneur de la forteresse et l'appelle seigneur châtelain.* Il descend de cheval et recommande sa monture comme la meilleure bête qui mange de l'orge dans le monde. *Pendant qu'il dîne, arrive à la venta un châtreur de porc qui se met à souffler cinq ou six fois dans son sifflet de jonc, ce qui achève de convaincre Don Quichotte qu'il se trouve dans quelque fameux château, qu'on lui sert un repas en musique, que la merluche est de la truite, le pain du plus pur froment, les drôlesses des dames et le ventero le châtelain du château.* Or ce ventero n'est qu'un ancien voleur et la venta qu'une auberge borgne. Après le souper, Don Quichotte mène l'hôte à l'écurie, se met à genoux et lui demande de l'armer chevalier pour sa propre gloire et pour le plus grand profit du genre humain. Don Quichotte commence la veillée des armes tandis que le ventero va conter à tous ceux qui se trouvent dans la venta, la folie de son hôte. « Ils vont le voir de loin, qui au clair de lune, se promène tantôt d'un pas lent et mesuré, et tantôt appuyé sur sa lance, tenant les yeux fixés sur son armure sans pouvoir les en détacher. » Un muletier, sur ces entrefaites, va donner de l'eau à ses bêtes et déplace l'armure de Don Quichotte qui était posée sur l'auge. C'est pour notre chevalier un *affront qui, pense-t-il, lui est fait par un autre chevalier* ; il décharge un coup terrible sur la tête du muletier. Puis il ramasse son armure et recommence sa promenade avec le même calme qu'auparavant. Un second muletier a quelque temps après le même sort ; et « après cet exploit il se sentit recouvrer tant d'audace que, assailli par tous les muletiers du monde, il n'aurait pas reculé d'une semelle ». Les gens de la venta accourent ; Don Quichotte les appelle perfides et traîtres, et crie que le seigneur du château est un chevalier félon et mal appris puisqu'il permet qu'on traite de la sorte les chevaliers errants.

Le ventero pour s'en défaire l'arme chevalier, et à l'aube naissante il quitte la venta. Bientôt des cris aigus sortent d'un bois voisin. « *C'est sans nul doute un infortuné qui a besoin de son secours.* » Il lance Rossinante du côté d'où les cris lui semblent partir et trouve attaché à un chêne, un jeune homme qu'un paysan frappe avec une ceinture de cuir. Don Quichotte intervient en faveur du valet, le fait payer sur le champ et se nomme : « le valeureux Don Quichotte de la Manche, le défenseur de torts et le réparateur d'iniquités ». Il n'a pas plutôt le dos tourné que le paysan rattache l'enfant à l'arbre. Mais Don Quichotte se réjouit pendant ce temps « d'avoir redressé le plus énorme tort qu'ait imaginé l'injustice et commis la cruauté, en ôtant le fouet de la main à ce monstre impitoyable, qui déchirait sans motif le corps de cet enfant délicat ».

Il marche environ deux milles et découvre une grande troupe de gens, marchands de Tolède, allant acheter de la soie à Murcie. A n'en pas douter ce sont des chevaliers errants et une nouvelle aventure. Il élève la voix et leur demande d'un ton arrogant de confesser qu'il n'est pas au monde damoiselle plus belle que l'impératrice de la Manche, la sans pareille Dulcinée du Toboso. Bien que les marchands voient tout de suite à qui ils ont affaire, ils n'en veulent point convenir et Don Quichotte se précipite sur eux lance baissée, mais Rossinante trébuche, et roule au loin avec son cavalier. Un garçon muletier lui casse sa lance et le bâtonne. Etendu à terre, « il attribue toute sa mésaventure à son cheval » ; quant à se lever, ce n'était pas possible tant il avait le corps tout brisé. Alors « il a l'idée de recourir à son remède ordinaire , c'est-à-dire de songer à quelque passage de ses livres ; et sa folie lui remet en mémoire cet épisode de Baudoin et du marquis de Mantoue, lorsque Charlot abandonne le premier,blessé, dans la montagne. *Elle lui paraît s'appliquer comme de cire à sa situation.....* »

D'aventure vient à passer un laboureur de son propre village qui s'approche et lui demande « qui il est et quel mal il ressent pour se plaindre si tristement. Don Quichotte *se figure que c'est son oncle le marquis de Mantoue* ; et dès lors,pour toute réponse,il continue sa romance où il lui rend compte de sa disgrâce et des amours du fils de l'empereur avec sa femme,tout cela mot pour mot comme le chante la romance. Le laboureur n'est pas peu étonné d'entendre ces extravagances » ; il lui ôte la visière, lui essuye le visage tout couvert de poussière et le reconnaît. A toutes les questions il répond en continuant sa romance. Alors le paysan le hisse sur son âne « qui lui semble une plus douce monture », prend Rossinante par la bride, l'âne par le licou et s'achemine vers son village « tout préoccupé d'entendre les mille extravagances que débitait Don Quichotte ».

Celui-ci se rappelle toutes les histoires ayant trait à son aventure,

« et oubliant tout à coup Baudoin, il se rappelle le More Aben Darraez quand le gouverneur d'Antèquera, Rodrigue de Narvaez, le fait prisonnier et l'emmène dans son château-fort. Aussi le laboureur lui ayant demandé comment il se trouve et ce qu'il ressent, il lui répond juste les mêmes paroles que l'Abencerrage captif répond à Rodrigue de Narvaez, ainsi qu'il a lu dans la Diane de George de Montemayor, où cette histoire est racontée. »

Le laboureur « se donne au diable d'entendre tant de sottises. Mais pour Dieu Seigneur, dit-il à Don Quichotte, considérez donc je vous prie que je ne suis ni Don Rodrigue de Narvaez, ni le marquis de Mantoue, mais bien Pierre Alonzo votre voisin, et que Votre Grâce n'est pas davantage Baudoin ni Aben Darraez, mais bien l'honorable hidalgo nommé le seigneur Quixada.— Je sais qui je suis, répartit Don Quichotte, et je sais que je puis être non seulement ce que j'ai dit, mais encore les douze pairs de France, et les neuf chevaliers de la Renommée ; car les exploits qu'ils ont faits, tous ensemble et chacun en particulier doivent être surpassés par les miens. »

Au milieu de cette conversation ils arrivent au village à la chute du jour ; mais le laboureur attend que la nuit soit close, afin qu'on ne voie pas notre hidalgo faire son entrée sur un âne.

Pendant ce temps la maison de Don Quichotte est en désarroi, car il y a six jours qu'il est parti. Il rentre se plaignant d'avoir le corps tout moulu par suite d'une grande chute qu'il a faite avec Rossinante en *combattant contre des géants, les plus démesurés et les plus formidables qui se puissent rencontrer sur les trois quarts de la terre.* Il se repose, et pendant ce temps le curé et le barbier brûlent tous ses livres de chevalerie, et murent la porte de sa bibliothèque. Don Quichotte délire ; on ne peut le faire rester au lit, « il vocifère, extravague, on le recouche » ; il appelle le curé seigneur archevêque Turpin ; crie qu'il est moulu et rompu, car ce bâtard de Roland l'a roué de coups avec le tronc d'un chêne, et cela par jalousie, uniquement parce qu'il tient tête à ses fanfaronnades. Mais où il cessera de s'appeler Renaud de Montauban ou dès qu'il quittera son lit, il lui fera payer tout cela en dépit des enchantements qui le protègent. » Deux jours après il se lève et veut se rendre à sa bibliothèque. La gouvernante lui explique qu'un enchanteur est venu brûler ses livres et murer la porte. Don Quichotte accepte l'explication. « *C'est Friston l'enchanteur* », *parce que son art lui a révélé qu'il doit dans la suite se battre contre un chevalier que Friston protège et dont il aura malgré tout raison.*

Second accès. — Il reste calme quinze jours dans sa maison, mais au bout de ce temps il vend une partie de ses biens, prend pour écuyer un paysan voisin, Sancho-Panza, et tous deux se mettent en route un beau soir. Ils marchent toute la nuit pour dépister ceux qui seraient tentés

de les rattraper ; à l'aube ils découvrent trente ou quarante moulins à vent. « *Voilà devant nous*, ami Sancho, *trente démesurés géants auxquels je pense livrer bataille.* — Quels géants ? demande Sancho. — *Ceux que tu vois là bas*, lui répond son maître, *avec leurs grands bras, car il y en a qui les ont de presque deux lieues de long.* — Ce sont des moulins à vent, reprend Sancho. — Ce sont des géants, te dis-je, affirme Don Quichotte, et il fond sur eux de toute la vitesse de son cheval, tandis que Sancho lui crie que sans nul doute ce sont des moulins. Mais il avance toujours en criant : « Ne fuyez pas, lâches et viles créatures, c'est un seul chevalier qui vous attaque » Il se précipite sur le premier moulin qui se présente devant lui ; mais le vent fait tourner l'aile avec tant de violence qu'elle met la lance en pièces et fait rouler cheval et cavalier dans la poussière. Sancho se hâte d'aller à son secours : et tandis qu'il relève Don Quichotte : « N'avais-je pas dit à Votre Grâce qu'elle prît garde à ce qu'elle faisait, et que c'étaient tout simplement des moulins à vent. » Mais son maître n'en convient pas. « *Ce sage Friston qui m'a dérobé mon cabinet et mes livres, a métamorphosé ces géants en moulins pour m'enlever la gloire de les vaincre tant sa haine est implacable.* »

Ils cheminent tout le jour, et couchent sous un massif d'arbres. Don Quichotte ne dort pas de toute la nuit, pensant sans cesse à sa dame Dulcinée. Le lendemain ils voient sur la route deux moines de l'ordre de Saint-Benoît à cheval sur des mûles, un carrosse avec une dame de Biscaye et derrière le carrosse deux valets et cinq cavaliers. Ils s'agit en réalité de deux moines qui n'ont rien de commun avec l'équipage de la dame de Biscaye. Mais, pour Don Quichotte, ces moines, ou plutôt ces *noirs fantômes, sont sans nul doute des enchanteurs qui emmènent dans ce carrosse quelque princesse enlevée*, et bien que Sancho flaire une aventure dans le genre de celle des moulins à vent, Don Quichotte interpelle les moines en ces termes : « Gens fantastiques et diaboliques, mettez sur le champ en liberté les hautes princesses que vous emmenez par la force dans ce carrosse, sans quoi préparez-vous à recevoir prompte mort en punition de vos méfaits. »

Les moines ont beau l'assurer qu'ils ne sont que deux religieux de Saint-Benoît et qu'ils ignorent ce dont il s'agit. « Je ne me paye point de belles paroles, reprend Don Quichotte ; et je vous connais bien, déloyale canaille. » Il se précipite contre eux, le premier est renversé et l'autre se met à courir par la campagne, aussi vite que le vent. Puis il s'approche du carrosse, décline ses titres, assure la dame que « la superbe de ses ravisseurs gît à terre abattue par son redoutable bras ». Mais survient un domestique biscayen, qui désarçonne notre chevalier ; celui-ci réplique par un grand coup d'épée qui endommage fort le domestique... Ils poursuivent leur route, Sancho peu rassuré sur l'issue de l'aventure, Don Quichotte est très fier de lui. « As-tu jamais vu, San-

cho, dans l'univers entier un chevalier plus vaillant que moi ? As-tu lu dans les histoires qu'un autre ait eu plus d'intrépidité dans l'attaque, plus de fermeté dans l'action, plus de dextérité à porter les coups, plus d'adresse à renverser de cheval son adversaire ? » Avant quelques heures, il en est certain, *il verra plus de gens armés qu'il n'en vint devant le château d'Albraque à la conquête de la belle Angélique*, et il refuse de dîner, car les chevaliers errants vivent le plus souvent de l'air du temps.

Ils couchent près de huttes de chevriers ; pour Don Quichotte « dormir ainsi à ciel découvert est un nouvel acte de possession qui facilite ses preuves dans l'ordre de la chevalerie errante. » Don Quichotte accepte de partager le repas des chevriers et apercevant des glands (1), il se rappelle l'âge d'or et en retrace tous les charmes dans une allocution pleine de bon sens. Un chevrier qui survient narre l'histoire de Chrysostome et de la bergère Marcelle ; pendant ce récit Don Quichotte fait un certain nombre de réflexions qui démontrent qu'il est capable de discuter avec beaucoup de raison en dehors de ses idées sur les chevaliers errants.

Le lendemain, il accompagne les chevriers aux obsèques de Chrysostome. Chemin faisant il rencontre des voyageurs qui se rendent aussi aux obsèques, et il leur expose sa conception de la chevalerie et des chevaliers. Il s'attache surtout à marquer la supériorité des chevaliers sur les moines.

Parlant de sa Dulcinée, il en fait un éloge dithyrambique, « sa qualité est celle de princesse », tous les charmes de la femme se trouvent résumés en elle.

Après la cérémonie, chacun s'en va de son côté. Don Quichotte s'arrête dans un pré. Rossinante s'approche de juments galiciennes et des muletiers le maltraitent. Don Quichotte veut tirer vengeance de cet affront ; peu importe qu'il y ait vingt muletiers ; il en vaut cent. Il n'arrive qu'à se faire rosser d'importance avec Sancho. Cela ne saurait le surprendre, « *car il ne devait pas tirer l'épée contre des hommes qui n'étaient pas chevaliers* ». En dehors de ses idées sur la chevalerie, Don Quichotte semble avoir conservé toutes ses facultés intellectuelles ; ses facultés d'observation ne sont pas diminuées ; il a très bien remarqué, ce que n'a point fait Sancho, que les muletiers les ont frappés avec leurs pieux et qu'ils ne portaient ni épée, ni coutelas, ni poignard.

Tout en cheminant ils arrivent à une venta que Don Quichotte *prend à nouveau pour un château*. Une servante vient à leur rencontre.(Notons en passant qu'elle rêve souvent qu'elle tombe du haut d'une tour en

(1) On sait qu'il y a en Espagne une espèce de glands comestibles.

bas et qu'elle ne finit jamais d'arriver jusqu'à terre.) Don Quichotte s'adressant à la patronne de la venta l'appelle belle et noble dame et lui déclare qu'elle doit être heureuse d'avoir recueilli dans son château une personne telle que lui. Il se couche, et pendant qu'il se repose *il se persuade,* bien qu'il couche dans une sorte d'écurie, *qu'il est arrivé à un fameux château, que la fille du ventero est la fille du châtelain et que vaincue par sa bonne grâce cette demoiselle s'est éprise de lui et a résolu de venir. cette nuit même, en cachette de ses parents, partager sa couche.* » La servante venant pour se glisser dans le lit d'un muletier se trompe, et, égarée par l'obscurité, elle vient donner dans les bras de Don Quichotte. Il la tire vers lui sans qu'elle ose souffler mot, la fait asseoir sur son lit. Il s'empresse « de tâter sa chemise qui était de grosse toile à sacs, *mais qui lui semble du plus fin et du plus doux çendal. Les bracelets de verre qu'elle porte aux mains lui paraissent avoir le reflet des perles les plus précieuses de l'Orient ; ses cheveux, qui ressemblent assez à du crin, il les prend pour des tresses d'or fin d'Arabie dont l'éclat obscurcit celui du soleil ; et son haleine qui sent assurément la salade à l'ail marinée de la veille, lui paraît exhaler une odeur suave et parfumée.* » Rien ne peut le détromper ni le toucher, ni l'haleine, ni certaines autres particularités qui auraient pourtant fait vomir les entrailles à tout autre qu'à un muletier. Il résiste cependant à son désir, en se souvenant de la foi jurée à Dulcinée du Toboso.

Tout cela finit en mêlée générale entre Don Quichotte, Sancho, le muletier, la fille et le ventero attiré par le tumulte. Pour Don Quichotte le château est enchanté et il conjecture que le trésor de la beauté de la damoiselle est confié à la garde de quelque More enchanté qui lui a asséné un si grand coup de poing sur les mâchoires qu'elles sont encore toutes saignantes.

Mais *ce qu'il prend pour du sang n'est que de la sueur abondante provoquée par la fatigue et les angoisses.* Il fabrique pour se remettre de tous ces maux du Baume de Fier à Bras avec un peu d'huile, de vin, de sel et de romarin qu'il envoie demander au gouverneur de la forteresse.

Ce baume le fait vomir et transpirer ; il s'endort, et au bout de trois heures, se réveille très soulagé. Sancho, lui, est pris de sueurs froides, de nausées, d'angoisses. « J'ai idée, lui dit Don Quichotte, que cette liqueur ne doit pas être bonne pour ceux qui ne sont pas chevaliers. »

Il décide de poursuivre sa route ; à la porte de la venta il remercie le seigneur châtelain de ses bons offices, dont il lui restera très obligé. Il serait heureux de les reconnaître en tirant pour lui vengeance de quelque insolent. Le ventero se contente de réclamer son dû. Don Quichotte tombe des nues en apprenant que c'est une venta, mais,qu'à cela ne tienne, les chevaliers ne payent ni logement,ni quoi que ce soit dans

aucune venta quelconque ; « le ventero n'est qu'un insolent et méchant gargotier », et Don Quichotte gagne la campagne. Sancho est resté en arrière, et des voyageurs par représailles le font sauter dans une couverture. Don Quichotte entend ses cris, vient à son secours, mais comme il ne peut rentrer dans la venta, force lui est d'attendre au dehors la mise en liberté de son écuyer. Tout cela pour Don Quichotte est toujours de l'enchantement. Ce sont des gens de l'autre monde, des fantômes qui ont ainsi maltraité Sancho, et *lui même avait été enchanté, car il ne pouvait ni descendre de cheval, ni franchir les murs de la venta.*

Ils sont déjà loin de la venta, et ils devisent toujours, lorsque Don Quichotte *apercevant de la poussière qui tourbillonne, pense qu'elle est soulevée par une immense armée composée d'innombrables et diverses nations.* Sancho lui montrant un second nuage, il n'y a plus de doute : *ce sont deux armées qui viennent au devant l'une de l'autre afin de se livrer bataille au milieu de la vaste plaine.*

Or c'étaient deux troupeaux de moutons. « Qu'allons-nous faire ? » dit Sancho. « Aider et secourir les faibles et les nécessiteux », répond Don Quichotte. « Pas de doute, c'est l'armée d'Alifanfa, seigneur de Taprobane, d'un côté, et celle de Pentapolin roi des Garamantes de l'autre », et il raconte toute leur histoire à Sancho d'après le souvenir qu'il en a gardé des romans de chevalerie. Du haut d'une petite colline il décrit à Sancho tout ce qu'il voit dans les nuages de poussière, car « *il voit dans son imagination ce qu'il ne peut voir de ses yeux* et ce qui n'existe pas ». Il nomme une foule de chevaliers, et donne tout aussitôt à chacun ses armes, ses couleurs et ses devises, inspiré qu'il est par sa bizarre folie.

Il entend, dit-il, les hennissements des chevaux, le son des trompettes, le roulement des tambours. Sancho n'entend que d'interminables bêlements d'agneaux et de brebis. « *C'est la peur que tu as*, reprend Don Quichotte, *qui t'empêche de voir et d'entendre ce qui est réellement.* » Et il se jette, tête baissée, dans le troupeau de brebis, mais les bergers, avec leurs frondes, le mettent rapidement hors de combat. Sancho triomphe. Mais Don Quichotte : « *C'est ainsi que peut changer et transformer les choses ce brigand d'enchanteur*, mon ennemi. Car apprends, Sancho, que rien n'est plus facile à ces gens-là que de nous faire apparaître ce qu'ils veulent, et ce malin négromant qui me persécute, jaloux de la gloire qu'il a vu que j'allais recueillir de cette bataille, a changé les escadrons de soldats en troupeaux de brebis. » Il suffirait de les suivre un peu pour les voir reprendre leur forme humaine.

La nuit les surprend au milieu du chemin : ils voient venir par la route qu'ils suivent une multitude de lumières qui semblent autant d'étoiles mouvantes. « Ce sont des gens en chemise, tous à cheval, tenant à la main des torches allumées et derrière lesquels vient une litière

tendue en deuil, suivie de six autres cavaliers vêtus également de deuil jusqu'aux pieds de leurs mules. »

Don Quichotte se figure que la litière est un brancard où l'on porte quelque chevalier mort ou grièvement blessé, dont la vengeance appartient à lui seul. Il demande des éclaircissements aux cavaliers ; sur leur refus de s'expliquer, il se précipite sur l'un d'eux et l'envoie rouler dans la poussière.

Finalement il apprend qu'il s'agit de douze prêtres allant conduire à Ségovie la dépouille d'un gentilhomme, mort d'une fièvre maligne. « Cela le dispense, lui Don Quichotte, le grand redresseur de torts et réparateur d'injustices, de la peine qu'il aurait prise pour venger sa mort, si tout autre que Dieu l'eût tué. »

Toutes ces chevauchées, toutes ces luttes, ont donné à Don Quichotte un aspect si pitoyable que Sancho baptise son maître du nom de chevalier de la Triste Figure. Cela ne surprend pas Don Quichotte.

C'est le sage auquel est confié le soin d'écrire un jour l'histoire de ses prouesses, qui aura mis dans la pensée et sur la langue de Sancho ce nom de chevalier de la Triste Figure qu'il se propose de porter dorénavant. Ils s'en vont à la recherche d'une source, bientôt ils entendent un grand bruit d'eau et de grands coups sourds frappés en cadence. Don Quichotte saute sur Rossinante, croise sa lance et annonce une fois de plus à Sancho l'intention où il est « de ressusciter les vingt-cinq de la Table ronde, les douze de France et les neuf de la Renommée, lui qui est né par la volonté du ciel dans notre âge de fer pour y ressusciter l'âge d'or ». Mais Sancho se soucie fort peu de courir de nouvelles aventures. Il attache avec le licou de l'âne les deux pieds de Rossinante, de sorte que Don Quichotte ne peut faire avancer sa bête ; il la croit enchantée et se résigne à attendre l'aube, tout éveillé, car il n'est pas de ces chevaliers qui prennent du repos. La nuit s'achève à écouter des histoires de Sancho, que Don Quichotte discute avec une parfaite possession de soi-même. Le jour se lève, Sancho enlève le licou ; ils avancent sous le feuillage sombre des chataigniers ; et au détour d'un rocher ils découvrent six marteaux de moulins à foulon qui, frappant alternativement, font tout ce vacarme. Don Quichotte se met à rire ; Sancho l'imite, d'où colère de Don Quichotte et excuses de Sancho.

Ils tournent bride ; au bout de quelques instants, ils rencontrent un barbier à cheval qui porte sur sa tête un plat à barbe, qu'il a placé ainsi pour protéger son chapeau neuf de la pluie. « *Mais tout ce qui frappait la vue de Don Quichotte il l'accommodait avec une facilité merveilleuse à sa fantaisie chevaleresque et à ses errantes pensées* » ; *aussi prend-il ce plat à barbe pour l'armet de Mambrin* ; il se précipite sur le barbier qui abandonne le bassin. Don Quichotte s'en saisit et s'étonne qu'il en manque la moitié. « *C'est que cet armet enchanté a dû tomber aux mains de*

quelqu'un incapable d'en connaître et d'en apprécier la valeur, et que ce nouveau maître, sans savoir ce qu'il faisait, et, le voyant de l'or le plus pur, dût en fondre la moitié pour en faire de l'argent. »

Après déjeûner, ils suivent le grand chemin, à l'aventure ; et sans aucun parti pris, afin de mieux imiter les chevaliers errants. Soudain apparaît une douzaine d'hommes à pied, enfilés par le cou à une longue chaîne de fer, comme les grains d'un chapelet, et portant tous des menottes aux bras. Don Quichotte alors s'écrie : « Ici m'appelle l'accomplissement de mon office qui est d'empêcher les violences et de secourir les malheureux. » Il les interroge avec l'assentiment des gardiens, et apprend la cause de leur condamnation. Don Quichotte ne voit en eux que de malheureuses victimes qu'il faut secourir, il demande aux gardiens de les relâcher ; ceux-ci refusent. Don Quichotte blesse grièvement le commissaire ; les forçats se délient ; les gardiens prennent la fuite.

Le chevalier demande aux condamnés, comme toute récompense, de se rendre au Toboso conter son exploit à sa Dulcinée. Ils s'y refusent, le criblent de pierres, et l'abandonnent après l'avoir volé.

Après ce fâcheux incident, ils entrent dans les gorges de la Sierra Morena, et le soir venu y font halte.

Au fond d'une gorge sauvage, ils découvrent une valise contenant du linge fin, un petit portefeuille et des poésies. Pour Don Quichotte, c'est, à n'en point douter, quelque amoureux de haut parage que les dédains et les cruautés de sa dame ont conduit à quelque fin désespérée. Il en est là de ses déductions, lorsqu'apparaît, sur la cime d'un monticule, un homme qui va sautant de roche en roche et de buisson en buisson avec une étonnante légèreté. Il a la tête nue, les cheveux longs et en désordre, les pieds sans chaussures ; aux cuisses des chausses en lambeaux. C'est le possesseur de la valise. Il y a six mois qu'il est dans la montagne, disent des chevriers ; il est venu un jour et leur a demandé l'endroit le plus caché et le plus sauvage. Il avait bonne mine et était empreint de la plus grande distinction. Puis, un jour, il maltraita un pâtre pour lui voler ses provisions ; les autres bergers se mirent à sa recherche et le trouvèrent défiguré et brûlé du soleil, les habits déjà tout déchirés. Très courtois, il leur dit qu'il faisait pénitence, demanda pardon de ses violences passées, et se mit à pleurer d'une façon attendrissante. Mais soudain, au milieu de ses discours qui démontraient et sa naissance et son éducation, « il s'arrêta et devint muet, fixant les yeux à terre un bon espace de temps, comme en extase ; puis se relevant furieux de la terre où il s'était couché, il se jeta sur le premier qu'il trouva près de lui, en criant : « Ah ! déloyal Fernand ! c'est ici, « c'est ici que tu me payeras le tour infâme que tu m'as joué. » On lui arracha sa victime des mains et il s'éloigna à toutes jambes entre les roches et les broussailles ; il est à conjecturer que la folie lui prend à

certains moments, et que quelqu'un du nom de Fernand a dû lui jouer quelque méchant tour. » A ce moment paraît le malheureux fou qui vient, murmurant en lui-même des paroles qu'on aurait eu beaucoup de peine à entendre même de près. Don Quichotte mettant pied à terre s'en fût l'embrasser de la meilleure grâce du monde.

C'est une banale histoire d'amour que lui raconte Cardenio. Amoureux de Lucinde (cette Lucinde dont le chevalier de la Triste Figure n'a pas besoin d'avoir d'autre éloge que de savoir qu'elle lit l'Amadis de Gaule et autres romans de chevalerie), il a vu le maître qu'il servait, Don Fernand, lui ravir sa fiancée, et c'est la contrariété qu'il en a eue, qui l'a réduit à l'extrémité que l'on sait.

Et soudain Don Quichotte et Cardenio se querellent, car ce dernier a osé affirmé que maître Elisabad avait des relations intimes avec la reine Madasime. Cardenio, repris de sa folie, lance un gros caillou dans la poitrine de Don Quichotte qui tombe à la renverse, ainsi que Sancho et un chevrier venus pour le secourir, et le fou s'en va tranquillement se réfugier dans les bois de la montagne. Don Quichotte a très bien vu tout ce qu'avait de morbide la conduite de Cardenio ; mais quant à lui-même, il croit que tout ce qu'il fit, fait et fera, est d'accord avec la droite raison. Cardenio ne savait pas ce qu'il disait ; et contre les sages et contre les fous, tout chevalier errant, est obligé de prendre parti pour l'honneur des femmes, quelles qu'elles puissent être.

De cheminer ainsi dans les roches de la Sierra, cela rappelle à Don Quichotte qu'Amadis, dédaigné par sa dame Oriane, se retira pour faire pénitence sur la Roche Pauvre en changeant son nom en celui du Beau Ténébreux, et lui donne le désir de l'imiter, en faisant, lui aussi, le désespéré, l'insensé, le furieux. Et pourquoi ? Pour rien. « Qu'un chevalier errant devienne fou quand il a des raisons pour cela, le beau mérite ! Le curieux, le piquant, c'est de perdre le jugement sans sujet et de faire dire à sa dame : s'il fait de telles choses à froid, que fera-t-il donc à chaud ? » C'est en vain que Sancho essaie de lui démontrer la fausseté de tout ce qu'il dit qui n'est que vent et mensonge et contes à dormir debout, car quiconque l'entendrait dire qu'un plat à barbe est l'armet de Mambrin et persister quatre jours dans cette erreur, penserait qu'il a le cerveau timbré.

Don Quichotte n'est pas en reste d'explication : « *C'est qu'au milieu de nous s'agite sans cesse une tourbe d'enchanteurs qui changent, transforment, métamorphosent tout à leur gré, selon qu'ils veulent nous protéger ou nous perdre. Voilà pourquoi cet objet qui te paraît à toi un plat à barbe me paraît à moi l'armet de Mambrin et à un autre, paraît tout autre chose. Et ce fut vraiment une rare précaution du sage qui me protège de faire que tout le monde prit pour un plat à barbe ce qui est bien réellement l'armet de Mambrin, car cet objet étant de si grande*

valeur, tout le monde me poursuivrait pour me l'enlever ; mais comme on voit que ce n'est rien qu'un bassin de barbier, on ne se soucie pas de le conquérir. »

Il trouve enfin le lieu qu'il adopte pour pleurer l'infortune où Dieu l'a fait tomber. Il met pied à terre pour déchirer ses vêtements, disperser les pièces de son armure, et faire des culbutes la tête en bas sur les rochers ; il faut que ses culbutes « soient sincères, franches, loyales, sans rien de sophistique ni de fantastique ».

Sancho va partir, porteur d'une lettre pour Dulcinée du Toboso, sa haute dame, qui ne sait d'ailleurs ni lire, ni écrire, qu'il n'a vu que quatre fois, avec laquelle en des amours platoniques il n'a échangé que d'honnêtes œillades, qui n'est qu'une fille parfaite, de poil à l'estomac et ayant un creux de poitrine extraordinaire C'est elle la reine qui mérite de régner sur tout l'univers et qui est la plus haute princesse du monde. Sancho, sur le point de partir, le supplie d'assurer sa subsistance mais « le fin de mon affaire, répond Don Quichotte, consiste à ne rien manger ».

Il tire ses chausses, reste nu, sauf la chemise, fait deux cabrioles en l'air et deux culbutes la tête en bas et les pieds en haut, puis il se donne du talon dans le derrière. Sancho s'éloigne. Grave problème pour Don Quichotte que de savoir s'il imitera Roland dans ses bruyantes folies ou bien Amadis dans sa tristesse mélancolique. Les déductions que tire Don Quichotte de cette idée délirante ne manquent pas d'une certaine logique. Roland est devenu fou sur les indices, qu'il trouva aux arbres de la fontaine, qu'Angelique avait dormi plusieurs siestes avec Médor, page d'Agramant ; mais Don Quichotte n'a pas le même prétexte avec Dulcinée du Toboso. Tandis qu'Amadis de Gaule sombra dans la mélancolie, parce que sa dame Oriane le dédaigna et lui défendit de reparaître en sa présence sans sa permission. Il imitera donc Amadis. Alors il se promène par la prairie, écrivant et gravant sur l'écorce des arbres et sur le sable une foule de vers en rapport avec sa mélancolie et à la louange de sa Dulcinée. Et au nom de Dulcinée il ajoutait du Toboso, dans la croyance où il était que s'il n'ajoutait pas du Toboso la strophe ne pourrait être comprise....

Sancho, en chemin, a rencontré le curé et le barbier et les a mis au courant de ce qui s'est passé.

Le curé projette, pour sortir Don Quichotte de la Sierra, de se travestir en demoiselle affligée et nécessiteuse et de demander au chevalier de l'accompagner. Ainsi est fait. Mais pris de scrupule, le prêtre passe son déguisement au barbier et s'affuble à sa place d'une grande barbe faite d'une queue de vache tirant sur le roux.

Ils rencontrent, à l'entrée de la Sierra, Cardenio, qui leur conte son histoire. Survient une demoiselle, Dorothée, qui raconte ses malheurs.

Séduite et abandonnée par Fernand, le rival de Cardenio, elle a fui pour cacher son déshonneur.

Sancho, lui, vient de retrouver son maître « nu, en chemise, sec, maigre, jaune et mort de faim, mais soupirant toujours pour sa Dulcinée ». Dorothée, mise au courant de la situation, s'offre de bonne grâce pour tirer Don Quichotte de la Sierra. Elle va se jeter aux pieds du chevalier et lui demande « de prêter aide et faveur à l'infortunée qui vient le chercher de si lointaines régions pour porter remède à ses malheurs, attirée qu'elle est par le bruit de ses exploits ». Sancho murmure tout bas à l'oreille de notre hidalgo, qu'il ne s'agit que de tuer un gros butor de géant, et que c'est la princesse Micomicona qui le lui demande. Don Quichotte suit la demoiselle. Le curé a habillé Cardenio en prêtre ; il lui a coupé sa barbe avec laquelle il s'est travesti ; ils se portent au-devant de Don Quichotte qui offre à Cardenio une monture. La mule rue, la barbe tombe à terre. « Miracle, s'écrie Don Quichotte, elle lui a arraché la barbe du menton comme si on l'eût tranchée du revers. Le curé s'empresse de la rajuster en prononçant quelques paroles magiques. Don Quichotte émerveillé voudrait bien « connaître cette formule dont la vertu doit s'étendre plus loin qu'à recoller des barbes, et qui doit être bonne pour la chair comme pour le poil. »

Dorothée met Don Quichotte au courant de ses ennuis ; celui-ci souligne les invraisemblances du récit : il lui fait remarquer qu'elle n'a pas pu débarquer à Ossuna qui n'est pas un port de mer. Sancho voudrait que son maître épousât Dorothée, mais Don Quichotte ne saurait être infidèle à sa Dulcinée, « qui prête de la valeur à son bras, lequel sans cela n'aurait pas la force de tuer une puce. C'est elle qui gagnera le royaume, coupera la tête au géant, fera Sancho marquis, c'est elle qui triomphe en lui, lui qui vit et respire en elle. Sancho qu'il a pris dans la poussière, pour l'élever jusqu'à faire de lui un seigneur titré, ne devrait pas l'oublier. »

Pendant qu'ils devisent ainsi, le curé, Cardenio et Dorothée causent de la folie de Don Quichotte : « C'est une folie tellement bizarre, tellement inouïe, dit Cardenio, que je ne sais si, voulant l'inventer ou en composer une fiction romanesque, il se fût trouvé un esprit assez ingénieux pour l'imaginer. — Mais il y a, reprit le curé, une autre chose à mon avis fort remarquable ; *c'est qu'en dehors des extravagances que débite ce bon gentilhomme, en ce qui touche sa monomanie, si l'on vient à traiter un autre sujet, il en raisonne très pertinemment, et montrera en tout l'esprit le plus net, le plus clair, le plus agréable ; de sorte que, pourvu qu'on ne le mette pas sur le chapitre de sa chevalerie errante, il n'y aura personne qui ne le prenne pour l'homme le plus intelligent et le plus sensé.* »

Mais voici venir l'instant où Sancho doit rendre compte à son maître de la visite imaginaire qu'il fit à Dulcinée du Toboso.

« *Tu l'auras trouvée, dit Don Quichotte, enfilant un collier de perles, ou brodant avec du fil d'or quelque devise pour ce chevalier, son captif.* — Non pas, reprend Sancho, elle vannait deux setiers de blé dans sa basse-cour. — *Touchés par ses mains, les grains de ce blé se convertissaient en grains de perles.* — Comme j'allais lui remettre sa lettre, ajoute Sancho, elle me dit : « Mon ami, mettez cette lettre sur le sac, « je ne pourrai pas la lire que je n'aie fini de vanner tout ce qui est là ».— O dame aussi spirituelle que sensée ! s'écrie Don Quichotte ; *c'était pour la lire à son aise et pour la savourer à loisir.....* Quant tu t'es approché d'elle, Sancho, n'as-tu pas senti un parfum aromatique, une odeur exquise, je ne sais quoi de doux et d'énivrant que je ne puis réussir à qualifier ?— J'ai senti, reprend Sancho, une légère petite odeur de bouc, ce qui vient sans doute de ce qu'elle était à suer à grosses gouttes. — Ce n'est pas cela, explique Don Quichotte, *c'est que tu étais enrhumé du cerveau*, ou bien tu as dû te sentir toi-même, car pour moi je sais bien ce que sent cette rose parmi les épines »

Don Quichotte se rend très bien compte de la rapidité avec laquelle Sancho a effectué son voyage. C'est là une observation juste, mais il en tire une déduction fausse. « *Je soupçonne fort que ce sage négromant* qui est mon ami et me protège (il faut bien qu'à toute force j'en aie un sous peine de n'être pas un bon chevalier errant), ce négromant, dis-je, *a dû t'aider à cheminer sans que tu t'en aperçusses.* »

Le lendemain,ils arrivent à la venta qu'ils ont quelques jours auparavant quittée sans payer leur écot. Don Quichotte se met au lit ; soudain des cris retentissent ; on accourt. Don Quichotte est debout, en chemise, frappant de tous côtés d'estoc et de taille avec une épée nue. Il dort, et c'est dans un songe qu'il livre bataille aux géants. Il rêvait qu'il était arrivé au royaume de Micomicon et qu'il se mesurait avec son ennemi, et il avait donné tant de coups d'épée dans les outres, croyant frapper le géant, que toute la chambre était pleine de vin. Pour le réveiller on lui jette sur le corps un grand chaudron d'eau froide. Et lorsqu'il est réveillé, il se figure qu'il a achevé l'aventure et qu'il a débarrassé la princesse Micomicona de cette malfaisante créature de géant.

Arrive à l'auberge Lucinde, l'ancienne fiancée de Cardenio, avec son mari Don Fernand. A la suite de nombreux discours, Don Fernand consent à donner Lucinde à Cardenio, et Dorothée est reprise par Don Fernand dont elle fut le premier amour. Don Quichotte ne veut pas convenir de tous ces changements : c'est la venta qui est enchantée, et le roi négromant qui a métamorphosé Dorothée.

Le soir, au dîner, Don Quichotte qui tient le haut bout avec, à ses côtés, la princesse Micomicona, prononce une longue harangue sur les armes et les lettres, « *et cela avec tant de méthode et en si bons termes*

qu'il oblige tous ceux qui l'entendent à ne plus le regarder comme un fou, et à éprouver de la compassion en voyant qu'un homme d'une intelligence si saine en apparence et qui raisonne si bien sur tous les sujets, eût perdu l'esprit sans ressource avec ses maudites préoccupations de chevalerie. »

Après avoir discouru si sagement, Don Quichotte sort de la venta, se met en sentinelle, tout armé et à cheval, et fait la garde du château afin qu'on n'ait pas à redouter l'attaque de quelque géant ou de quelque autre félon malintentionné.

La fille de l'hôtesse et la servante de l'auberge projettent de lui jouer un bon tour : elles vont se mettre à la lucarne qui donne sur la campagne, elles crient tst ! tst : « Il tourne la tête et voit à la clarté de la lune qu'on l'appelle de la lucarne, *qu'il prend pour une fenêtre et même à barreaux dorés comme il convenait à un aussi riche château que la venta lui paraissait être* ; puis au même instant *il se figura*, dans sa folle imagination que *la jolie damoiselle, fille de la maîtresse du château, ne pouvant plus résister à l'amour qu'il lui avait inspiré, venait comme autrefois solliciter sa tendresse.*

La fille de l'hôtesse lui demande sa main à baiser ; il se lève tout debout sur Rossinante et tend cette main. Maritorne l'attache au verrou de la porte du grenier au moyen d'un licou. Don Quichotte s'imagine qu'il a été attaché par voie d'enchantement Il maudit son peu de sens et de réflexion. Comment après s'être sorti si mal la première fois de ce château s'est-il aventuré à y rentrer encore? Il maudit son étoile, et voit pleinement la faute que fera au monde son absence tout le temps qu'il sera enchanté. Le jour le surprend dans la même situation, mugissant comme un taureau ; à l'aube, quatre hommes arrivent à la venta et frappent à la porte. Colère de Don Quichotte, car il est contraire à toutes les règles de la chevalerie de frapper aux portes d'un château avant le lever du soleil. Les cavaliers lui font observer qu'il s'agit d'une auberge. « Non, répond Don Quichotte, c'est un château et même un des meilleurs de toute la province, et il y a dedans telle personne qui a porté sceptre en main et couronne en tête. » Rossinante faisant un mouvement, Don Quichotte glisse de sa selle et reste suspendu par le bras. A ses cris le ventero accourt : Maritorne monte sans bruit au grenier et détache le licou. Don Quichotte tombe à terre, il se relève, et, remontant à cheval, provoque tous ceux qui diront qu'il a été, à juste titre, enchanté.

Le barbier auquel Don Quichotte a enlevé l'armet de Mambrin arrive à la venta. Il se querelle avec Sancho qui a pris les harnais de sa mule. Sancho se défend si bien que Don Quichotte se promet, à la première occasion, de l'armer chevalier.

Don Quichotte intervient dans la querelle, et montrant l'armet aux assistants, il les prend à témoin de l'erreur du barbier qui prend pour un plat à barbe cet armet de Mambrin.

C'est l'avis du barbier Nicolas qui ne désire que pousser plus loin la plaisanterie.

Pour le bât, Don Quichotte ne veut pas se prononcer. Peut-être est-ce l'enchanteur qui a changé la selle en bât. Il s'en remet à la sagesse des assistants qui « n'étant point armés chevaliers comme lui, « *n'ayant rien à démêler avec les enchantements de ce château et ayant l'esprit parfaitement libre, pourront voir les chôses de ce château comme elles sont en réalité, et non pas comme elles lui paraissent à lui Don Quichotte* ». Survient un archer qui affirme que c'est un bât. Don Quichotte le frappe violemment Mêlée générale avec les autres archers. Alors au milieu de ce combat, une bizarre imagination vint à l'esprit de Don Quichotte : il se crut de but en blanc transporté au camp d'Agramant. « Ne vous ai je pas dit, seigneur, que ce château était enchanté et qu'une légion de diables devait l'habiter ? En preuve de cela, voyez de vos propres yeux comment s'est transportée parmi nous la discorde du camp d'Agramant. » Le tumulte s'apaise enfin ; mais les archers ont un mandat ordonnant d'appréhender au corps Don Quichotte, voleur de grands chemins, pour avoir délivré les galériens. Le curé essaie de leur faire comprendre qu'ils ont affaire à un fou, que s'ils l'arrêtent il faudra le relâcher. L'archer répond qu'il n'est pas juge de la folie, et qu'il doit arrêter Don Quichotte Cependant le chevalier fait « tant d'extravagances que les archers auraient été plus fous, que lui, s'ils n'eussent reconnu sa folie ». L'affaire s'arrange Don Quichotte pense alors qu'il est temps de mettre fin à la grande aventure de la princesse Micomicona. Il leur faut partir sans retard. car qui sait si le géant prévenu, par d'habiles espions, n'aura pas eu le loisir de se fortifier dans quelque citadelle inexpugnable. C'est en vain que Sancho lui déclare qu'il a vu Dorothée « se becqueter » avec Don Fernand, et qu'elle ne saurait être reine de Micomicona, que ce jeune godelureau qui se divertit avec elle dans la venta, viendra quand ils auront passé de mauvaises nuits et de pires journées, cueillir le fruit de leurs travaux. Calomnie que tout cela pour Don Quichotte, mauvaise vision de ce pauvre imbécile de Sancho, dit-il bientôt, acceptant l'explication de Dorothée.

Pendant son sommeil, Don Quichotte est ligoté et mis en cage par ses amis. Pour lui toutes ces figures sont des fantômes de ce château enchanté, et lui-même est enchanté.

Comme on l'emmène sur une charrette à bœufs, « une voix s'élève et s'écrie que l'aventure prendra fin quand le terrible lion manchois et la terrible colombe tobosine gîteront ensemble, après avoir courbé leurs fronts superbes sous le léger joug matrimonialesque. De cette union sortiront, au regard du monde étonné, d'intrépides lionceaux qui auront les griffes redoutables de leur valeureux père.

« Don Quichotte se sent consolé par cette prophétie, car il en démêle

aussitôt l'entière signification : *il comprend qu'on lui promet de se voir un jour uni par un saint et légitime mariage avec sa bien-aimée Dulcinée du Toboso, des flancs heureux de laquelle sortiront des lionceaux, ses fils, pour l'éternelle gloire de la Manche.* »

Mais dans sa cage il s'étonne qu'on l'emmène avec tant de lenteur. D'ordinaire on emporte les chevaliers par les airs, et lui surtout, le premier qui ressuscita la chevalerie errante, méritait bien ce traitement.

« Visions pas très catholiques que tout cela,dit Sancho. — Il suffit de palper ces démons fantastiques pour voir qu'ils n'ont d'autre corps que l'air, affirme Don Quichotte. »

Et l'on avance ainsi, Don Quichotte, assis dans la cage, est changé en statue de pierre. On s'arrête pour faire paître les bœufs et faire la sieste. Sancho s'approche alors de son maître et lui explique que les hommes masqués qui l'emmènent sont le curé et le barbier de son village, et que dans sa cage il n'est pas enchanté mais joué et mystifié.

Pour Don Quichotte, Sancho est victime d'une ressemblance, *et ceux qui l'ont enchanté ont pris cette forme et cette figure pour amener Sancho à penser ce qu'il pense et pour le jeter dans un labyrinthe d'incertitude.* — Mais comment Don Quichotte pourrait-il être enchanté, réplique Sancho, puisqu'il boit quand on lui donne à boire, il mange quand il a à manger et il répond à tout ce qu'on lui demande.

« Je sens à n'en pas douter que je suis enchanté, répond Don Quichotte, et cela me suffit pour avoir la conscience en repos ; car je ne l'aurais pas tranquille, je t'assure, si je doutais que je fusse enchanté, de rester en cette cage paresseusement et lâchement, frustrant du secours de mon bras, une foule d'infortunés et de nécessiteux qui, à l'heure qu'il est, *doivent avoir le plus grand besoin de mon appui et de ma protection.* » On le sort de sa cage, il donne sa parole de revenir aussitôt qu'on le voudra, car « celui qui est enchanté, comme lui, ne peut faire ce qu'il voudrait, le magicien qui l'a enchanté peut le retenir sans bouger à la même place trois siècles durant, et s'il s'enfuyait il le ferait revenir à tire d'aile ».

Le chanoine de Tolède qu'ils ont rencontré en chemin et qui fait route avec eux, « *s'étonne*, comme tout le monde, *que le chevalier montre dans toutes ses paroles une intelligence parfaite et qu'il ne perde les étriers que sur le chapitre de la chevalerie* ».

Il exhorte Don Quichotte à revenir au giron du bon sens, et à ne pas tenir pour vraies toutes les rêveries que renferment les livres de chevalerie.

« L'insensé et l'enchanté, c'est vous-même, répond Don Quichotte, puisque vous avez pu proférer tant de blasphèmes contre une chose tellement reçue dans le monde et tellement admise pour véritable. »

« Vouloir le nier, c'est vouloir persuader que le soleil n'éclaire pas,

que la gelée ne refroidit pas ; cela est aussi vrai qu'il est jour maintenant. Qui donc pourrait nier l'authenticité de l'histoire de Pierre et de la jolie Magalone, puisqu'on voit aujourd'hui encore, dans le musée d'armes de nos rois, la cheville qui faisait tourner le cheval de bois sur lequel le vaillant Pierre traversait les airs », etc.

Et devant le chanoine ébahi par ce mélange de vérités et de mensonges, il cherche par mille petits exemples à démontrer le charme, l'intérêt et la véracité des histoires de chevalerie.

Il ne saurait être fou, et le chevrier qui peu d'instants après émet l'idée qu'il a quelques vides dans la tête, reçoit un morceau de pain en pleine figure. Pendant qu'ils se battent, une trompette retentit. « Amis démons, s'écrie Don Quichotte, je vous demande une trêve seulement pour une heure ; car le son douloureux de cette trompette qui vient de frapper nos oreilles m'appelle, ce me semble, à quelque nouvelle aventure. »

D'une colline descendaient des hommes, vêtus de robes blanches, à la manière des pénitents, qui faisaient une procession pour demander à Dieu d'envoyer de la pluie.

Pour Don Quichotte, c'est une aventure, et il se « *confirme dans cette imagination, en voyant une sainte image qu'on portait couverte de deuil. Il la prit pour une haute et puissante dame qu'emmenait par force ces lâches et indignes brigands.* » Il saute sur Rossinante, embrasse son écu et marche à la rencontre des pénitents. « O vous, s'écrie-t-il, d'une voix que l'émotion faisait rauque et tremblante, *vous qui à cause de vos méfaits sans doute vous couvrez le visage*, rendez la liberté à l'instant même à cette noble dame, dont les larmes et le triste appareil font clairement connaître que vous l'emmenez contre sa volonté et que vous lui avez fait quelque notable outrage. » Tout le monde rit aux éclats en voyant sa folie. Don Quichotte dans sa colère ne connaît plus de bornes, il se bat et tombe à terre en piteux état.

On le replace sur son char enchanté ; il y consent de bonne grâce, car il est sage, pense-t-il, de laisser passer *cette maligne influence des étoiles qui court en ce moment.*

Le sixième jour, ils arrivent au village. La gouvernante et la nièce de Don Quichotte le reçoivent, le déshabillent et le couchent dans son lit à ramage. Il les regardait avec des yeux hagards et ne pouvait parvenir à se reconnaître. Ainsi se termina sa deuxième sortie.

Troisième accès. — Des circonstances qui précédèrent la troisième sortie de Don Quichotte, peu de choses sont à retenir : « le curé et le barbier demeurèrent presqu'un mois sans le voir, afin de ne pas lui rappeler par leur présence le souvenir des choses passées ». Ils lui firent prendre « des réconfortants » ; et ils apprirent par la nièce et la gouvernante qu'il paraissait avoir recouvré tout son bon sens. Ils allèrent enfin le voir « et le trouvèrent si sec, si décharné, qu'il semblait chair

de momie ». Don Quichotte parla avec tant d'esprit et de sagesse sur tous les sujets qu'on traita, que les deux amis furent convaincus qu'il était parfaitement guéri et avait retrouvé son entier bon sens. Mais dès qu'on lui parle chevalerie, il recommence à délirer, « prétendant qu'un chevalier errant peut défaire à lui seul une armée de deux cent mille hommes. Il se fatigue, dit-il, à faire comprendre au monde la faute qu'il commet en ne voulant pas renouveler de nos jours ces temps fortunés où florissait la chevalerie errante. » Le curé s'efforce de lui démontrer que tout cela est fiction, fable et mensonge, « rêves contés par des hommes à peine éveillés ou pour mieux dire encore à demi endormis » ; rien n'y fait, et Don Quichotte trouve les meilleures raisons du monde pour persuader ses contradicteurs de la réalité de ses fictions.

Le curé et le barbier partis, Sancho vient lui rendre visite. Don Quichotte l'interroge sur ce que l'on dit de lui dans le village. — Les uns, d'après Sancho, « disent qu'il est fou, mais amusant ; d'autres, vaillant mais un peu chanceux ; d'autres enfin, courtois mais assommant. — Tu le vois, dit Don Quichotte, quelque part que la vertu se trouve à un degré éminent, elle est persécutée ; et il compare les calomnies dont il est l'objet à celles dont furent victimes César, Alexandre et Hercule. »

Leur histoire a été mise en livre. « Ce ne peut être,dit Don Quichotte, que par un sage enchanteur. » Sancho lui apprend que c'est par un More. Cela inquiète notre chevalier,car « les Mores sont tous menteurs, trompeurs et faussaires, et il est à craindre qu'on n'ait parlé de ses amours d'une manière peu décente, et donné une fâcheuse idée de l'honnêteté de sa dame Dulcinée du Toboso ». On fait venir Samson, l'auteur du livre, qui flatte en un long entretien tous les travers du chevalier.

L'entretien à peine terminé, on entend les hennissements de Rossinante, *lesquels hennissements lui paraissent du plus favorable augure.* En conséquence « il résolut de faire de là à trois ou quatre jours, une nouvelle sortie ».Sancho se tient prêt pour cette nouvelle équipée.En vain la nièce de Don Quichotte essaie de dissuader son oncle,lui représentant qu'il est vieux, qu'il a une faible santé et surtout qu'il ne peut devenir chevalier étant pauvre. L'oncle ne veut rien entendre ; il veut arriver à la gloire par le chemin des armes pour lesquelles il a toujours eu de l'inclination, étant né certainement sous l'influence de la planète Mars.

Un beau soir, sans témoins, ils prennent le chemin du Toboso pour aller demander l'agrément et la bénédiction de la sans pareille Dulcinée. Ils arrivent au Toboso et s'arrêtent sous un bouquet de chênes pour attendre la nuit tombée. A minuit ils entrent dans la ville. On n'entend que des aboiements de chiens. Don Quichotte demande à Sancho de le conduire au palais de Dulcinée. « Son palais, dit Sancho, n'est qu'une maison des plus petites. — *Sans doute quand tu l'as vue, reprend Don Quichotte, s'était-elle retirée dans quelque petit appartement de son pa-*

lais pour s'y divertir dans la solitude avec ses femmes, comme c'est l'usage et la coutume des hautes dames et des princesses. Commençons par trouver le palais. Tiens, mon ami, ou je n'y vois goutte, ou cette masse qui projette cette grande ombre qu'on aperçoit là-bas doit être le palais de Dulcinée. » Mais en approchant ils reconnaissent que c'est une église. Don Quichotte ne peut reconnaître la maison, car jamais il n'a franchi le seuil de son palais,parce qu'enfin « il n'est amoureux que sur ouï dire », et d'après la grande réputation qu'elle a de beauté et d'esprit. Sancho avoue étourdiment que pour lui il en est de même, car la visite qu'il a faite à Dulcinée n'était qu'imaginaire. Don Quichotte ne le croit pas. « C'est tout le contraire, tu le sais bien. »

Ils s'informent à tout venant, personne ne peut les renseigner. Ils se résignent à attendre le jour. A l'aube, Don Quichotte envoie Sancho aux nouvelles et le prie de bien observer avec soin toutes les actions, tous les mouvements de Dulcinée ; « *car s'il les lui rapporte exactement, il en déduira ce qu'elle a de caché dans le fond du cœur, au sujet de son amour* ».

Sancho se résoud à faire croire à son maître, que la première villageoise qui lui tombera sous la main, est Dulcinée. La ruse réussit. Il lui présente comme Dulcinée et comme dames de compagnie trois paysannes cheminant sur la route. « Je vois, dit Don Quichotte, que la fortune qui ne se lasse pas de me persécuter, a fermé tous les chemins par où pouvait venir quelque joie à cette pauvre âme qui anime mon corps.

« Et toi, ô divine perfection de tous les mérites, dernier terme de l'humaine gentillesse, remède unique de ce cœur affligé qui t'adore puisque le malin enchanteur qui me poursuit a jeté sur mes yeux des nuages et des cataractes et que pour eux et non pour d'autres il a transformé ta beauté sans égale et ta figure céleste en celle d'une pauvre paysanne, pourvu qu'il ne m'ait pas donné à moi aussi l'extérieur de quelque vampire afin de me rendre horrible à tes yeux. »

Mais les paysannes poursuivent leur route.

Don Quichotte et Sancho rencontrent alors des comédiens qui viennent de jouer les « Cortes de la Mort » et qui ont une charrette pleine d'effrayants mannequins. Rossinante prend peur. Don Quichotte est désarçonné ; il tirerait bien des comédiens une éclatante vengeance, mais pas un seul n'est chevalier. Le soir ils dorment sous des chênes-lièges. Don Quichotte est éveillé par un bruit qui se fait entendre derrière sa tête ; se levant en sursaut, il voit deux hommes à cheval : c'est un chevalier et son écuyer ; le chevalier chante un sonnet d'amour. « Tu le vois, dit Don Quichotte, *il divague.* » Don Quichotte s'entretient avec le nouveau venu, le chevalier du Bocage. Celui-ci se vante d'avoir vaincu Don Quichotte. *Don Quichotte s'imagine aussitôt que le maudit enchanteur qui*

le persécute a donné à quelqu'un sa figure et que c'est ce sosie qui a combattu le chevalier du Bocage. Quoi qu'il en soit, il le provoque en combat singulier pour le lever du jour. Il est vainqueur du tournoi, et soulevant la visière de son adversaire, il reconnaît le bachelier Samson Carrasco, « Dépêche-toi, Sancho, et regarde, s'écrie-t-il, quel est le pouvoir de la magie, quel est le pouvoir des magiciens et des enchanteurs », et il n'épargne le chevalier que parce qu'il veut bien confesser que la sans pareille Dulcinée du Toboso l'emporte en beauté sur toutes les femmes. « *Tout cela n'est qu'artifice de méchants magiciens qui, prévoyant qu'il devait rester vainqueur dans la bataille, se sont arrangés pour que le chevalier vaincu montrât le visage de son ami le bachelier, afin que son amitié pour lui s'interposât entre sa personne et son épée, et vint calmer le juste ressentiment de son cœur.* »

Sur ce, ils rencontrent une cage avec deux lions que le gouverneur d'Oran envoie au roi. Don Quichotte veut les faire mettre en liberté pour les combattre ; mais le premier lion se refuse à sortir de la cage. Pas de doute ; pour Don Quichotte c'est sa valeur intrépide qui a empêché le lion de sortir de la cage. Et il change son nom de chevalier de la Triste Figure contre celui de chevalier des Lions. Un voyageur qui l'a rejoint, Don Diègue de Miranda, s'étonne de la folie de Don Quichotte. Le chevalier des Lions discourt fort éloquemment de l'éducation à donner à un fils, mais il est tout à fait hors de sens quand il discute de chevalerie. Finalement il paraît à Don Diègue un homme sensé à demi fou et un fou ne manquant pas de bon sens. « Il le prend tantôt pour un homme sensé, tantôt pour un vrai fou : car il l'entend s'exprimer de la manière la plus raisonnable, la plus élégante, la plus distinguée, et il le voit se conduire de la façon la plus extravagante, la plus téméraire et la plus absurde. » Ils arrivent chez Don Diègue. La dame et le fils de Don Diègue prennent Don Quichotte pour un esprit fort délicat tant il s'offre de les servir dans le langage le plus choisi et le plus courtois. Don Lorenzo, fils de Don Diègue, a avec lui un entretien sur la poésie et la chevalerie. « C'est un fou remarquable pense Don Lorenzo, et à son père qui l'interroge, il répond : « Je défie les déchiffreurs les plus habiles de « rien tirer du brouillon de sa folie. *C'est un fou pour ainsi dire entre- « lardé, un fou plein de moments lucides.* »

Don Quichotte reste quatre jours chez Don Diègue. Au moment de quitter ses hôtes, il recommande à Don Lorenzo de quitter l'étroit sentier de la poésie et de prendre celui de la chevalerie errante encore plus étroit, il est vrai, mais où l'on peut devenir empereur en un tour de main. Le père et le fils s'étonnent de nouveau des discours entremêlés de Don Quichotte, tantôt sensés, tantôt extravagants, et de l'opiniâtreté avec laquelle il est toujours prêt à se lancer en quête de ces malchanceuses aventures, but constant de tous ses désirs.

Don Quichotte et Sancho assistent aux noces de Camache, puis ils se rendent à la caverne de Montesimos. On le descend dans la caverne avec une corde de cent brasses. Toute cette aventure aurait été inventée (C'est Don Quichotte qui l'aurait déclaré au moment de sa mort). On l'a remonté endormi, et il a fallu longtemps le secouer avant qu'il ne reprenne ses sens. Il s'est endormi, raconte-t-il, en descendant ; puis il est arrivé dans un royal et somptueux palais. Un vieillard vénérable s'est avancé vers lui, portant sur la tête une toque milanaise en velours noir. Il a embrassé Don Quichotte et il lui a dit que depuis longtemps toutes les personnes qui vivaient enchantées, en cette caverne, attendaient sa venue. Il l'a conduit dans une salle où l'on voit un tombeau et un chevalier : Durandard étendu. Puis passèrent des damoiselles en deuil au service de Durandard et de Belerme, et elles étaient là, enchantées par leur maître. Sancho s'étonne que Don Quichotte ait pu voir tant de choses en si peu de temps, et bien qu'il n'y ait qu'une heure qu'il soit descendu, il affirme avoir vu venir la nuit et revenir le jour trois fois de suite. Sancho pense que c'est Merlin qui a fourré ces idées dans la cervelle de son maître.

Vers la nuit ils arrivent à une venta que Don Quichotte, à la grande joie de Sancho, prend pour une venta véritable. Ils y rencontrent le singe devin et un joueur de marionnettes.

Le comédien, qui n'est autre que le bachelier Samson Carrasco travesti, donne une représentation où il traite de la liberté que rendit le seigneur Don Gaiferos à son épouse Mélisandre, captive en Espagne. Don Quichotte prend l'action pour une action véritable, « il dégaîne son épée, d'un bond atteint le théâtre, et avec une fureur énorme se met à faire pleuvoir des coups d'estoc et de taille sur les marionnettes, représentant l'armée moresque, et quand le théâtre est réduit en morceaux : « Voyez donc, dit-il, si je ne me fusse pas trouvé ici présent, ce qui serait advenu du brave Don Gaïferos et de la belle Mélisandre. » On explique à Don Quichotte son erreur, mais ce sont les enchanteurs qui le persécutent, qui s'amusent à lui mettre devant les yeux les figures telles qu'elles sont pour tout de suite après les changer et les transformer en celles qu'il leur plaît. » Il paie cependant au comédien les marionnettes qu'il a cassées. Ils arrivent deux jours plus tard à l'Ebre. A leurs yeux s'offre une petite barque sans rames et sans aucun agrès attachée sur la rive à un tronc d'arbre. Pour Don Quichotte « *cette barque l'appelle et le convie directement et irrésistiblement à y entrer, pour aller secourir quelque chevalier ou quelque autre personne de qualité qui doit se trouver en un danger pressant.* » Ils s'y embarquent et voguent au fil de l'eau. Ils découvrent un moulin à eau. « Regarde, ami, s'écrie Don Quichotte, *voilà qu'à nos yeux se découvre la ville, le château ou la forteresse où doit se trouver quelque chevalier opprimé, quelque reine infante*

ou princesse infortunée au secours desquelles je suis ici amené. » Les meuniers sortent avec de grandes perches pour essayer de les arrêter. Pour Don Quichotte *ce sont des félons et des malandrins et de hideux fantômes.* Il tombe à l'eau avec son écuyer ; la barque est détruite, les meuniers leur en réclament le prix. Don Quichotte veut bien l'acquitter si l'on remet en liberté la captive.

Pour lui, en cette aventure, doivent s'être rencontrés deux puissants enchanteurs dont l'un empêche ce que l'autre projette. Le premier lui a envoyé la barque, le second l'a fait chavirer.

C'est à la suite de cette aventure qu'un duc et une duchesse l'accueillent et le gardent en leur château. Flatté dans sa folie, il lui donne libre cours ; traité comme chevalier errant, il se comporte comme tel. Au cours d'une chasse il rencontre la duègne Dolorès et ses compagnes embarbées par le géant Malembrun. Il jure de les débarrasser de leur barbe. Pour cela il monte avec Sancho sur un grand cheval de bois : Chevilliard. On leur bande les yeux et on leur fait croire qu'ils volent dans les airs. On met enfin le feu avec des étoupes à la queue de Chevilliard, et à l'instant le cheval qui était plein de fusées et de pétards saute en l'air avec une effroyable détonation. Don Quichotte et Sancho se relèvent à demi roussis. Les dames sont désenchantées, Malembrun est satisfait.

Les mystifications se poursuivent. Sancho est nommé par le duc gouverneur d'une île. Don Quichotte lui donne de judicieux conseils sur la façon de gouverner. « Qui aurait entendu les instructions si raisonnables de Don Quichotte sans le prendre pour un homme d'excellent conseil ? Il ne déraisonnait que sur le chapitre de la chevalerie, montrant sur tous les autres sujets l'esprit le plus clair et le plus net. »

Don Quichotte resté seul est pris de tristesse. La nuit est étouffante ; il se met à la fenêtre grillée qui donne sur un beau jardin. Il entend des paroles et des chants d'amour. Il se figure aussitôt qu'une femme de la duchesse Altisidore, s'est éprise de lui et que la pudeur l'oblige à cacher ses sentiments ; et quoique flatté d'inspirer de telles passions, il se désespère de voir combien on ne laisse pas Dulcinée jouir en paix de son incomparable félicité. La nuit suivante, il chante aussi sur un luth une chanson qu'il a composée et où il célèbre sa constance pour Dulcinée. Des chats qu'on descend par une corde dans sa chambre, interrompent ses chants par leurs miaulements. Il les prend pour des diables et leur crie : « Arrière malin enchanteur, arrière canaille ensorcelée. » L'un d'eux lui égratigne la figure.

Il reste cinq jours au lit. A peine remis il veut partir pour Saragosse, mais Dona Rodriguez vient se jeter à ses pieds, pour le supplier de porter défi à un rustre qui a mis sa fille à mal et le contraindre à l'épouser. Don Quichotte accepte. Le jour vient de cette rencontre. Il est

convenu que si l'adversaire (qui n'est autre qu'un valet du duc bien stylé) est battu, il devra épouser la fille de Dona Rodriguez.

Mais le laquais Tosilos devient amoureux de la jeune fille et se déclare vaincu sans combattre. Dona Rodriguez et sa fille, voyant que c'est Tosilos, se récrient. C'est encore un tour du maudit enchanteur jaloux de sa gloire.

Le lendemain, il quitte le château du duc malgré les regrets de Sancho et les plaintes d'Altisidore. Tout à coup, en faisant route, Don Quichotte est pris dans des filets de soie verte tendus d'un arbre à l'autre ; ce sont les enchanteurs qui veulent l'en envelopper afin de suspendre son voyage et le punir de la rigueur qu'il a montrée envers Altisidore. Mais deux jolies bergères sortant du bois lui expliquent qu'il est tombé dans une nouvelle Arcadie pastorale. Don Quichotte dîne avec les bergers ; au milieu du repas il monte à cheval et se campe au milieu du chemin pour défier les gens. Il est renversé par un troupeau de taureaux qui passent à ce moment et dont il n'a pas voulu se garer. A peine debout il s'écrie : « Arrêtez, attendez, canaille de malandrins, un chevalier seul vous attend, lequel n'est ni de l'humeur, ni de l'avis de ceux qui disent qu'à l'ennemi qui fuit il faut faire un pont d'or. »

Pendant six jours il chemine sans aventure. Il rencontre le brigand Roque qui lui donne un mot pour un de ses amis de Barcelone : le receveur Don Antonio Moreno. Après le repas, Don Antonio lui montre une tête enchantée qui fut faite par un Polonais et qui répond, sauf le vendredi, à toutes les choses qu'on lui demande à l'oreille.

On fait l'expérience et Don Quichotte ne doute pas des propriétés de cette tête qui n'est en réalité qu'une figure de cire communiquant par un porte voix avec un neveu de Don Antonio.

Ils vont visiter les galères, et pendant la visite on capture un brigantin sur lequel se trouve une belle Moresque captive.

Un matin Don Quichotte en se promenant armé de toutes pièces sur la plage, rencontre le chevalier de la Blanche Lune qui n'est autre que le chevalier Samson. Il lui affirme que sa dame est plus belle que sa Dulcinée. Don Quichotte relève le défi. La condition du combat est que si Don Quichotte est vaincu, il devra passer un an dans son village de la Manche ; il accepte, il est vaincu.

Terminaison. — Il tient la parole donnée et rentre dans son village par la route déjà parcourue. La vue de l'endroit où il rencontra les bergers lui donne envie de mener cette vie champêtre avec Sancho, et il fait l'éloge de cette existence de retraite. Ils s'arrêtent dans une venta, et comme depuis sa défaite il juge les choses d'une manière plus saine, il ne la prend point pour un château. Enfin il arrive au village.

Il entend à l'entrée du village un petit garçon dire à un autre avec lequel il se querelle : « Tu as beau faire, Periquello, tu ne la reverras

jamais plus. » « *Cela signifie qu'il ne reverra plus Dulcinée.* » « Un lièvre poursuivi par des chasseurs et une meute de levriers vient se réfugier sous l'âne de Sancho. » Sancho le prend à la main et le présente à « Don Quichotte qui murmure : *malum signum, malum signum. Un lièvre fuit, des levriers le poursuivent ; il faut renoncer à voir Dulcinée* ». Il s'enferme avec le curé et le bachelier et leur conte sa défaite. Il leur fait part de ses intentions de fonder une colonie pastorale, où il sera Quichottin, le bachelier, Carrascon, le curé, le berger de la belle Cure et Sancho Panza, Panzinot. Ils feignent d'entrer dans ses vues.

Mais la mélancolie le prend ainsi qu'une forte fièvre ; et sous l'influence de la maladie il recouvre la raison. Il reconnaît l'extravagance et la fausseté de ces rêves où l'avait plongé la lecture continuelle des exécrables livres de chevalerie. Il désire se confesser et faire son testament. « J'ai été fou et maintenant me voilà rendu à la raison. J'ai été Don Quichotte de la Manche et maintenant me revoici, je le répète, Alonso Quixano le Bon. Puissent mon repentir et ma sincérité me rendre l'estime que Vos Grâces avaient pour moi. » Il fait son testament d'une façon très sensée, et il expire trois jours après.

II. — Observation de SANCHO PANZA

Sancho Panza, paysan, ayant peu de plomb dans la cervelle, homme simple qui fait rire par la naïveté de ses questions, d'humeur fort pacifique, aimant la bonne chère, et faisant de fréquentes visites à l'outre, menteur et quelque peu vantard, séduit par les belles promesses de Don Quichotte, quitte femme et enfants pour suivre notre hidalgo, qui est son voisin de longue date.

Pacifique : au soir de sa première sortie, il dort à poings fermés, malgré de multiples aventures.

Il n'a que de très imparfaites notions sur le bien d'autrui, et dès que son maître a vaincu quelqu'un, son premier souci est de le détrousser.

Vantard : ne l'est-il pas quand il se plaint d'avoir eu la peau tannée par plus de quatre cents Mores, alors qu'un muletier lui a prodigué quelques coups de poing ?

Au début de sa chevauchée, son bon sens l'emporte sur tout le reste ; il fait de grands efforts de dialectique pour persuader à son maître qu'il a devant lui des moulins à vent, et non pas des géants. Mais pour ce qui est de l'avenir doré que Don Quichotte lui réserve par ses conquêtes, il ne saurait avoir un instant de doute. Tout le monde : bergers, chevriers s'aperçoivent de la folie de Don Quichotte ; lui seul regarde comme la vérité pure, tout ce que dit son maître. Et le soir à la venta, il déclare que « demain, son maître aura trois ou quatre couronnes de roi à donner à son écuyer ? »

Mais les idées du maître ont vite prise sur l'écuyer. A la venta, il croit facilement à l'existence d'un More enchanté qui est la cause de tout ce qui lui arrive ; aussi le ventero le prend-il déjà pour un fou.

Le lendemain, lors de la rencontre des troupeaux de moutons, il se déclare prêt à soutenir Pentapolin ; il n'aperçoit pas d'armée,il est vrai, il n'entend pas des hennissements de chevaux comme Don Quichotte, mais seulement d'interminables bêlements d'agneaux et de brebis ; mais tout cela « doit être des enchantements comme les fantômes de la veille ». Après la défaite de Don Quichotte par les bergers, il se ressaisit vite, mais pour très peu de temps. Il cherche une explication à toutes ces mésaventures, d'où il sort toujours meurtri de coups de bâton. Et il n'est pas long à la trouver. « C'est la punition du péché, que son maître a commis contre l'ordre de sa chevalerie, en manquant d'accomplir le serment qu'il avait fait de ne pas manger pain sur natte, ni folâtrer avec la reine, jusqu'à ce qu'il ait enlevé l'armet de Malandrin.— C'est plutôt, lui répond Don Quichotte, à cause de la faute par toi commise en négligeant de m'en faire ressouvenir à temps. »

Surviennent les moines qui se rendent à Ségovie et Sancho de s'écrier : « Si c'est encore une aventure de *fantômes*, où trouver des côtes pour y suffire. »

La peur trouble complètement ses facultés. Au soir de ce jour mémorable, le chevalier de la Triste Figure veut chercher de nouvelles aventures sans attendre le lever du jour.

« Attendez au moins jusqu'au matin,car à ce que m'annonce la science que j'ai apprise étant berger, s'écrie Sancho, il ne doit pas y avoir trois heures d'ici à l'aube du jour. En effet, la bouche du clairon est au-dessus de la tête de la croix, et marque minuit sur la ligne du bras gauche (1).

— Mais Sancho, répond Don Quichotte, comment peux-tu voir cette ligne, ni où sont la bouche et la tête, puisque la nuit est si obscure que dans le ciel tout entier on ne saurait apercevoir une seule étoile ?

— C'est juste, dit Sancho ; *mais la peur a de bons yeux*, et puisqu'elle voit, à ce qu'on dit, sous la terre, à plus forte raison peut-elle voir là haut dans le ciel. »

Sa vie avec Don Quichotte n'est qu'un perpétuel combat entre l'indécision et la certitude. Le plat à barbe ne saurait être pour lui l'armet de Mambrin, il le dit en termes fort catégoriques, mais quelques jours après, lorsqu'il se rend vers Dulcinée du Toboso et qu'il rencontre le barbier et le curé, il leur déclare « que son seigneur, dès qu'il aurait reçu la réponse favorable qu'il attendait de sa dame Dulcinée du Toboso,

(1) Les bergers espagnols appellent la constellation de la Petite Ourse le clairon ou le cor de chasse (la bocina).

se mettrait en route pour tâcher de devenir empereur ou roi pour le moins, ainsi qu'ils en étaient convenus entre eux et que rien ne lui serait plus aisé tant était grande la valeur de sa personne et la force de son bras ; puis qu'aussitôt, il le marierait, lui Sancho, *qui alors serait veuf, parce qu'il ne pouvait en être autrement*, et qu'il lui donnerait pour femme une suivante de l'impératrice, héritière d'un riche et grand Etat en terre ferme, n'ayant pas plus d'îles que d'îlots, desquels il ne se souciait plus ».

« Sancho débitait tout cela avec tant de confiance, en s'essuyant de temps en temps le nez et la barbe, et avec un tel manque de bon sens, que les deux autres tombèrent encore de leur haut en considérant *quelle force devait avoir eu la folie de Don Quichotte puisqu'elle avait entraîné avec elle le jugement de ce pauvre homme* ».Tout ce qui peut servir son espoir Sancho l'accepte ; Dorothée est bien pour lui la princesse Micomicona.Son maître est en bonne voie pour devenir empereur ; il se mariera certainement avec cette princesse ; et lui deviendra gouverneur. Une seule chose le préoccupe : ses vassaux seront nègres. Mais qu'importe. « Qu'y aura-t-il à faire, sinon d'en charger un navire et de les transporter en Espagne où je les pourrai vendre à bon argent comptant, et de cet argent je pourrai m'acheter quelque titre ou quelque office, avec lequel je vivrai sans souci le reste de mes jours. » Cette princesse Micomicona, Sancho à en elle la plus grande foi.

« Eh bien que t'en semble, ami Sancho, dit alors Don Quichotte, ni
« vois-tu pas ce qui se passe ? Ne te l'avais-je pas dit ? Regarde si nous
« n'avons pas maintenant royaume à gouverner et reine à épouser ?
« *Pour le coup, je le jure bien*, répartit Sancho ; et nargue du bâtard qui
« ne pourrait pas se marier après avoir ouvert le gosier au seigneur
« Grandfilendos. La reine est peut-être un laideron, oui-da ! Plût à Dieu
« que toutes les puces de mon lit lui ressemblassent ! » Et ce disant, il fit en l'air deux gambades en se frappant du talon le derrière, avec toutes les démonstrations de la plus grande joie ; puis, il s'en fut prendre par la bride la mule de Dorothée, la fit arrêter, et se mettant à genoux devant la princesse, il la supplia de lui donner ses mains à baiser, en signe qu'il la prenait pour sa reine et maîtresse. »

Dans toute cette aventure de Dorothée, Sancho partage absolument les idées délirantes de son maître. Quand Don Quichotte livre contre les outres un furieux combat : « Holà seigneur, vite, venez, s'écrie Sancho, au secours de monseigneur qui est engagé dans la plus difficile et la plus terrible bataille que mes yeux aient jamais vue. Vive Dieu ! il a porté un tel revers au géant ennemi de la princesse Micomicona qu'il lui a tranché la tête rasibus tout comme si c'eut été un navet. J'ai vu le sang couler par terre, et la tête coupée qui roulait dans un coin aussi grosse qu'une outre de vin. »

On a beau lui affirmer que son maître n'a fait que pourfendre quelques outres : « Il allait cherchant dans tous les coins la tête du géant et comme il ne la retrouvait pas : « Je savais bien, dit-il, que dans cette « maison tout est enchantement, l'autre fois, au même endroit où je suis « en ce moment, on m'a roué de coups de poings et de coups de pieds « sans que j'aie su qui me les donnait,et sans que j'aie pu voir personne ; « et maintenant voici qu'a disparu cette tête que j'ai vu couper de mes pro- « pres yeux, à telles enseignes que le sang coulait du corps comme d'une « fontaine.— De quel sang et de quelle fontaine parles-tu,ennemi de Dieu « et des saints ? reprit le ventero ; ne vois tu pas, brigand, que le sang « et la fontaine ne sont autre chose que ces outres criblées de trous et ce « vin rouge qui nage dans la chambre ? Puissé-je voir nager aux enfers « l'âme de celui qui les a crevées ! — Je ne sais ce qui en est, répondit « Sancho, tout ce que je sais, c'est que faute de trouver cette tête, mon « comté hélas ! va se fondre comme le sel dans l'eau. » *Sancho était pire éveillé que son maître n'était en dormant, tant les promesses de Don Quichotte lui avaient troublé la cervelle.* »

Dorothée le console en lui promettant de lui donner un comté quand elle sera rétablie dans son royaume. Il supplie la princesse « de tenir pour certain qu'il a vu la tête du géant, à telles enseignes qu'elle avait une barbe qui lui descendait jusqu'à la ceinture, et que si on ne la retrouve pas, c'est que tout se passe dans cette maison par voie d'enchantement ». Ce n'est qu'au bout de plusieurs heures qu'il reconnaîtra son erreur. « Quant à ce qui regarde la tête du géant, ou plutôt le transpercement des outres, et à ce que le sang n'était en réalité que du vin rouge, oh ! vive Dieu, je ne me trompe pas, car les outres sont encore toutes déchirées au chevet de votre lit, et la chambre est un lac de vin. »

Quand il surprendra Dorothée « se becquetant » derrière une porte avec Don Fernand, il jugera bien que ce n'est pas une grande dame et qu'elle n'est pas plus que sa mère, reine du grand royaume de Micomicon. Mais cependant il ajoute qu'en épousant Dorothée,ce sera le godelureau qui cueillera le fruit de leurs travaux, ce qui implique la croyance en ce fameux royaume de Micomicon. Ce sont ces rêves de grandeur qui le poursuivent lorsque son maître s'en retourne encagé, par les malins esprits. « Ah ! seigneur, seigneur curé, est ce que vous pensez que je ne devine pas fort bien quel est le but de ces nouveaux enchantements. Maudit soit le diable ! si Votre Révérence ne s'était mise à la traverse, à cette heure mon maître serait déjà marié avec l'infante Micomicona, et moi je serais comte, car je ne devais pas moins attendre tant de la bonté de monseigneur de la Triste Figure que de la grandeur de mes services. Mais je le vois bien, à présent ! que la roue de la fortune tourne plus vite qu'une roue de moulin, et que ceux qui étaient hier sur le pinacle sont aujourd'hui dans la poussière. J'en

suis fâché pour ma femme et mes enfants ; car lorsqu'ils pouvaient et devaient s'attendre à voir rentrer leur père triomphant, devenu gouverneur de quelque île ou vice-roi de quelque royaume,ils le verront revenir garçon d'écurie. — Personne ne répond à ces balourdises. »

De retour à son village, il dit à sa femme : « Quant à présent, contentez vous de savoir que si Dieu permet que nous nous mettions de nouveau en route pour chercher des aventures, vous me verrez bientôt revenir comte ou gouverneur d'une île et non de la première venue, mais de la meilleure qui se puisse trouver. Tu seras bien étonnée de t'entendre appeler Votre Seigneurie par les vassaux. »

Il consent donc avec la plus grande facilité à retourner courir les aventures : « Ecoutez,Thérèse, ce qui cause ma joie, c'est que j'ai résolu de retourner au service de mon maître, Don Quichotte, lequel veut une troisième fois partir à la recherche des aventures ; et je vais partir avec lui parce qu'ainsi le veut ma misère. »

« Prenez garde, Sancho, réplique Thérèse,depuis que vous êtes devenu membre de la chevalerie errante, vous parlez d'une manière si entortillée qu'il n'y a plus moyen de vous entendre. » « Je vous dis, femme, réplique Sancho, que si je n'espérais pas de me voir avant peu gouverneur d'une île je tomberais mort sur place...

« Si Dieu m'envoie quelque chose qui ressemble à un gouvernement, je veux marier notre Mari-Sancha en si haut lieu qu'on ne puisse atteindre jusqu'à elle à moins de l'appeler Votre Seigneurie...

« Tu verras alors comme on t'appellera dona Thérèse Panza, et comme tu t'assiéras dans l'église sur des tapis et des coussins en dépit des femmes des hidalgos du pays et qui en seront toutes jalouses. »

Et comme Thérèse ne semble pas très convaincue, il ajoute : « Si je te disais qu'il faut que ma fille se jette d'une tour en bas ou qu'elle aille courir le monde comme voulut faire l'infante dôna Urraca, tu aurais raison de ne pas m'écouter ; mais si en un clin d'œil, je lui flanque un don et une seigneurie sur le dos, si je la tire du milieu des chaumes pour la mettre sur une estrade avec plus de coussins de velours que le roi de Maroc n'a de cousins, pourquoi ne pas consentir à vouloir ce que je veux ? »

Toutefois, en paysan madré il tient à être fixé, avant de partir, sur ses appointements ; mais Don Quichotte ne veut pas entendre parler de cette question ; chevalier,il ne peut réserver à son écuyer qu'une île dans les territoires qu'il pourra conquérir. Sancho le suit néanmoins. Au début il semble ne pas partager les idées de Don Quichotte mais dans l'aventure avec le chevalier des Miroirs, il partage son interprétation. « L'impression qu'avait produite sur Sancho l'opinion de son maître, que les enchanteurs avaient changé la figure du chevalier des Miroirs en celle du bachelier Carrasco l'empêchait d'en croire la réalité qu'il avait sous les yeux. Bref, maître et valet demeurèrent dans cette illusion. »

Lorsqu'ils sont reçus chez le duc et la duchesse, il revendique sa part dans les actions d'éclat de son maître. « Vive lui et vive moi, car nous ne manquerons ni lui d'empires à commander, ni moi d'îles à gouverner. »

Le duc lui donne alors le gouvernement « d'une île qu'il a vacante en ce moment, et non de médiocre importance ».

Aussi le désir de Sancho est de se voir armé chevalier errant, afin d'employer le reste de sa vie au service de la duchesse.

Il sait cependant que Don Quichotte est fou ; il le dit à la duchesse. « Don Quichotte est un fou achevé, bien que parfois, à son avis, il dise des choses si spirituelles et si sensées, si gentiment cousues, que Satan lui-même ne dirait pas mieux. » Mais il le suit néanmoins, tant son maître a d'ascendant sur lui

Il suffit du reste que la duchesse lui affirme qu'il n'a pas mystifié son seigneur en lui faisant accroire que la paysanne était Dulcinée, qu'en réalité cette paysanne était Dulcinée et que tout cela est un tour des enchanteurs pour qu'il le croie. « Je ne regarde pas mon maître comme assez fou, ajoute-t-il, pour que sur mon dire à moi, chétif, il allât croire une chose si contraire à la raison et au bon sens. Aussi n'a-t il pas un instant de doute lorsque, dans la forêt, il rencontre tout un cortège ayant à sa tête Merlin, qui déclare que pour désenchanter Dulcinée du Toboso il faut que Sancho se donne trois mille trois cents coups de fouet. Le lendemain il s'en est déjà donné cinq coups. Inutile de dire que ce cortège ne comprend que des domestiques auxquels le duc a fait la leçon.

Tout son orgueil, toute sa mégalomanie éclatent dans la lettre qu'il écrit à sa femme pour lui annoncer qu'il est nommé gouverneur de l'île. « Tu es femme d'un gouverneur ; vois maintenant si quelqu'un te va à la cheville. »

Ce gouvernement de l'île éclaire d'une façon toute spéciale la mentalité de Sancho. Il n'y a qu'à voir avec quel sérieux il rend la justice « en des sentences telles que celui qui avait la charge d'écrire les dits et les gestes de Sancho ne savait à quoi se résoudre, ni s'il devait le tenir et le donner pour un franc imbécile ou pour un homme de sens et d'esprit ».

Sa femme et sa fille peu à peu, se sont laissées gagner par les idées de grandeur. Il est vrai que la duchesse a dépêché vers elles un page avec des présents — et l'on ne voit pas bien comment de pauvres paysannes résisteraient à de tels arguments.

Aussitôt la nouvelle reçue, Thérèse sortpur annoncer aux voisins le bonheur qui lui arrive.

Le curé et le bachelier qui sont, plus que n'importe qui, fixés sur la folie de Don Quichotte et de son écuyer sont stupéfaits. Ils veulent pal-

per le page pour voir si c'est un ambassadeur fantastique ou un homme de chair et d'os. Et pendant ce temps Thérèse continue son rêve de grandeur.

« Seigneur curé, tâchez de savoir par ici s'il y a quelqu'un qui aille à Madrid ou à Tolède pour que je me fasse acheter un vertugadin rond, fait et parfait, qui soit à la mode, et des meilleurs qu'on trouvera ; car en vérité, en vérité il faut que je fasse honneur au gouvernement de mon mari en tout ce qui me sera possible. Et même, si je me fâche, je vais à Madrid et me mets en carrosse comme toutes les autres, car enfin, celle qui a un mari gouverneur peut bien se donner un carrosse. » Et peu après :

« Selon le temps, le traitement : quand c'était Sancho, Sancha ; et quand c'est le gouverneur, madame. Voilà qui est clair, il me semble. »

Le gouvernement de Sancho se déroule au milieu d'incidents d'un comique achevé. — Don Quichotte lui écrit une lettre « qui fut vantée et tenue pour pleine de sens et d'esprit par tous ceux qui en avaient entendu la lecture ». Sancho y répond par une épitre où les idées de grandeur voisinent avec des préoccupations beaucoup plus terre à terre.

« Dans le cas où ma femme Thèrèse Panza viendrait à m'écrire, payez le port, je vous prie, et envoyez-moi la lettre car j'ai le plus grand désir d'avoir des nouvelles de l'état de ma maison, de ma femme et de mes enfants. »

Thérèse en effet répond à la duchesse et à son mari. Ce que sont ces lettres, on l'imagine aisément. A la duchesse elle dit : « qu'elle est bien résolue en s'en allant à la capitale à s'étendre dans un carrosse pour crever les yeux à un millier d'envieux qu'elle a déjà. »... Bien des gens se demanderont : « Qui sont les dames de ce carrosse ? » Et un mien valet répondra : « La femme et la fille de Sancho Panza, gouverneur de l'île Barataria. »— « De cette manière Sancho sera connu, moi je serai prônée, et à la grâce de Dieu. » A son mari : « Le curé, le barbier, le bachelier et même le sacristain ne peuvent pas croire que tu sois gouverneur ; ils disent que tout cela n'est que de la fumée, ou affaire d'enchantement comme tout ce qui arrive à ton maître Don Quichotte, Samson dit encore qu'il ira te chercher pour t'ôter le gouvernement de la tête et tirer à Don Quichotte la folie de sa cervelle. »

Mais le règne de Sancho prend fin. La nuit on simule une attaque, on crie aux armes. Sancho, plus mort que vif, se laisse conduire à cette pseudo-bataille. Il se trouve mal de peur ; il ne reprend un peu d'aplomb que quand on lui annonce la fuite des ennemis, mais le lendemain il abandonne son gouvernement, guéri semble-t-il de ses rêves de grandeur. Et cheminant sur son grison, il tombe dans une grotte dont il ne peut sortir. « Ah, s'écrie-t-il, c'est mon maître Don Quichotte qui prendrait ces profondeurs et ces cavernes pour des jardins fleuris

et le palais de Galiana ; et il s'attendrait à trouver au bout de cette allée ténébreuse une prairie émaillée de fleurs. »

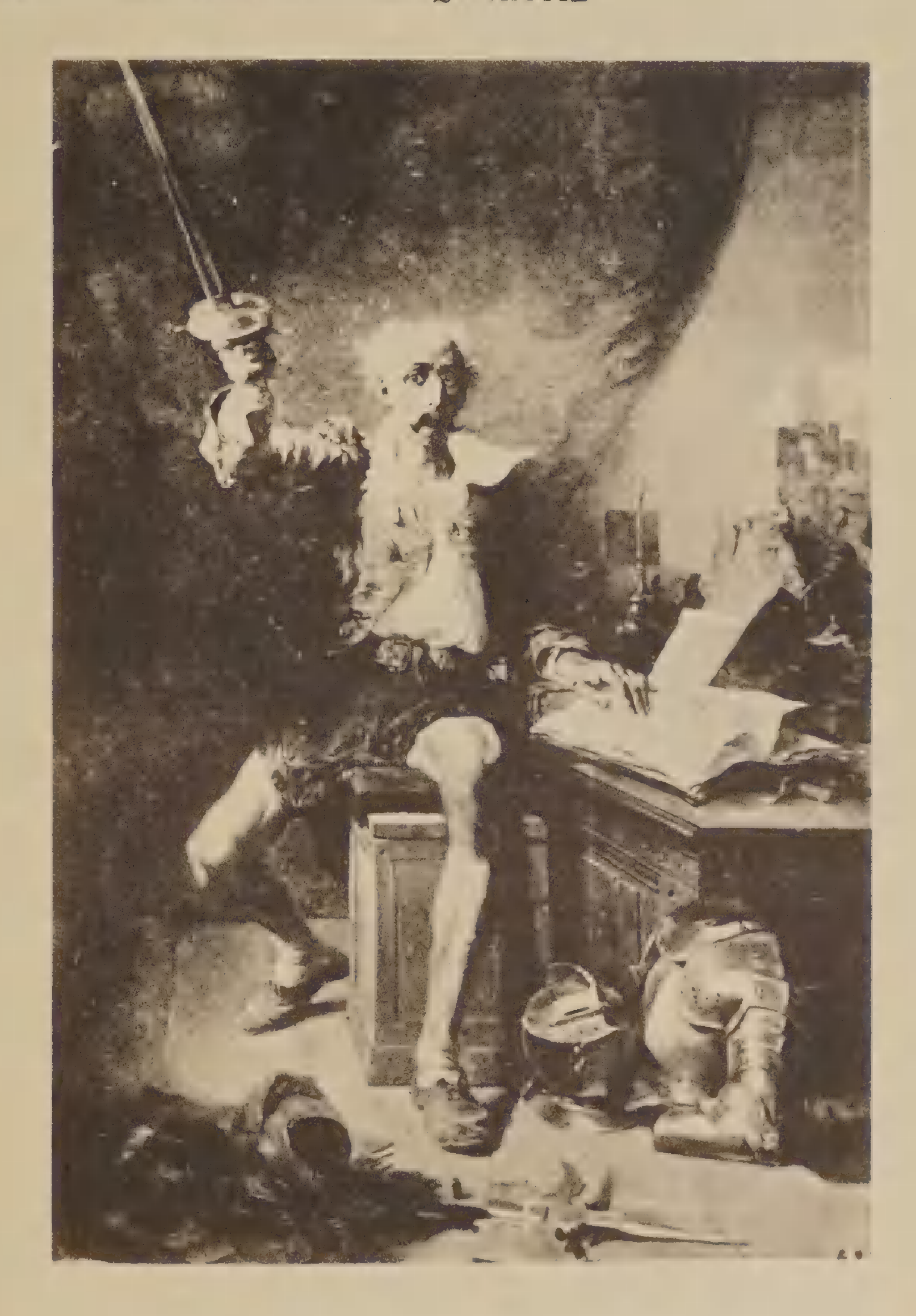
Il est délivré par son maître errant dans ces parages.

Plus tard il aura des regrets, et tandis que Don Quichotte vaincu par le chevalier de la Blanche Lune s'en retournera vers son village, il ne pourra s'empêcher de dire : « A tout bien considérer, si c'est vous qui êtes le plus mal équipé, c'est moi toujours qui perds le plus ; moi qui ai laissé avec le gouvernement tout désir d'être plus jamais gouverneur, je n'ai pas abandonné l'idée de devenir comte ; et jamais cette idée ne se réalisera si Votre Grâce renonce à devenir roi, en renonçant à l'exercice de la chevalerie. Ainsi toutes mes espérances s'en iront en fumée. » Non, il ne l'a pas abandonnée cette idée, et au lit de mort de Don Quichotte il s'écriera :

« Ne mourez pas, mon bon seigneur ; croyez-moi plutôt ; vivez, vivez longtemps ; car la plus grande folie que puisse faire un homme en cette vie, c'est de se laisser mourir sans que personne ne le tue, en s'abandonnant à la mélancolie. Allons, ne faites point le paresseux, levez-vous de ce lit et gagnons les champs, en costume de bergers, comme nous en sommes convenus. Peut-être derrière quelque buisson trouverons-nous madame Dulcinée désenchantée, ce qui vous ravira. Que si Votre Grâce se meurt du chagrin d'avoir été vaincue, rejetez en la faute sur moi et dites qu'on vous a culbuté parce que j'avais mal sanglé Rossinante. D'ailleurs Votre Grâce aura vu dans ses livres de chevalerie qu'il est fort ordinaire aux chevaliers de se culbuter les uns les autres, et que souvent tel est vaincu aujourd'hui qui demain sera vainqueur. » Persistance de l'idée délirante ou charité à l'égard d'un mourant ? L'histoire ne nous dit pas ce qu'il est devenu....



LIBERT. - La Folie de Don Quichotte



Les Lectures de Don Quichotte (Tableau de Nanteuil, Musée de Dijon)

CHAPITRE III

LA FOLIE DE DON QUICHOTTE ET LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

Le succès de *Don Quichotte* a été considérable. Dès 1605, il avait déjà été réimprimé quatre fois en Espagne ; de là il se répandit rapidement en Portugal, en France, en Italie et dans les Pays Bas. En France, la première traduction date de 1616, et depuis, innombrables sont les éditions qui se sont succédé.

On a écrit sur le Don Quichotte des volumes : commentaires, notes, critiques, apologies, recherches bibliographiques, biographiques, géographiques ou historiques, rien ne manque au cortège ordinaire des livres, des mémoires, des opuscules, des considérations, des examens des dissertations qui s'amoncellent autour de toute œuvre hors ligne et qui sont pour elle un honneur et une consécration.

Mais ce n'est qu'au XIXe siècle que les critiques littéraires, profitant des progrès de la médecine mentale, ont commencé à saisir toute la portée du *Don Quichotte*.

L'opinion des premiers auteurs qui l'ont lu ne présente pas un grand intérêt.

Saint Evremond en faisait ses délices : « J'admire comme dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantes a trouvé le moyen de se faire connaître l'homme le plus entendu et le plus grand connaisseur qu'on se puisse imaginer. »

Boileau de son côté, écrivant à Racine, s'exprime ainsi qu'il suit : « Je m'efforce de traîner ici ma misérable vie, du mieux que je puis, avec un abbé, très honnête homme, qui est trésorier d'une sainte chapelle, mon médecin et mon apothicaire. Je passe le temps avec eux à peu près comme Don Quichotte le passait en

un lugar de la Manche avec son curé, son barbier et le bachelier Samson Carrasco ; j'ai aussi une servante, il me manque une nièce, mais de tous ces gens-là, celui qui joue le mieux son personnage c'est moi, qui suis presque aussi fou que lui »

On cite toujours le mot de Montesquieu : « Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres. » Mais le sens de cette boutade est tout autre, si, comme le fait remarquer M. Marc Monnier, on se rapporte au passage complet, car en transmettant cet arrêt à Usbek, Rica se hâte d'ajouter (LXXVIII[e] des *Lettres Persanes*) : « Je ne serais pas fâché, Usbek, de voir une lettre écrite à Madrid par un Espagnol qui voyagerait en France ; je crois qu'il vengerait bien sa nation. Quel vaste champ pour un homme flegmatique et pensif. Je m'imagine qu'il commencerait ainsi sa description de la France : il y a ici une maison où l'on met les fous ; on croirait d'abord qu'elle est la plus grande de la ville ; non, le remède est bien petit pour le mal. Sans doute que les Français extraordinairement décriés chez leurs voisins, enferment quelques fous dans une maison pour persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas. »

En 1740, un bibliothécaire du roi d'Espagne, Mayans y Siscar, écrit à propos du roman de Cervantes : « L'auteur nous représente dans le personnage de Don Quichotte un fou plein de valeur, qui, croyant que ce qu'il voit est semblable à ce qu'il a lu, se laisse aller aux égarements de son imagination et s'engage à des entreprises qu'il prend pour héroïques et que les gens de bon sens regardent comme folles, comme sont celles de ces héros imaginaires des anciens livres de chevalerie. L'heureuse imitation de Cervantes montre quelle devait être son érudition en fait de livres de chevalerie ; combien elle lui était nécessaire dans un ouvrage où il fallait à chaque pas faire des allusions aux promesses de cette innombrable cohorte des chevaliers errants. Il était extrêmement versé dans la lecture de cette espèce d'histoires fabuleuses, comme il le fait voir en une infinité d'endroits de son livre.

« Si l'on excepte cette folie particulière, Don Quichotte parle comme un homme de bon sens, tout ce qu'il dit est raisonnable.

Les discours qu'il fait sur le siècle d'or ou sur le premier âge du monde, qu'il décrit poétiquement, sur la manière de vivre des écoliers et des soldats, sur les distinctions des gentilshommes et des généalogues, sur l'usage de la poésie, les deux instructions, l'une politique et l'autre économique, qu'il donne à Sancho Panza lorsqu'il va à son gouvernement de l'île Barataria sont telles qu'on pourrait les donner sérieusement à de véritables gouverneurs, qui devraient aussi les mettre en pratique. »

Voltaire en parle à peine ; Marmontel le cite dans un essai sur les romans.

Jean-Jacques Rousseau y fait allusion dans la seconde préface de la Nouvelle Héloïse : « Les longues folies n'amusent guère ; il faut écrire comme Cervantes pour faire lire six volumes de visions. »

La Harpe en parle sommairement comme quelqu'un qui ne l'a qu'entrelu : « Il y a des esprits sévères pour qui le fond de ce livre est trop frivole et qui ne peuvent pas lire les folies d'un malheureux qu'il faudrait enfermer. C'est l'inconvénient de tous les ouvrages qui ne peignent qu'un ridicule particulier. Quelque mérite qu'ils aient, ils sont toujours au-dessous de ceux qui peignent l'homme de tous les temps et de tous les lieux. »

On ne peut méconnaître à un plus haut point l'œuvre de Cervantes, et la peinture si précise d'un malheureux aliéné.

Combien plus près de la vérité se trouve Florian lorsqu'il s'écrie dans la préface de sa traduction de Don Quichotte : « Tout ce que dit le héros, lorsqu'il ne parle pas de chevalerie, semble dicté par la sagesse pour faire aimer la vertu ; son délire même n'est qu'un amour mal entendu de cette vertu. Don Quichotte est fou dès qu'il agit, il est sage dès qu'il raisonne, et comme il est toujours bon on ne cesse point de l'aimer. On rit de lui et l'on s'y intéresse ; on le sait insensé et on l'écoute.

« Cervantes est peut-être le seul homme qui par une invention aussi neuve, aussi différente de tout ce que l'on connaissait, ait forcé ses lecteurs de suivre longtemps sans se fatiguer les actions d'un homme extravagant dont on se moque sans cesse et qu'on

ne peut jamais mépriser, dont on plaint toujours le délire et dont on admire souvent la raison. »

Voilà donc, et pour la première fois, un commentateur qui essaie, et pas trop mal, d'expliquer les troubles mentaux présentés par Don Quichotte.

Jusque-là on s'était beaucoup plus préoccupé de trouver la clef du roman. Pour les uns Don Quichotte n'était autre que Charles-Quint ; l'épisode des moulins à vent rappelait l'histoire du fils de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, tirant l'épée dans sa jeunesse, contre les figures armées des grandes tapisseries.

Pour d'autres, le duc qui reçoit Don Quichotte à sa troisième sortie était le duc de Villahermosa ; Dulcinée était l'image d'Ana Zarco de Moralès.

Mais venaient d'autres traducteurs qui, se prétendant mieux informés,affirmaient comme nous l'avons vu plus haut, que Don Quichotte était la figure ridiculisée d'un parent de la femme de Cervantes qui s'était opposé à son mariage, tandis que des critiques non moins bien informés affirmaient que c'était un collecteur royal d'impôts de la Argamasilla.

Quant à Daniel de Foë il ne doutait pas un instant que le chevalier de la Triste Figure ne fût le duc de Médina Sidonia, raillé ouvertement dans un sonnet de Cervantes.

Ce sens caché, de nombreux auteurs l'ont cherché même au siècle dernier. Châteaubriand est une exception lorsqu'à la fin de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* il dit : « Je traversai la patrie de l'illustre chevalier que je tiens pour le plus noble, le plus brave, le plus aimable et le moins fou des mortels. »

Bernardin de St-Pierre a mis Cervantes à côté de Rabelais et leur a assigné à tous deux la mission d'avoir détruit le moyen âge.

Victor Hugo, lui-même, dira dans William Shakespeare : « Railler l'idéal ce serait là le défaut de Cervantes, mais ce défaut n'est qu'apparent. Regardez bien, ce sourire a une larme... Dans tous ces livres du XVIe siècle,à cause des menaces pendantes sur la liberté de penser,il existe un secret qu'il faut ouvrir et dont la clef est souvent perdue. Cervantes a un aparté. »

Mais ce sont surtout les critiques allemands qui ont torturé le texte pour y trouver un sens mystérieux et caché, pour y voir je ne sais quelle lutte nébuleuse entre l idéal et le terre à terre.

Bien mieux inspirés étaient les commentateurs anglais qui dès le XVIIe siècle se sont intéressés à Don Quichotte ; William Temple parle avec admiration de Cervantes et considère son roman comme la plus belle œuvre d'imagination des temps modernes, et il en est de même du Rev. John Bowle qui a publié en 1781 une admirable traduction de Don Quichotte. L'Angleterre a toujours rendu justice à Cervantes : « L'Espagne, dit H. W. Watts, peut avoir donné naissance à l'enfant, mais c'est l'Angleterre qui fut sa mère nourricière..... »

« C'est un tour de force peut-être unique dans les fastes de la littérature, écrit M. de Feletz en 1806, de nous attacher dans une suite de plusieurs volumes à la lecture d'une foule d'extravagances si bizarres, si éloignées de nous, dont à peine nous pouvons concevoir la vraisemblance et la possibilité, et qui n'ont point avec nous ce rapport qui seul peut nous rendre la folie intéressante, le rapport d'une passion qui peut aussi un jour nous tyranniser. Cervantes fait plus encore : il nous fait aimer ce fou, cet extravagant.....

Don Quichotte n'est pas seulement éloquent lorsqu'il est raisonnable, et dans ces belles conversations qu'il a sur une foule d'objets étrangers à la chevalerie errante ; il l'est même lorsqu'il s'agit de justifier ses bizarres extravagances. On ne lui épargne point les objections les plus fortes, il semble qu'il n'aura pas le plus petit mot à répondre aux démonstrations qu'on lui donne de sa folie ; il résume parfaitement toutes ces objections, les discute avec beaucoup de méthode, les réfute avec beaucoup d'adresse et rachète ce qu'il peut y avoir de faible ou de faux dans ses raisonnements par la générosité des sentiments et la noblesse des pensées.

Pour M. Auger (1825) Don Quichotte et Sancho « sont seuls non pas sans doute hors de la nature mais hors de la vérité commune ; ils ne sont pas outrés dans leur genre, mais ce genre même est une exagération. Quel travers, quel ridicule ne pâlirait

à côté de leur extravagance. L'intrigue du roman de Cervantes a un caractère particulier. Ce n'est pas proprement une suite de faits enchaînés les uns aux autres et tendant vers une fin déterminée. D'une part la volonté du héros et de l'autre le hasard, c'est-à-dire deux causes également aveugles, semblent disposer des événements. Don Quichotte sort de chez lui, il y rentre ou y est ramené, il en sort de nouveau pour y rentrer encore ; et dans chacune de ses excursions sa fantaisie, ou quelquefois celle de Rossinante lui-même, le pousse de lieu en lieu, d'aventure en aventure. L'une n'attend pas l'autre, et comment en pourrait-il être autrement puisque ce bon chevalier les a pour ainsi dire toutes prêtes dans son cerveau et que le moindre objet suffit pour les faire éclore.

« La folie de Don Quichotte est bornée à un seul objet : la chevalerie errante ; sur tous les autres, sa raison est parfaitement saine. C'est l'espèce particulière d'aliénation mentale qu'en ces derniers temps on a appelé *monomanie*... La monomanie de Don Quichotte est parfaitement conforme aux observations les plus méthodiques et les plus certaines sur cette maladie de l'esprit. Elle ne se borne pas à troubler l'intelligence ; elle semble aussi fausser les organes extérieurs ; non seulement l'imagination de Don Quichotte, accommodant à sa chimère toutes les choses qui peuvent se prêter à cette sorte de transformation, fait d'une auberge un château et d'une laide servante une belle princesse ; mais sa vue, son ouïe, son odorat même, bien qu'ils ne soient pas viciés comme son entendement, ont des perceptions pour le moins fort inexactes puisqu'il va jusqu'à prendre un plat à barbe pour un armet de fine trempe, le bêlement confus de deux troupeaux de moutons pour le choc bruyant de deux armées et l'odeur d'ail la plus infecte pour un parfum d'exquise senteur. Cette hallucination dans laquelle l'esprit abusé trompe les sens eux-mêmes appartient à toutes les espèces de folie ; mais elle doit être plus fréquente et plus complète dans la monomanie, où la démence, concentrée en un seul point, n'en a sans doute que plus d'intensité. En résumé, les imaginations les plus extravagantes de Don Quichotte ne sont que ce qu'elles doivent être ; loin que sa sagesse

et sa folie s'excluent l'une l'autre, cette alliance, ou plutôt cette alternative de deux états contraires *est prise dans la vérité même ; et ce qui n'est ici qu'une pure fiction pourrait passer pour la description exacte d'un fait réel et bien observé* ».

Cette étude psycho-pathologique que l'on ne s'attendrait pas à trouver sous la plume d'un membre de l'Académie française ne manque pas d'une certaine pénétration.

Il est probable qu'Auger s'est trouvé en relation avec un aliéniste de cette époque, avec Esquirol, peut-être, et qu'il lui a soumis le cas de Don Quichotte. Nous verrons au diagnostic ce qu'il faut penser de la monomanie ; et nous discuterons aussi la réalité des troubles sensoriels chez Don Quichotte.

Mais il reste avant tout que l'étude de M. Auger est tout à fait remarquable pour l'époque et que longtemps après lui on attendra un commentateur aussi perspicace et aussi avisé.

En effet,dans une première étude parue en 1826, Prosper Mérimée s'est contenté de rejeter les subtiles rêveries auxquelles le roman de Cervantes a donné lieu. « Laissons à de graves professeurs allemands le mérite d'avoir découvert que le chevalier de la Manche est la symbolisation de la poésie et son écuyer celle de la prose. » Il n'y a dans Cervantes, d'après lui, que la protestation d'un homme d'esprit et de bon sens contre la folie de ses contemporains.

Pour Diego Clemencin (1833), Cervantes a créé un genre nouveau qui est en quelque sorte le roman d'observation.*Il a trouvé le modèle de son Don Quichotte dans la nature* et il l'a embelli avec son imagination féconde.

Du savant commentaire de Viardot (1838), il y a peu de choses à retenir. « Don Quichotte n'est d'abord qu'un fou, un fou complet, un fou à lier et surtout à bâtonner. Sancho Panza n'est aussi qu'un gros lourdaud de paysan, donnant en plein, par intérêt et par simplicité, dans les travers de son maître. Mais cela dure peu. Cervantes prête bientôt à ses héros son jugement, son esprit, faisant entre eux une part égale et bien réglée. Au maître il donne la raison élevée et étendue que peuvent enfanter dans un esprit sain l'étude et la réflexion ; au valet l'instinct borné,

mais le bon sens inné, la droiture naturelle, quand l'intérêt ne la trouble, que tout homme peut recevoir en naissant et que la commune expérience suffit à cultiver. Don Quichotte n'a plus qu'une case du cerveau malade ; sa monomanie est celle d'un homme de bien que révolte l'injustice, qu'exalte la vertu. Il rêve encore à se faire le consolateur de l'affligé, le champion du faible, l'effroi du superbe et du pervers. Sur tout le reste, il raisonne à merveille ; il disserte avec éloquence, il est plus fait, comme lui dit Sancho, pour être prédicateur que chevalier errant.

« De son côté Sancho a dépouillé le vieil homme : il est fin quoique grossier ; il est malin quoique naïf. Comme Don Quichotte n'a plus qu'un grain de folie, lui n'a plus qu'un grain de crédulité que justifient d'ailleurs l'intelligence supérieure de son maître et l'attachement qu'il lui porte. »

Nisard, la même année, a surtout insisté sur l'idée comique du Don Quichotte qui est d'avoir fait agir *deux* fous à côté de gens sains. Nous retrouverons cette étude dans le chapitre que nous consacrerons à l'étude sur la contagion mentale de Sancho.

Pour Jules Janin, « c'est un bonheur que de partager le rêve de Don Quichotte le grand, Don Quichotte le héros, le magnanime, l'enfant sublime, le plus brave, le plus digne, le plus courageux, le plus désintéressé des hommes, le plus sage des hommes à tout prendre, puisqu'il est possédé de la plus douce, de la plus honorable, de la plus sainte des folies !... Sancho c'est le bon sens, Don Quichotte c'est la poésie ; Sancho c'est le fait, Don Quichotte c'est le rêve ; Sancho c'est le positif, Don Quichotte c'est l'idéal ; Sancho c'est l'olla podrida, cuite à point, Don Quichotte en est la fumée ; Sancho s'enivre de vin à l'outre d'un muletier, Don Quichotte s'enivre de gloire et d'amour ».

Hinard, qui est l'auteur d'une des traductions les plus appréciées de Don Quichotte, est un des rares auteurs qui ont préféré la première à la seconde partie du roman de Cervantes : « Les critiques s'accordent en général à considérer la seconde partie du Don Quichotte comme supérieure encore à la première. Pour moi, malgré l'admiration que m'inspire ce nouvel et merveilleux effort d'un génie créateur, je ne saurais partager cette opinion, et

même, à certains égards, je préfère, je l'avoue, la conception de la première partie. Don Quichotte y est plus véritablement, plus complètement ce qu'il doit être, le héros du livre. Tout y part de lui. Il prend une misérable venta pour un magnifique château, un troupeau de moutons pour une armée, des moulins à vent pour des géants, etc., etc..., et les extravagances auxquelles il se se livre sous l'impulsion de sa monomanie forment ces divers épisodes qui se sont gravés en traits ineffaçables dans toutes les mémoires. Dans la seconde partie, Cervantes a procédé différemment, soit qu'il ait pensé que son héros devrait être un peu découragé des folles imaginations qui ont toujours si mal tourné pour lui, soit qu'il ait redouté la monotonie qui pouvait résulter de la répétition de moyens semblables, enfin, quel que soit le motif qui l'ait dirigé dans sa composition, il n'a plus laissé à son personnage principal la même initiative. Don Quichotte est demeuré aussi fou qu'auparavant, mais le plus souvent, sa folie, pour se produire, a besoin en quelque sorte des excitations, des provocations du dehors et ces aventures ne sont plus qu'une suite de mystifications..... Ainsi tandis que Don Quichotte était dans la première partie le personnage actif de l'ouvrage, il devient passif dans la seconde ; et tandis que d'abord il donnait le mouvement au drame, maintenant il subit l'influence de tout ce qui l'entoure. »

Il est certain que la première partie de Don Quichotte a une plus grosse importance pour le psychiâtre. On peut trouver, sans doute, les causes de cette différence dans les conditions où la seconde partie a été composée. Nous avons vu en étudiant les sources probables de Don Quichotte les raisons qui font de la première partie du roman le document clinique de beaucoup le plus important.

« Don Quichotte, c'est M. Mennechet (1857) qui parle, est l'âme, Sancho le corps. Nous trouvons dans Don Quichotte tous les sentiments les plus nobles, les plus élevés, les plus généreux de notre nature, la connaissance et l'amour du beau, du bon, du vrai, du grand et cependant le personnage fait mille extravagances parce qu'une passion, ou si l'on veut, une folie est venue se mêler à toutes ces hautes qualités et les rendent inutiles.

« C'est trop souvent l'histoire de l'âme humaine... »

Pour Edmond About, Don Quichotte dans sa folie loyale et chevaleresque n'est qu'un pauvre halluciné qui veut faire le chevalier errant.

Cette opinion que la seconde partie du Don Quichotte est de beaucoup supérieure à la première se trouve chez Sainte-Beuve.

« La seconde partie de Don Quichotte est plus méditée, plus réfléchie que la première et sans prétendre rien ôter à la grâce de celle-ci, ni à sa charmante légèreté, elle la fortifie, la murit et la couronne admirablement.

« Cependant des deux parties de Don Quichotte toutes deux si agréables dans leur diversité et qui se complètent si bien, les lecteurs d'un goût difficile et d'un jugement plus froid estiment la seconde supérieure, tandis que les esprits plus pratiques ou qui accordent davantage à la fantaisie continuent de donner la préférence à la naïveté de la première. D'un côté, en effet, c'est bien la folie vraiment folle, qui échappe, qui court les champs à l'aventure et avec laquelle on va de surprise en surprise, de l'autre c'est la folie connue à l'avance et dont on a le signalement, une folie mystifiée et surveillée. »

Sainte-Beuve a bien démêlé les raisons pour lesquelles les psychiâtres préféreront toujours la première partie du roman.

« Don Quichotte, ajoute-t-il, n'est déchu que par la raison ; il est entier par le cœur, par la hauteur des visées et dissentiments ; c'est le *Cid* des petites maisons...

« Dans la conduite et les débordements de son Don Quichotte, de ce fou à idée fixe, Cervantes a observé suffisamment le vraisemblable et on lui accorde en le lisant cette singulière et perpétuelle intermittence chez son héros, cette coexistence bizarre d'hallucination et de raison. C'est une très ingénieuse idée assurément que celle qui préside à la seconde partie du livre et que cette détermination que prend le chevalier Samson Carrasco, de concert avec le curé et le barbier, d'entrer dans la folie de Don Quichotte pour en mieux triompher ensuite et pour le battre sur son propre terrain Est-ce à dire pourtant que Cervantes en son livre

se soit montré l'égal des plus savants médecins dans le traitement de la monomanie,dans l'observation de ses différentes phases et périodes, de ses prodromes, accès et déclin, et qu'il mérite de prendre rang comme praticien à côté des Pinel, des Esquirol, des Blanche, avec ce mérite en sus de les avoir devancés de deux cents ans. Ce qu'il y a de plus certain en tout ceci c'est que Cervantes avait beaucoup vu, qu'il avait probablement observé des aliénés et qu'avec le tact de l'artiste, encore plus qu'avec le tact médical, il a présenté la folie de son héros du côté le plus plausible et le plus acceptable de manière à entraîner son lecteur. »

Ces dernières remarques du savant écrivain qui fut en même temps un subtil psychologue sont du plus grand intérêt, et c'est à des conclusions presque identiques que nous nous sommes arrêtés.

Halluciné avait dit About, hallucination dit Sainte-Beuve,c'est là un point que nous ne pouvons accepter et sur lequel nous nous étendrons longuement.

Emile Chasles a consacré (1866) à Cervantes la première biographie complète qui en ait été donnée en France, et il a tenté le premier de classer ses écrits. Il parle longuement de Don Quichotte « qui est, dit-il, une création toute personnelle par l'indépendance de la pensée, et au fond un jugement universel qui met en cause l'Espagne entière, ses goûts et ses mœurs, ses héros et ses écrivains, car Don Quichotte est un jugement. C'est l'œuvre de quinze ans d'études et de misères. » Il rappelle les opinions de la plupart des auteurs, notamment celle de Lord Byron, « qui croit que Cervantes a attaqué la poésie du moyen âge, le monde chevaleresque et tout ce qui est noble. Il a rompu le bras droit à sa patrie. L'Espagne à partir de ce jour n'enfanta plus que rarement des héros. Toute sa gloire d'écrivain fut acquise au prix de la ruine de sa patrie. Pour Chasles, il faut se garder de réduire le dessein de Cervantes aux proportions inférieures d'une satire ou d'une personnalité. Cervantes en prison compose Don Quichotte ; il médite sur son passé, sur les malheurs qui l'ont conduit dans cette cellule. « Il raille le chevalier errant qu'il a été et qui a voulu conquérir Alger. Il est mort et Cervantes raille son ombre ;

mais il retrouve dans toute l'Espagne l'esprit de chimère qu'il étouffe en lui. »

« Le sens de Don Quichotte, sa portée lointaine et sa profondeur changeante ne peuvent être compris immédiatement des contemporains ; ils sont trop près, la perspective leur manque. Il a l'esprit, l'homme même pour modèle. Don Quichotte, Sancho, Dulcinée, sont des personnifications, leurs caractères sont des symboles. Tandis que Cervantes leur donne une forme et un corps, ils changent sous sa main, ils s'agrandissent peu à peu et s'étendent. En peignant l'esprit des Romains, il est conduit à peindre de proche en proche celui de l'Espagne, celui de son temps, celui enfin de l'humanité.

Au début, Don Quichotte est le tombeau, la parodie des romans de chevalerie.

Sancho arrive : c'est le vilain. Seconde donnée de Don Quichotte : l'antithèse sociale de deux castes, le monde des vilains et le monde des chevaliers.

Mais l'idée dominante, c'est l'ancienne idée de Cervantes Saavedra dans ses années de jeunesse et d'espérances folles, l'idée des grandes entreprises. Cruelle raillerie adressée par Cervantes à son illusion passée.

Personne, dit Cervantes, n'a le droit de raconter l'histoire de Don Quichotte. C'est à sa plume qu'il appartient d'écrire sous la dictée de sa conscience : « Pour moi seul naquit Don Quichotte. Il a agi et j'ai écrit. Nous ne faisons qu'un « solos los dos somos para en uno... »

Tout rapproche Cervantes de Don Quichotte. « Gentilhomme et soldat, rêveur et redresseur de torts, il ne se résigne pas à l'insouciance égoïste et vulgaire du grand nombre. »

Lacroix a, à son tour, dans le *Journal officiel* de l'Empire français, étudié (1870) le chevalier de la Manche. « La satire des romans de chevalerie n'est là en effet que la bordure du tableau. Le tableau, c'est l'histoire côte à côte de l'esprit et de la chair, de l'idéal qui se prend pour le réel, et du réel qui ne cesse de regimber contre l'idéal. Don Quichotte est le héros humain et chrétien tout imbu de l'esprit de l'Evangile et que l'amour du

bien, du beau, du vrai, entraîne dans toutes les folles rêveries, dans toutes les extravagantes illusions. A la fin, quand le chevalier Don Quichotte redevient Don Quixano le bon et le sage, quand l'illusion cesse et que le mirage est debout, c'est que l'heure de la mort est arrivée. Quelle mort ! Je n'en pourrais citer aucune de plus majestueuse et de plus simple, de plus émouvante et de plus modeste. C'est dans l'histoire et dans la fiction la mort du juste et du saint.

« Les justes et les saints ne seraient-ils donc ici-bas que des extravagants et des fous, détrompés seulement par les suprêmes clartés de la dernière heure. »

« La monomanie de Don Quichotte, écrit Pierre Larousse (1872), est celle de tout réformateur mal reçu de son siècle ; le plus vertueux, le plus sage des hommes passant pour fou au milieu d'une société vicieuse et corrompue. C'est un homme de bien que révolte l'injustice et qu'exalte la vertu. Il ne sent rien à demi, il a la nature impressionnable du poète, il rêve d'être le champion du faible, le soutien de l'opprimé, l'effroi de l'oppresseur et du méchant. Voilà sa folie. Sur tout le reste, il raisonne en homme d'expérience et de sens rassis. »

Ivan Tourgueneff a fait de son côté un très intéressant parallèle entre Don Quichotte et Hamlet.

« N'est-il pas étrange que ces deux figures si dissemblables, Don Quichotte et Hamlet, soient nées presque en même temps ? L'homme du Midi est tout aux autres. Les romans de chevalerie lui ont tourné la tête ; c'est là qu'il a puisé son idéal, mais cet idéal existe en lui dans toute sa pureté première ; c'est une honte à ses yeux que de vivre pour soi.

Chez lui, pas de trace d'égoïsme, il peut paraître complètement fou « parce que la réalité la plus incontestable se dérobe à ses yeux et fond comme la cire au feu de son enthousiasme ; il voit bien réellement des Mores vivants dans des marionnettes, et des chevaliers dans des moutons ». De plus il est borné, parce qu'il ne sait ni sympathiser à demi, ni se réjouir à demi ; comme un vieil arbre il a poussé dans le sol de profondes racines, il n'est en état ni de changer ses convictions, ni de passer d'un objet à

un autre. Son tempérament moral est d'une solidité à toute épreuve : « Remarquez bien que ce fou, ce chevalier errant, est l'être le plus moral du monde. Ce trait prête une force et une grandeur particulière à ses jugements et à ses discours, à toute sa figure malgré les séductions comiques et humiliantes où il tombe constamment. Don Quichotte est un enthousiaste, un serviteur de l'idée, ébloui par sa splendeur.

C'est donc le dernier chevalier du moyen âge appartenant à ces temps de folie où l'on s'immolait. Hamlet, au contraire, est le premier des modernes ; il représente « l'esprit d'analyse avant tout, l'égoïsme et l'absence de foi ; il vit tout entier pour lui-même. Don Quichotte sait tout au plus écrire ; Don Quichotte tient certainement son journal. »

Il est certain que Don Quichotte est venu trop tard dans un monde trop vieux, et qu'il n'eut pas, quelques siècles plus tôt, attiré autant l'attention.

Montégut (1882) a tout d'abord plaidé pour Don Quichotte les circonstances atténuantes.

« Il est fou sans doute et il rêve ; mais il est à remarquer qu'il est fou de choses sur lesquelles l'ordre même du monde est établi, de choses que vous avez invoquées dans vos moments d'infortune comme le droit naturel de tout homme. Plût au ciel que son rêve fût une réalité et qu'il rendît en effet justice aussi bien qu'il se flatte de la rendre. Tous tant que nous sommes, nous ne désirons pas autre chose que ce qu'il désire, nous n'aimons pas autre chose que ce qu'il aime.

« Don Quichotte est la personnification même de son auteur. C'est l'expression même de l'esprit de Cervantes, la figure de son talent, la forme visible de son imagination, une des plus étranges qu'il y ait eu au monde. C'est aussi le miroir de son cœur. C'est un livre amer et doux où l'on peut lire les impressions que la vie a faites sur l'homme qui l'a écrit et le genre particulier du misanthrope qu'elle lui a inspiré... »

Pour Montégut les déboires de Don Quichotte s'expliquent en partie par « sa manière de procéder qui est une des plus irritantes qu'il y ait au monde et des plus propres à provoquer l'indigna-

tion. D'ordinaire il jette un défi à un passant inoffensif qui ne sait, ni quel il est, ni ce qu'il demande, puis immédiatement, sans crier gare, il se précipite sur lui, le lance en avant. Le passant, ainsi surpris par une attaque qu'il juge à bon droit brutale et dont il n'a pas le loisir de rechercher le mobile, se rue sur le chevalier et le laisse moulu de coups sur place, à la grande hilarité des spectateurs qui trouvent non sans quelque raison que cette volée est le juste châtiment de sa provocation. Cette manière de procéder fut à peu près celle de l'Espagne... »

Poursuivant plus loin l'analogue qu'il croit saisir entre le caractère de Don Quichotte et celui de Cervantes, l'auteur ajoute : « C'est qu'il y a deux Cervantes comme il y a deux Don Quichotte, et que l'un et l'autre prennent alternativement la parole. Il y a un chevalier fou de bravoure, de magnanimité, de générosité, celui qui donne la prédominance aux armes sur les lettres par la bouche de Don Quichotte, et un homme de guerre qui sent avec irritation les dangers de cet héroïsme absurde. »

Pourquoi ne serait-ce pas plutôt le génie de l'auteur qui tempérerait, sans l'avoir jamais partagée, la folie du héros.

Mais Montégut a voulu préciser la conception qu'il avait de la genèse du livre : « Don Quichotte n'est réellement fou que pendant les trois premiers livres de la première partie. Il n'est pas douteux que Cervantes n'ait eu d'abord l'intention de tracer le portrait d'un fou complet. La prison d'Argamasilla lui aura fait prendre pendant un moment la vie tout à fait au tragique et il aura maudit cette chevalerie qui lui était chère. Fou à lier, aura-t-il pensé, celui qui croit à de telles chimères décevantes, et il a écrit comme il sentait, puis à mesure qu'il soulageait son cœur en le punissant de sa généreuse sottise, le repentir lui est venu et il a éprouvé un sentiment de pitié pour ce pauvre chevalier qu'il laissait bâtonner sans merci. » Ce point précis correspond à l'apparition de Cardenio... Nous ne sommes nullement d'accord avec M. Montégut sur la précision de ce point. Peut-être après son arrivée dans la Sierra Morena le chevalier de la Triste Figure reçoit-il en effet moins de coups de bâton, mais cela tient sans doute à ce que dans les solitudes de la montagne il

rencontre moins de gens susceptibles de le bâtonner ; et nous ne voyons pas en quoi le fait de revenir encagé dans son village est moins pitoyable que celui de recevoir force horions.

Peut-être y a-t-il plus de vérité dans la suite de la critique de M. Montégut : « Nous sommes tous plus ou moins fous, car tous nous caressons une certaine chimère : chimère de chevalerie comme Don Quichotte, chimère d'amour comme Cardenio, chimère de cupidité comme Sancho Panza. Nous ressemblons tous à Don Quichotte en ce sens que nous sommes tous très sensés dans l'appréciation des choses qui ne nous touchent pas directement ou qui nous laissent indifférents ; mais que la chimère secrète vienne à nous démanger, notre imagination la grattera avec frénésie, et alors adieu le bon sens. »

Quant à ce qui est de la folie de Don Quichotte, l'auteur eût peut-être mieux fait de ne pas chercher à l'analyser et de consulter, comme il le dit, un physiologiste.

« La folie de Don Quichotte m'a toujours donné envie de consulter un physiologiste. Il y a une notable différence entre la folie et l'*hallucination* qui nous paraît la véritable maladie de Don Quichotte.

« En tout cas, s'il est fou, l'ingénieux hidalgo constitue une exception remarquable dans le mode de la folie.

« Les physiologistes s'accordent à dire que la vanité est toujours au fond de toutes les variétés de cette maladie. Or, la vanité est absolument absente de l'âme exaltée de Don Quichotte. Il n'est pas attiré par l'or. Il se résigne joyeusement à la faim et à la soif, aux ardeurs du soleil et aux froides atteintes de la pluie qui sont les misères habituelles de la vie du chevalier errant. Certes, jamais folie ne fut moins exigeante et ne se rapprocha davantage de ce désintéressement que nous estimons chez les sages comme la parfaite vertu. »

La vanité, toujours au fond de toutes les variétés de folie, c'est là une étiologie que nous ne soupçonnions pas.

Il y a quelques instants, nous disions que Don Quichotte eût été mieux à sa place parmi les chevaliers des siècles précédents. C'est une idée que M. Gebhart a développée dans la préface d'une édition de *Don Quichotte* (1884).

« En Don Quichotte, ce n'est pas la raison même qui est atteinte le plus profondément. Elle n'est malade que par contre-coup. Ni le sophisme, ni l'ironie, ni le mensonge ne l'ont gâtée. Jamais il n'a essayé de justifier une action vile par un raisonnement faux. C'est pourquoi le cœur est intact en ses parties les meilleures. Le chevalier est demeuré bon, courtois, loyal, héroïque. Sa conscience était droite, sa parole fut jusqu'à la fin comme son épée d'un vrai gentilhomme. Et cependant, c'est bien au cœur qu'est le siège du mal. C'est par l'excès de l'enthousiasme et l'essor immodéré des passions généreuses que Don Quichotte s'est perdu. Quelques siècles plus tôt, au temps des preux, il eût paru à sa place, parmi les pairs de Roland, sous la bannière du Cid ; mais il est venu trop tard, en un âge vieilli, paladin, suranné, que les sages tournent en dérision. »

Gebhart comme beaucoup d'autres a insisté sur l'analogie qu'il y a entre Cervantes et Don Quichotte.

« Dans le personnage de Don Quichotte, Cervantes a mis le sentiment mélancolique de sa propre vie. Son roman commencé dans une prison, terminé dans un logis d'aventure, a le charme triste d'une confession : un lien douloureux y unit les rêves et les déboires du héros aux espérances et aux désillusions de l'auteur. Cervantes traîna toute sa vie le fardeau d'une longue misère.

« Il eut eu le droit d'imaginer un Hamlet espagnol dont l'histoire eût témoigné d'une façon amère de la vanité, du génie, du courage et de la bonté, toujours trahis par la malice des hommes, l'insolence de la fortune et la médiocrité de la vie, mais il y avait dans cette âme méridionale trop de bonne grâce et de douceur et peut être aussi cette idée qu'après tout l'idéal étant une joie très noble, les fous ont dès ce monde une part au royaume de Dieu. C'est pourquoi il faut avoir l'oreille assez fine pour reconnaître à travers le franc éclat de rire de Don Quichotte, le cri tragique du malheureux grand écrivain. »

M. Léon de Monge (1889) trouve qu' « à la racine de la folie de Don Quichotte se trouve une défaillance libre de sa volonté » (?).

Il ajoute : « L'analyse psychologique de la folie de Don Quichotte me paraît d'une finesse et d'une profondeur admirable.

« Sans aucun doute il est sincère dans ses illusions. Il y a dans son erreur une véhémence de passion qui l'aveugle ; mais il s'y trouve aussi dans certains moments un effort d'imagination qui n'est pas tout à fait inconscient ; quand il sent chanceler en lui la foi chevaleresque, il s'efforce, il se hâte de la raffermir et saisit avec empressement tout ce qui peut lui donner quelque appui, quelque vraisemblance.

« Lorsqu'il rencontre pour la soutenir un argument passable, comme il s'y cramponne. »

M. Morel Fatio, dont nous avons eu plaisir déjà à citer la très belle étude sur la société espagnole du XVIe et du XVIIe siècle, d'après le *Don Quichotte*, parle ainsi qu'il suit de la rencontre de Don Quichotte avec les forçats. « Ces gens-là sont enchaînés et ne peuvent l'être de leur propre volonté, se dit-il ; il ne voit que cela : une nouvelle injustice, et dès lors cette idée fixe l'absorbe malgré les objurgations de Sancho, malgré les remontrances brèves et nettes des gardes. »

Avec juste raison M. Morel Fatio n'aime pas la description du séjour à Barcelone. « Ce séjour laisse une assez pénible impression. Le côté ridicule de sa manie s'accentue trop au contact de la vie civilisée d'une ville ; ses divagations si délicieuses dans le ciel de la Castille et dans les steppes de la Manche, détonnent ici et tournent au grotesque ; ses chevauchées et ses coups de lance ont un air de carnaval qui n'amuse que les gamins accourus pour voir passer cette triste figure de masque. Il semble que Cervantes aurait pu corriger l'impression fâcheuse que cette dégradation de son héros en restreignant ici son rôle, en peignant surtout le milieu de façon à noyer en quelque sorte la personne du noble chevalier sous des détails descriptifs et de couleur locale. »

Tout récemment (1907) dans un article de la *Revue bleue*, M. Edme Champion s'élève contre la tendance que l'on a, à vouloir que Don Quichottte représente l'idéal aux prises avec la réalité et voué au ridicule par le sens commun victorieux.

« A ses débuts, il entreprend de défendre un enfant battu par son maître ; il s'y prend maladroitement, son intervention ne

sert qu'à aggraver les souffrances qu'il veut soulager, son protégé lui reproche de se mêler de ce qui ne le regarde pas et le maudit. Ce jour-là Don Quichotte a, à peu près, le rôle qu'on lui attribue. Mais ce premier exploit, le seul qui ressemble à une satire de la chevalerie errante, est peut-être aussi le seul qui ne soit pas un acte de pure et complète folie...

« L'aliénation mentale fait de cet excellent homme un malfaiteur dangereux. Il admire et préfère à tous les autres chevaliers, Renaud de Montauban, « surtout quand il le voit sortir de son « château pour détrousser les passants ».

« La folie de Don Quichotte n'a, quoi que l'on en dise, rien de respectable, rien qui mérite notre sympathie. Elle consiste à être dupe de ses rêves, à prendre au sérieux des imaginations absurdes, des hallucinations, à dénaturer toutes choses, à supposer partout des enchantements, de la magie.

« Cervantes ne raille pas un généreux idéal. Nullement pessimiste, il ne se moque pas des efforts tentés pour réformer le monde ; il enseigne les conditions sans lesquelles les réformes les plus désirables sont impossibles ou vaines ; il montre que les plus belles aspirations, les intentions les meilleures ne dispensent pas d'avoir du bon sens, et qu'avec des sentiments excellents, admirables, on fait des sottises,on nuit à soi-même et aux autres, si l'on s'abandonne aux impulsions d'un enthousiasme aveugle, si l'on ne tient pas compte de la nature des choses, si l'on n'a pas l'entendement lucide et la vue saine. »

Nous citerons enfin l'opinion exprimée par Ernest Mérimée dans son *Précis de littérature espagnole* (1908).

« Si nous essayons d'imaginer la genèse du *Don Quichotte*, il nous semble que Cervantes, au début, ait voulu simplement ajouter une nouvelle à celles qu'il composait alors,et amuser ses lecteurs par la description d'un type extravagant,*aperçu peut-être au cours de ses pérégrinations*.

« Il ne dut point tarder cependant à comprendre qu'il avait rencontré un filon précieux. Il creusa donc plus avant, et la portée de la satire lui apparut : elle ne tendait rien moins qu'à ruiner sous le ridicule la littérature chevaleresque. »

« Enlevez sa folie au pauvre hidalgo, il n'est rien de plus noble, de plus généreux : impossible de ne point le respecter et l'aimer. »

Nous voilà loin assurément de l'opinion de M Edme Champion.

« Fou, assurément il l'est ; mais combien lucide quand sa manie n'est plus en cause. L'intelligence (sauf sur ce point spécial) si droite, la volonté si saine ! Homme de tact, d'une pureté enfantine, d'une candeur invincible, malgré sa passion romanesque, d'une politesse exquise avec tous, avec les manants et les pauvres gens, avec les voleurs, avec les femmes perdues, mais ayant des lueurs de tout, « piquant dans tous les plats et parlant à l'occasion avec tant de sens que tous restent à l'écouter bouche bée..... Rien n'altère la noblesse de cette âme, obscurcie par les fumées de la folie, mais qui recouvre au dernier moment sa beauté souveraine et rayonne alors d'un reflet divin... »

Nous avons exposé tout au long les idées émises par les critiques littéraires. Tous, on l'a vu, ont analysé la folie de Don Quichotte, quelques-uns ont même fait de ses troubles une étude assez fine ; la plupart s'en sont tenus au diagnostic de monomanie, diagnostic que nous retrouverons chez la plupart des psychiâtres et que nous critiquerons au chapitre V.

Mais il est un point sur lequel presque tous les critiques littéraires se sont rencontrés et qui a été bien mis en lumière par eux : c'est la contagion mentale de Sancho.





Don Quichotte et Sancho dans la Sierra-Morena
(D'après la reproduction de l'aquarelle de Decamp, dans l'*Artiste*, 1835)

CHAPITRE IV

LA CONTAGION MENTALE DE SANCHO ET LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

Bien que Victor Hugo ait dit que, dans Cervantes, un nouveau venu entrevu chez Rabelais fait décidément son entrée : c'est le bon sens ; qu'on l'a aperçu dans Panurge, qu'on le voit en plein dans Sancho Panza, De Feletz écrivait déjà en 1806 : « Son demi-bon sens lui fait voir les folies de Don Quichotte et sa demi-folie lui fait néanmoins toujours espérer cette maudite île près de la mer ! ce qui ne l'empêche pas de demander prudemment des gages, quitte à rabattre l'île sur ses gages quand elle viendra. »

M. Auger, de son côté, en 1825, s'exprime ainsi : « Don Quichotte et Sancho sont tous deux fous, mais ils le sont par des causes diverses et dans des mesures différentes : Don Quichotte, par l'ascendant de sa condition, de ses lumières et de cette logique habile qui se mêle à sa démence, surtout par la séduction de ses promesses magnifiques, a persuadé Sancho de la réalité des chimères de la chevalerie errante ; mais il ne l'a persuadé qu'à demi. Sancho de ces chimères fait deux parts : son bon sens rejette tout ce qui ne lui est bon à rien, et sa passion admet tout ce qui peut lui être utile. Son maître est un fou quand il ne reçoit et ne donne que des coups ; il est un héros plein de raison, quand il parle de donner une île à son fidèle écuyer. Don Quichotte a la folie de l'héroïsme, Sancho à celle de l'intérêt. L'une est infiniment rare et on ne manquerait pas de l'enfermer si elle se présentait ; l'autre est fort commune et elle a le privilège de courir librement les rues. »

Nisard (1838) trouve que « Sancho n'a que ce qu'il mérite. Pour le moment, ce n'est qu'un gros lourdaud de paysan qui a

quitté une bonne femme et un bon état pour s'attacher à Don Quichotte par intérêt, et pour devenir riche en se promenant. La cupidité et la bêtise d'imagination qui vient d'autrui à ces gens là, et parce qu'on les dérange de leurs affaires, l'a mis aux trois quarts dans la folie de Don Quichotte.

A force de vivre, de pâtir et de divaguer ensemble, ces deux hommes finissent par se connaître à fond, par s'entendre sur tout, hormis sur le point de la chevalerie où l'un ne voit pas aussi clair que l'autre, et dirait volontiers qu'il n'y a pas ténèbres et apparences, si l'entêtement forcené de son seigneur Don Quichotte ne le faisait pas douter de son bon sens et de ses propres perceptions visuelles ; empire charmant et du dernier comique que la simple raison laisse prendre sur elle par la folie, comme cela ne se voit que trop dans le monde. L'idée simple du Don Quichotte, l'idée comique sans fin, comme je l'ai appelée, m'en rapportant à l'impression de chacun, c'est d'avoir fait agir deux fous à côté de gens sains et dont les actions sont naturelles, raisonnables ou seulement indifférentes comme est aux trois quarts la vie humaine. »

« Je suis frappé, écrit d'autre part Sainte-Beuve (1864), quand je vois Sancho si fin à la fois et si lourd, si rusé et si dupe, si madré et si bête, discernant très bien un coin de la folie de son maître en même temps qu'il en accepte et en gobe le gros, je suis frappé de la ressemblance qu'ont avec Sancho la plupart des hommes ; ils sont tout à fait comme lui en ce sens qu'ils exercent le plus souvent leur sagacité et leur finesse sur un fonds de bêtise ou de folie à laquelle ils croient. Ils en ôtent un peu çà et là, mais ils y adhèrent au fond. On dirait que leur bon sens s'aiguise sur une base de bêtise ou de folie, comme une lame de couteau sur une pierre à repasser. »

De cette étude du si fin psychologue, rapprochons les paroles de Chasles (1866) : « Ils n'ont pas la tête plus saine l'un que l'autre : c'est la conclusion véritable de Don Quichotte. Sancho ajoute foi aux paroles de Dorothée, devenue princesse de Micomicon, il brûle de la marier avec Don Quichotte ; son imagination les suit en Ethiopie où d'avance il marque sa place à lui, sa principauté, son royaume ; il vend en idée les trente ou quarante mille nègres qu'il y

trouvera ; il réalise gravement sa fortune, l'illusion la plus insensée, les joies et les doutes de l'espérance, les inquiétudes de l'ambition troublent sa cervelle.

« Bref, Sancho est fou, Sancho fait si bien que peu à peu il grise sa famille. Quand le duc le nomme gouverneur de l'île Barataria, quand la duchesse envoie un page et une lettre à la pauvre Thérèse Panza qui file sa quenouille sur sa porte en corsage brun, en jupon court, la famille du vilain est tout entière emportée par le même délire. »

On le voit, les littérateurs n'ont guère varié dans leurs appréciations du caractère de Sancho ; et les quelques avis que nous allons maintenant reproduire ne font que reproduire la même idée en d'autres termes.

« Telle est la puissance de l'idée sur la matière, écrit Octave Lacroix (1870), que Sancho lui-même est séduit, entraîné, convaincu, aux deux tiers halluciné. Le maigre chevalier emporte avec lui son gros écuyer dans les nuages. Rossinante fascine le roussin qui suit naïvement, crédule et docile. »

« De son côté, dit Pierre Larousse (1872), Sancho dépouille insensiblement le vieil homme, ce n'est plus ce grossier villageois qui suit son maître dans l'espoir d'attraper un maravédis. *L'esprit de Don Quichotte a déteint sur lui.* Au contact de cette âme loyale, les bons sentiments d'une nature primitive se réveillent ; au frottement de cette droite raison, de cet entendement élevé, la finesse du paysan se fait jour, l'esprit naturel lutte avec l'esprit cultivé, et ce dernier n'est pas toujours vainqueur. C'est un admirable spectacle que celui de ces deux hommes devenus inséparables ainsi que l'âme et le corps se complétant l'un par l'autre, réunis pour un but noblement insensé, faisant avec sagesse les actions les plus folles ; pratiquant sans s'en douter, l'un la sagesse de Zénon, l'autre celle d'Epicure, qui ne sont point chacune la sagesse tout entière, mais une de ses faces. »

M. Montégut affirme que la contagion se limite aux idées de grandeur ; c'est là, nous semble-t-il, en restreindre trop le champ : « Pour Sancho, toutes les billevesées chevaleresques de Don Quichotte sont mensongères, excepté celle qui l'intéresse, lui,

Sancho Panza. Il n'y a pas de géants, il n'y a pas d'enchanteurs, il n'y a pas de Dulcinée. Mais il y a quelque part une île qui l'attend. Ne sommes-nous pas tous comme le bon Sancho ? N'avons-nous pas tous une île qui nous attend. Il a raison le bon Sancho d'être dévoué et de ne pas trop tenir à ses gages, car Don Quichotte a payé ses services dans un salaire inestimable : il lui a donné une âme et il l'a initié aux vertus de l'humanité ».

M. Montégut semble oublier l'épisode des outres qui montre à quel point Don Quichotte avait déteint sur son écuyer.

Gebhart est beaucoup plus dans la note juste : « Avouons-le, Sancho est fou lui aussi, par contagion, fou à lier quelquefois ; car certaines extravagances de l'écuyer ne sont pas moins fortes que celles de son seigneur.

« Il a beau voir et toucher chaque jour les folies de Don Quichotte et en recevoir le contre-coup fâcheux sur les épaules ou ailleurs, il s'entête dans sa chimère aussi obstinément que l'hidalgo dans la sienne. Ce rustre a la maladie des grandeurs : par ambition, afin d'obtenir l'île qui lui a été promise, il a accepté toutes les mésaventures.

« Chaque fois que Don Quichotte bat la campagne, Sancho tout à coup dégrisé parle et prêche comme l'un des sept sages ; et quand l'écuyer ne dit, ou ne fait plus que des sottises, le chevalier raisonne d'une façon parfaite.

« La démence de l'un se mesure toujours à l'aide du bon sens ou de l'esprit de l'autre... »

Mais l'analyse la plus complète nous paraît avoir été faite en 1907 par M. Champion. « Sancho Panza, dit-il, n'est guère moins gravement méconnu que son maître. On ne fait attention qu'au contraste si pittoresque que Cervantes a mis entre eux ; on néglige le côté par lequel ils se ressemblent et se touchent, le trait commun qui fait d'eux un couple inséparable. Sancho, fou comme Don Quichotte, prête à rire comme lui, est battu comme lui, et de plus berné. Dès le début, il nous est présenté comme une pauvre cervelle. Livré à lui-même, il n'aurait pas d'imaginations maladives ; son esprit terre à terre, son tempérament lourd, son humeur placide et timorée ne le disposent à aucune espèce d'exal-

tation. Au fond, l'écuyer n'a pas la tête beaucoup plus solide que le chevalier, et finit par devenir presque aussi absurde.

« On ne saurait trop le répéter : Sancho n'est pas seulement un esprit faible : la démence de Don Quichotte l'a gagné. Lucide à certaines heures, il perd en d'autres tout discernement, tombe dans des égarements pareils à ceux qu'il déplore et dont il est victime. Cervantes le dit si nettement qu'on n'est pas excusable d'avoir pris ce pauvre paysan pour l'incarnation du bon sens. »

Et Champion rappelle l'histoire des outres, et celle où Sancho se laisse persuader que les enchanteurs ont donné au chevalier des Miroirs la figure du bachelier.

Il ajoute : « D'ailleurs, continuer à suivre un homme que l'on déclare fou achevé et sans ressources, se fier à lui, s'associer à ses aventures après l'avoir vu assaillir des moulins et massacrer des moutons, n'est-ce pas avoir la tête aussi malade que la sienne ?

« Au lieu d'opposer comme on le prétend la réalité à la chimère, le sens commun à l'enthousiasme, la prose à la poésie, Cervantes combat les deux formes de la maladie qui sévissait au moyen âge : c'est-à-dire, d'une part, l'obsession du surnaturel, la croyance aux enchantements, l'incapacité de voir les choses telles qu'elles sont, la déraison ; d'autre part, la soumission aveugle aux leçons les plus absurdes, l'abdication du sens personnel, l'adhésion servile à la parole du maître, la foi du charbonnier. »



CHAPITRE V

LA FOLIE DE DON QUICHOTTE ET LES PSYCHIATRES

Esquirol, le premier, semble s'être intéressé à la folie de Don Quichotte ; encore dans toute son œuvre n'y fait-il que cette allusion (1) :

« L'on trouve dans Don Quichotte une description admirable de la monomanie, qui régna presque dans toute l'Europe à la suite des croisades : mélange d'extravagance amoureuse et de bravoure chevaleresque, qui, chez plusieurs individus, était une véritable folie. »

Ce n'est qu'en 1836 qu'un médecin espagnol, Morejon, a fait une étude d'ensemble sur la question dans l'un des chapitres de son histoire bibliographique de la médecine espagnole qui n'est parue qu'en 1842.

« Cervantes, dit il, mérite à bon droit une place d'honneur dans cette histoire à cause des observations médicales qui embellissent son chef-d'œuvre et qui ont jusqu'à présent échappé à l'attention de ses plus fervents admirateurs. Les médecins doivent des éloges à l'habileté dont il a fait preuve dans la description de cette espèce de folie connue sous le nom de *monomanie.* »

Cette étude de la médecine mentale dans Cervantes, Morejon le dit expressément, personne ne l'avait entreprise avant lui. En 1780, lorsque l'Académie espagnole avait fait faire une analyse de l'ouvrage, la philosophie médicale lui était étrangère et elle ne pouvait « apprécier ni faire connaître le très grand mérite de Cervantes dans la partie descriptive de l'aliénation mentale dont il a traité et par où il surpasse le célèbre Arétée, le plus grand peintre des maladies, le Raphaël de la médecine ».

---

(1) Esquirol, *Traité des maladies mentales*, Paris, 1838, t. II, p. 28.

M. Guardia, docteur en médecine et docteur ès lettres, nous a donné en 1858 une excellente traduction du travail de Morejon, traduction que Legrand du Saulle a analysée dans les *Annales médico-psychologiques* et à laquelle nous avons emprunté l'épigraphe de ce travail.

Il n'a ajouté au texte de l'auteur que quelques remarques d'ordre littéraire et cette affirmation, utile à retenir pour nous, que Don Quichotte est atteint non pas de *monomanie*, mais de manie multiple.

Nous reproduisons ci-dessous les passages les plus typiques de l'œuvre de Morejon :

Analyse de Don Quichotte. — On ne trouve pas dans les Annales de l'aliénation mentale un fou aussi extraordinaire, aussi bienfaisant, aussi amoureux, aussi désireux de la félicité publique que le chevalier errant, qui voulait bannir du monde les méchants, les coquins, les scélérats ainsi que les torts, les iniquités et les forfaits qu'ils commettent et verser un baume consolateur sur les peines, les travaux, les souffrances et les misères des malheureux et, pour tout dire en un mot, le héros qui devait désenchanter la sans pareille Dulcinée du Toboso.

Cervantes étudie la manière d'être et les habitudes du sujet, le genre, le caractère et la nature de l'affection qu'il va peindre, donnant l'ensemble de toutes les prédispositions et des causes occasionnelles, qui peuvent le plus contribuer à son développement ; il en marque le siège, passe en revue ses périodes, sans négliger les changements et la terminaison.

Il raisonne sur le pronostic, adopte les moyens de traitement les plus convenables, se conformant si exactement aux règles de l'art qu'il peut servir de modèle à tous les médecins philosophes.

Prédispositions et causes. — 1° Tempérament bilieux et mélancolique ;

2° Age mûr ;

3° Pénétration et culture de l'intelligence ;

4° Orgueil de race et noblesse ;

5° Exercices violents ;

6° Transition d'une vie active à l'oisiveté ;

7° Aliments de haut goût, visqueux et difficiles à digérer. « Mangeait le plus souvent à son souper du hachis de viande, des lentilles le vendredi, des abatis de bétail les samedis et quelques pigeonneaux de surcroît les dimanches » ;

8° Saisons d'été et d'automne. Grands accès le 28 juillet, le 17 août, le 30 octobre ;

9° Passion amoureuse ;
10° Excès de lectures ;
11° Veilles prolongées.

Symptômes. — Don Quichotte présente une série d'accès successifs d'arrogance, d'orgueil, de vaillance, de fureur, d'audace.

On y voit toujours que les objets extérieurs qui tombaient sous les sens du malade, loin de produire des sensations ou des images régulières, occasionnaient des troubles graves dans son jugement, se peignant et se reproduisant dans son imagination conformément à la disposition intérieure de son cerveau dérangé.

Périodes. — *Début* : l'été ; le héros parle tout seul de choses concernant la chevalerie, lutte contre les murailles pour s'essayer à vaincre les géants, les félons, les malandrins.

Première crise : Escapade du 28 juillet.

Augment : Deuxième sortie de Don Quichotte jusqu'à son retour chez lui.

Dans cet intervalle eurent lieu le combat contre les moulins à vent, la rencontre entre le héros et le Biscayen, l'aventure des maquignons sans pitié, celle de l'auberge prise pour un château,celles du convoi funèbre, du moulin à foulon et de l'armet de Mambrin, la délivrance des forçats, la pénitence dans la retraite de la Sierra Morena, la bataille contre les outres de vin rouge et les démêlés avec les membres de la Sainte-Hermandad et les flagellants.

Dans le récit de cette période d'augment, Cervantes entraîne irrésistiblement l'admiration de tout médecin philosophe.

Il a retracé à mon avis cette variété de manie dont Arétée a dit à la fin du chapitre qui lui est consacré : « Il existe une autre espèce de délire dans lequel les malades se déchirent les membres,croyant pieusement que les Dieux le veulent ainsi, et leur savent gré de cette conduite. »

C'est là, que Cervantes a rassemblé tous les traits qui marquent le plus haut degré d'intensité de cette maladie savoir :

Tolérance incroyable de veilles continues ;

Abstinence prolongée et effrayante d'aliments ;

Insensibilité à l'action du froid ;

Profonds soupirs, pleurs, prières ferventes ;

Envie très prononcée de déchirer ses vêtements, de s'en dépouiller, de rester en chemise, de faire des cabrioles et des culbutes, la tête en bas ;

Développement énorme de la force des nerfs et des muscles ;

Mortification du corps en l'honneur de la déesse de ses amours, la sans pareille Dulcinée.

Dans cette retraite de la Sierra Morena une particularité bien digne

de l'attention des médecins philosophes, c'est la rencontre de Cardenio. En général les fous vivent isolés, se fuyant les uns les autres, se méprisant et se moquant entre eux,ne sympathisant et ne se mettant ensemble qu'autant que leur délire est analogue et même dans ce cas, ils se querellent pour un rien, mais ils se réconcilient aisément. C'est là précisément ce que Cervantes a noté de main de maître dans l'épisode de ce galant jeune homme,fou pour avoir vu que Don Fernando lui avait enlevé Lucinde, son idole.

On y voit aussi un exemple de ces intervalles lucides que présentent habituellement les aliénés. Le récit de son infortune que Cardenio fait au curé, dans un de ces moments, mérite d'être lu comme une preuve de cette vérité. Un autre trait qui mérite l'attention des médecins, c'est l'habitude qu'ont les fous de changer de nom. Dans le cours de cette période, Don Quichotte prit le nom de chevalier de la Triste Figure et dans la période subséquente celui de chevalier des Lions.

Les nuances qui distinguent les alternatives du caractère moral de la monomanie sont : l'orgueil, la superbe, le sentiment exagéré de la valeur personnelle et la confiance en ses propres forces.

La dernière sortie du héros jusqu'à sa défaite à Barcelone par le chevalier de Blanche Lune, à la suite de laquelle il rentra chez lui pour la troisième fois, constitue les périodes d'état et de déclin de sa folie. Les symptômes furent :

Le char des assises de la mort,
Le combat avec le chevalier des Miroirs,
La rencontre des lions,
La caverne de Montesinos,
La fameuse aventure de la barque enchantée,
Celle de la Duègne affligée,
La lutte inégale avec Tosilos,
La bataille contre les Taureaux,
L'aventure de la belle Moresque,
Celle des porcs,
Celle de la tête enchantée et enfin celle du chevalier de Blanche Lune où commence la transition d'une maladie à une autre.

Transformation de la folie. — Il survient à Don Quichotte une fièvre aiguë et aussitôt tous les caractères physiques et généraux de l'affection primitive changent.

Ce changement est curieux à trois points de vue :

Pour la médecine pratique ;

Pour la médecine légale (Don Quichotte peut alors tester valablement);

Pour le pronostic.

Pronostic. — Le changement subit de la folie en un découragement

amer, en une mélancolie profonde et la complication d'une fièvre aiguë, le passage brusque de la folie à la raison ; autant de circonstances qui doivent inspirer des craintes pour la vie du malade et ce fut précisément cet ensemble de phénomènes qui fit présager la mort du célèbre chevalier.

Plan curatif et traitement moral. — Six personnes figurent dans l'histoire de Don Quichotte qui prennent part à son traitement : le curé, maître Nicolas, Samson Carrasco, qui favorisent la marotte du chevalier ; le chanoine de Tolède, la gouvernante, la nièce qui la contrarient.

Début du traitement.— On éloigne la cause efficiente du mal : revue et incendie des livres de chevalerie et d'amour, persuasion que tout s'est fait par enchantement.

Cause de l'échec : la nièce confond le nom de Friston ou Friton avec celui de Mugnaton.

C'est par une ruse de cette nature que le curé de son village et le barbier trouvent le moyen de le tirer de la Sierra Morena.

La belle et infortunée Dorothée se jette aux pieds du chevalier errant et lui raconte ses peines : elle feint d'être la princesse Micomicona et elle obtient de lui la promesse qu'elle aura satisfaction du tort et de l'injure qu'on lui a faits. Ainsi on parvient à tirer le fou de la Sierra.

Le curé et le barbier prennent la détermination de passer près d'un mois sans voir le malade, de peur de lui renouveler le souvenir des choses passées, alors qu'il commence à donner des preuves qu'il recouvre la raison.

La troisième ruse est l'accord du curé et du barbier avec le bachelier Samson Carrasco, qui, se déguisant à son tour sous le nom de chevalier des Miroirs, se battit une première fois avec Don Quichotte, non pas cependant avec le succès qu'il eut dans la deuxième rencontre à Barcelone quand il prit le nom de chevalier de la Blanche Lune. Le même plan est suivi jusqu'à la fin prochaine de la maladie de Don Quichotte quand il résolut de se faire berger.

Non seulement Cervantes précéda Pinel dans le traitement moral de la folie, mais encore Broussais lui-même dans la doctrine qui lui a fait tant de prosélytes en Europe : car l'auteur espagnol établit « *que l'estomac est le laboratoire où se fabrique la santé* » et par ce mot du fou de Séville, il fit voir qu'il connaissait les rapports qui existent entre ce viscère et les altérations du jugement.

Une seule chose manque dans l'ouvrage de Cervantes : C'est l'ouverture du cadavre de Don Quichotte. Peut-être est-ce par suite des préjugés de la famille et des proches parents du mort, surtout dans un village.....

Cervantes est un génie dans la partie descriptive des maladies mentales. Il a présenté *une espèce des plus neuves de la folie.*

Guardia ajoute à cette traduction que pour lui Cervantes ne s'est pas peint dans Don Quichotte, mais dans Sancho Panza qui représente le bon sens populaire.

Il affirme, mais sans indiquer sur quoi il appuie cette assertion, que Cervantes avait visité les maisons ou asiles d'aliénés si bien tenus en Espagne.

L'intérêt du mémoire de Morejon est d'avoir bien posé le problème, d'avoir montré l'intérêt de l'étude médico-psychologique du Don Quichotte et d'avoir cherché à retrouver dans le roman de Cervantes l'observation primitive de l'aliéné.

La division en périodes indiquée par Morejon est celle qui s'impose, c'est celle que nous avons adoptée.

Peut-être pourrait-on reprocher au médecin espagnol d'avoir confondu quelques effets de la psychose de Don Quichotte avec les causes de cette même psychose.

N'est-ce pas parce que Don Quichotte est aliéné qu'il passe de la vie active à l'oisiveté ; ce besoin de solitude n'est-il pas un des premiers symptômes de la maladie ?

Le diagnostic ne saurait nous arrêter bien longtemps ; Don Quichotte est atteint de monomanie. « C'est l'époque où l'on classe les psychoses d'après la partialité ou la généralité du délire.

Esquirol décrit séparément les délires tristes, dépressifs sous le nom de *lypémanie* et les délires gais, expansifs sous le terme de *monomanie*. La monomanie est une lésion partielle de l'intelligence, des affections ou de la volonté. »

Morejon ne nous dit même pas s'il s'agit dans le cas de Don Quichotte de monomanie *intellectuelle*, de monomanie *affective* ou de monomanie *instinctive*. Guardia veut-il dire qu'il y a chez le chevalier de la Triste Figure combinaison de ces différentes monomanies lorsqu'il écrit que la manie de Don Quichotte est multiple ? Cela est peu probable ; étant donnée la définition d'Esquirol le diagnostic de *monomanie intellectuelle* était celui qui convenait le mieux à la psychose de Don Quichotte. Le mémoire primitif de Morejon est paru en 1842, six ans après la mort de son auteur ; ce n'est que dix ans plus tard que Lasègue dissociera les monomanies.

M. Th. Roussel parcourant l'Espagne écrivait d'Ecya, le 11 janvier 1848, au rédacteur de l'*Union médicale* qu'il avait lu la veille à Cordoue le travail de Morejon.

« Ceux qui ont fait, écrit-il, une étude particulière de l'aliénation mentale trouveraient bien peu de rigueur dans l'analyse que fait Morejon de la folie de Don Quichotte envisagée dans ses causes, ses symptômes, sa durée, sa marche, son pronostic et son traitement. » A propos de l'étiologie, il ajoute : « Le lecteur décidera mieux que moi s'il est bien vrai que la vivacité de l'intelligence prédispose plutôt à la folie que l'obtusion d'esprit, l'exercice violent plutôt que l'oisiveté, l'automne plutôt que le printemps, l'amour plutôt qu'une autre passion, l'excès de lecture plutôt que d'autres excès. »

M. Roussel reprend l'analyse du roman et admire surtout les raisonnements de Don Quichotte qui peuvent être cités comme des modèles de raisonnements d'un monomane halluciné. « En outre, l'âge, la condition, le tempérament de Don Quichotte sont bien en harmonie avec le genre de sa folie ; aucun autre ensemble de conditions ne saurait s'accorder mieux que celui-là avec cette résistance merveilleuse au froid, à la fatigue, à la faim, et avec ces longues insomnies passées en élans, chastement passionnés, vers l'incomparable Dulcinée du Toboso.

« Toutes ces parties de l'œuvre de Cervantes prouvent une grande puissance d'observation ; mais j'y admire surtout cette pénétration de la nature des choses et une justesse dans les vues qui souvent tiennent lieu de science au génie ; c'est par là que dans une œuvre tout se tient, s'harmonise et présente un inimitable cachet de vérité et de vie... »

Nous ne nous arrêterons pas plus longuement à ce mémoire qui ne saurait nous être que d'un faible secours pour le diagnostic que nous nous proposons d'établir.

Dans sa thèse de Montpellier, *De la Manie dans Cervantes*, soutenue en 1876, le Dr Louveau a repris la question.

Pour lui Cervantes a voulu résumer en un seul être toutes les manifestations physiques et morales de la manie qu'il avait observées éparses chez un grand nombre d'individus.

L'intelligence avec ses aberrations maladives ou la manie, et en contraste la matière avec son bon sens, voilà ce qu'a voulu peindre ce profond observateur de l'esprit humain, cet aliéniste sans le savoir, ce génie qu'on nomme Cervantes ; aliéniste sans le savoir, cela paraît, nous l'avons vu, bien peu vraisemblable.

Le Dr Louveau reconstitue sommairement l'observation de Don Quichotte telle qu'elle se trouve dans le roman ; il passe en revue l'étiologie, puis les symptômes.

Il attribue une très grande importance à « l'*anaphrodisie* qui fait suite dans l'état cachectique à l'excitation des fonctions génésiques du début. » Témoin son aventure avec la jeune Altisidore. « Ce qui prouve fort bien, comme l'enseignent les aliénistes, que si pour les hommes ordinaires l'esprit est fort et la chair est faible, pour les maniaques cachectiques ces deux composantes sont également fortes ou faibles comme on voudra. »

Cette anaphrodisie ne nous paraît pas aussi importante que M. Louveau veut bien le dire ; Don Quichotte est comme tous les hommes d'une idée ; il va dans cette idée dont il se considère comme l'apôtre sans s'arrêter à rien d'autre en chemin ; de plus il aime sa Dulcinée ; il l'aime d'autant plus qu'il se l'imagine telle que doit être la dame d'un chevalier errant, c'est pour elle qu'il combat, c'est pour qu'on aille lui raconter ses valeureux exploits ; il lui consacre sa vie, il n'est pas étonnant qu'il lui soit fidèle.

Où M. Louveau a été plus perspicace, c'est quand il nous dit que « le système de Don Quichotte ne naît pas de toutes pièces ; c'est le résultat d'un long et laborieux enfantement. Les lignes en sont d'abord incertaines ; elles ne se précisent que peu à peu à la longue et par suite de l'apport d'éléments nouveaux. »

On ne saurait mieux parler de la formation du délire d'interprétation, lent dans sa période d'incubation et dont la systématisation progresse peu à peu à la lumière de l'idée directrice.

Pour M. Louveau, il faudrait aussi bien mettre en lumière chez Don Quichotte les perversions affectives.

« Il a à la maison une nièce charmante de vingt ans et une gouvernante de quarante à peine. Dans son temps de calme il

était bon oncle, bon maître, bon prince peut-être ; l'auteur n'entre pas dans le menu de l'histoire du temps passé ; mais voyez-le en campagne c'est-à-dire dans ses accès : de nièce plus de souvenir, et de souvenir de gouvernante encore moins. Ces affections perverties par rapport aux gens le sont aussi par rapport aux animaux. Lorsque notre héros n'était encore que le seigneur Quixada, il avait en son écurie une monture fort maigre dont il ne prenait nul souci. Et voyez combien le chevalier s'occupe peu de sa bête : aux fins de chapitre,neuf fois sur dix, Rossinante a les quatre fers en l'air et son maître n'en a nul souci. »

On nous permettra d'attacher moins d'importance que l'auteur à semblable argumentation. Don Quichotte court le monde pour remplir la noble mission qui lui est confiée ; en aime-t-il moins sa nièce pour cela? Rien dans le texte de Cervantes ne nous permet de le supposer ; et si à la fin des chapitres Don Quichotte n'a nul souci de Rossinante, c'est que la plupart du temps il a été mis plus à mal que sa bête, et qu'à moitié assommé il n'a guère le loisir de songer à son compagnon d'armes.

Louveau fait le diagnostic de manie : « Le grand tort des lecteurs de Don Quichotte est de croire que l'auteur a entassé dans ce livre mille extravagances uniquement pour les faire rire le plus possible. C'est une grave erreur : Cervantes a fait de son héros non un bouffon, mais un type de fou. Bien plus il n'en a pas fait un type de folie général, mais un type de folie particulier, une reproduction, je dirai classique, de la manie. Tout ce qu'il nous décrit est de la manie, rien que de la manie. »

Entend-il par manie l'excitation maniaque avec la fuite des idées, l'euphorie et l'irritabilité morbides, le caractère impulsif des réactions, l'agitation motrice, et qui n'a pas de point commun avec la psychose de Don Quichotte ?

Nous ne le pensons pas.

Pour nous Louveau s'en est tenu au diagnostic de monomanie fait autrefois par Esquirol ; et ce qui tendrait à le prouver, c'est ce qu'écrit l'auteur : « Beaucoup se sont basés sur l'existence d'éclaircies plus ou moins longues de l'intelligence chez les fous pour admettre la *monomanie*. D'après eux on comparerait volon-

tiers un monomane à un très bon instrument de musique à qui il ne manquerait guère qu'une corde. Il est certain qu'un homme atteint d'aliénation mentale est susceptible, à certaines heures, dans ses bons moments, de conserver, pendant un temps plus ou moins long, toutes les apparences de la raison.

« Mais en admettant qu'il joue alors d'un instrument qui n'a qu'une corde qui sonne faux, il ne manquera jamais, après vous avoir fait entendre une série de notes assez justes, de vous produire, à la finale, cette note désastreuse ; et dès lors tout accord cesse ; l'unisson est détruit et pour longtemps.

« Don Quichotte en est un frappant exemple : qu'il raisonne sur des choses en dehors de la chevalerie errante, il fait preuve de tant de droitesse, d'érudition et de bon sens que ses auditeurs ne savent trop lequel ils ont le plus à regretter : de voir un fou aussi sage ou un aussi grand sage si fou. Malheureusement il gâte toujours ses péroraisons par beaucoup trop de chevalerie errante. « N'attribue pas à ton mérite ce que tu ne dois qu'à la bonté du ciel et à l'excellence de la chevalerie errante. »

Nous ne reviendrons pas sur ce diagnostic de monomanie. Qu'il nous soit permis avant d'analyser d'autres travaux de reproduire les quelques lignes que M. Ritti a consacrées dans les *Annales médico-psychologiques* à la thèse de M. Louveau : « Mon ami, lisez Don Quichotte, répondit un jour Sydenham à un médecin qui lui demandait par l'étude de quels auteurs il devait se préparer à l'exercice de l'art. » Boutade, quand il s'agit de la médecine générale, cette répartie de l'Hippocrate anglais, appliquée à l'étude de l'aliénation mentale, ne manque pas d'une certaine finesse et de beaucoup de vraisemblance.

L'illustre Cervantes en effet, qui était un observateur profond et sagace, avait visité les manicomes de son pays et y avait acquis des connaissances assez étendues sur la folie, connaissances qu'il sut appliquer avec le succès que l'on sait dans son immortel roman. La tâche que s'est imposée M. Louveau de faire connaître les titres de Cervantes comme manigraphe l'a-t-il remplie ? Il y avait deux manières de traiter le sujet : l'auteur a choisi la plus facile. Il n'a vu que le côté littéraire, oubliant trop la science et

l'érudition ; nous disons l'érudition, car l'auteur semble complètement ignorer les travaux antérieurs publiés sur cette question et en particulier les pages que lui a consacrées le médecin espagnol Morejon et que M. Guardia a fait connaître au public français. »

Pour M. Pedro Mata, « Cervantes nous a donné dans son Don Quichotte un excellent portrait de *monomanie érotique*. Sa Dulcinée du Toboso, purement idéale, dont il est épris, est une preuve de sa monomanie. »

Mais le travail le plus complet qui ait été consacré au Don Quichotte est incontestablement celui du Dr Pi y Molist. Le savant directeur de l'Asile de la Santa-Cruz, à Barcelone, a publié, en effet, en 1886, un volume de 465 pages intitulé : *Primores del Don Quijote en el concepto medico-psicologico y consideraciones generales sobre la locura para un nuevo comentario de la immortal novela.* Il est presque impossible de donner un résumé de ce livre dans les quelques lignes dont nous pouvons disposer. Nous ne signalerons donc que les passages principaux.

Pi y Molist, ayant été consulté sur la valeur du travail de Morejon et sur la réalité de la folie de Don Quichotte, a répondu en publiant le volume en question. « Il a voulu écrire un commentaire nouveau de l'immortel roman. »

Après avoir critiqué l'opuscule de Morejon qui lui semble quelque peu exagéré dans son admiration pour Cervantes, il étudie dans un de ses premiers chapitres le développement de la folie de Don Quichotte.

« La naissance de la folie de Don Quichotte fut toute naturelle à son époque comme l'est en la nôtre celle qui naît de l'abandon des croyances religieuses, des sophismes politiques, des utopies politiques et sociales, du mépris des devoirs, du désarroi des esprits, de l'incertitude du présent, de la crainte de l'avenir, et de cette soif impie de l'or, mobile caché de l'individualisme mortel qui domine la société moderne. »

Et Pi y Molist reprend l'histoire du pauvre hidalgo qui perd peu à peu la raison à la lecture de ses livres de chevalerie et qui vient à donner dans l'étrange pensée de se faire à son tour chevalier errant ; et il nous rappelle les moyens employés par Don

Quichotte pour exécuter son projet : le nom qu'il prend, celui qu'il donne à son cheval, enfin son amour pour sa dame : Dulcinée du Toboso.

Après avoir résumé ce que l'on savait en 1886 des différentes psychoses et rappelé ce qu'Esquirol avait dit de la monomanie, Pi y Molist étudie « la folie de Don Quichotte diagnostiquée par le sens commun ».

Tous ceux qui approchent Don Quichotte sont frappés de constater qu'il déraisonne uniquement en ce qui touche les questions de chevalerie. Tous sont ravis par ses discours, et y démêlent non sans surprise l'union étrange « de la folie et de la raison ». Don Quichotte garde la foi religieuse, les principes, les connaissances qu'il tient de l'éducation et des enseignements qu'il a reçus : la raison chez lui peut être obscurcie par la folie, mais elle ne disparaît jamais complètement.

Pi y Molist arrive enfin à son diagnostic personnel (1) : « La folie de Don Quichotte est une *monomanie des grandeurs*, caractérisée par une conception délirante fixe, primitive, fondamentale, et d'autres secondaires, tantôt fixes, tantôt fugitives ; par des illusions de la vue, du toucher et de l'odorat, par des hallucinations de l'ouïe, tout à fait accidentelles, et par un trouble constant de la sensibilité affective sous forme d'érotomanie. »

A côté de l'idée fixe principale se produit une autre conception délirante, accessoire, mais persistante, l'amour de Don Quichotte pour sa dame. Il est amoureux « parce que le chevalier sans dame est comme un arbre sans feuilles et sans fruits et un corps sans âme ».

Pi y Molist reconnaît comme symptôme presque exclusif de la folie de Don Quichotte l'illusion.

« Il a quelques hallucinations, mais elles sont rares et tout à fait passagères. Il voit des géants sortir du mur de sa chambre, et il les charge à grands coups d'estoc. Il se croit terrassé dans l'arène

(1) Pi y Molist, *loc. cit.*, p. 91.

d'un tournoi ; il appelle : ses amis accourent dans sa chambre et le trouvent en chemise l'épée à la main.

« Dans l'aventure des deux armées ou des troupeaux de moutons, il entend le son des trompettes et le hennissement des chevaux : ce sont des hallucinations.

« Quant aux illusions, elles sont multiples : les moulins à vent pris pour des géants, le plat à barbe pris pour l'armet de Mambrin, les marionnettes prises pour des chevaliers véritables, etc.

« On ne saurait trop insister sur la fréquence et l'importance des troubles sensoriels chez Don Quichotte. »

Le savant médecin espagnol analyse tous les points sur lesquels avait insisté Morejon, sur la transformation de la folie de l'hidalgo lors de sa troisième sortie, sur sa mort, sur les essais thérapeutiques qui ont été tentés.

Il dégage du roman l'observation de Cardenio le lycanthrope, et pour lui, pendant son séjour dans la Sierra Morena, alors qu'il émet le désir de se nourrir d'herbes et de mener une vie sauvage, le chevalier ébauche un délire analogue à celui de Cardenio, un délire de *zoanthropie*.

Nous ne pouvons suivre Pi y Molist dans son livre extrêmement attachant où toute l'histoire de Don Quichotte est exposée avec un grand luxe de détails. Envisageant les sources probables du roman, Pi y Molist semble attacher une très grande importance à ce qui fut publié avant Cervantes, aux histoires d'aliénés que l'on retrouve dans les médecins antiques, dans les poètes et les littérateurs d'autrefois. Enfin il consacre un chapitre très volumineux aux *réserves*.

Pour lui dans les psychoses les hallucinations sont beaucoup plus fréquentes que les illusions ; c'est un contre-sens clinique de la part de Cervantes que d'avoir donné dans son roman la prédominance aux illusions.

« D'autre part les convictions de l'aliéné sont inébranlables et Don Quichotte devrait être jusqu'au bout inébranlable dans ses convictions ». Il n'est pas naturel, pour Pi y Molist, de voir Don Quichotte reconnaître que les moulins à vent ne sont plus des géants et confesser ainsi son erreur.

Lorsqu'il s'est précipité au cours de la représentation de marionnettes au secours de Gayferos et Mélisendra, il paiera peu d'instants après le dommage causé : « J'ai cru que ce qui se passait là se passait au pied de la lettre ; que Mélisendra était Mélisendra, Gayferos, Gayferos... La colère m'a monté à la tête, et pour remplir les devoirs de ma profession de chevalier errant, j'ai donné aide et faveur à ceux qui fuyaient. Si la chose a tourné au rebours, ce n'est pas ma faute, mais celle des méchants qui me persécutent. Quoi qu'il en soit, je me condamne moi-même aux dépens. Que maître Pierre voie ce que valaient les figures détruites. Je lui paierai le prix en bonne monnaie courante de la Castille. »

Ce n'est pas là le langage d'un fou, nous dit le critique espagnol ; tandis que l'épisode de l'armet de Mambrin est un bel exemple, d'une grâce et d'une vérité admirables, de la persistance de l'hidalgo dans l'illusion.

Les lignes qui précèdent sont intéressantes à retenir parce qu'elles nous seront d'un grand secours lorsque nous discuterons bientôt la réalité des troubles sensoriels dans la psychose de Don Quichotte.

Les critiques qui suivent nous semblent avoir beaucoup moins de valeur.

Pour Pi y Molist, Don Quichotte est trop crédule ; il ne devrait pas être dupe quand Sancho lui présente comme Dulcinée une paysanne, à grosse face, robuste, au langage trivial, sale et puante ; il ne devrait pas non plus s'imaginer qu'il est enchanté lorsqu'il est enfermé dans la cage. Pi y Molist raisonne comme un critique du XIXe siècle. Au moment où écrivait Cervantes, tout le monde croyait aux sorciers, aux démons, aux enchanteurs et aux enchantements. Don Quichotte est de son époque et ce qui est morbide ce n'est pas la croyance aux enchanteurs et aux géants ; c'est la croyance que l'un de ces géants est spécialement attaché à ses pas pour le persécuter.

Enfin chez les fous lucides, on remarque toujours, ajoute le médecin de Barcelone, la défiance et l'insociabilité. Ils cachent leurs pensées et cette défiance est la manisfetation du bon sens

persistant dans la folie même. Don Quichotte au contraire répond à toutes les questions et se vante de ses conceptions délirantes et de ses sensations maladives. Dès la première rencontre il révèle son nom, celui de sa dame ; il dit sa profession, ses exploits, ses desseins.

Cela est contraire aux caractères de la monomanie, ou tout au moins est extrêmement rare. Nous ne saurions être de cet avis ; très fréquents sont au contraire « les fous lucides » qui sont comme Don Quichotte, qui loin de cacher leurs pensées les exposent au premier venu, qui adressent aux autorités compétentes mémoire sur mémoire relativement à leur affaire, qui couvrent d'affiches les murs aux alentours des palais de justice, qui commettent un attentat pour attirer l'attention sur eux après avoir saisi de leur affaire le public par l'intermédiaire de la grande presse, et les pouvoirs dirigeants par l'intermédiaire des députés.

Nous ne pouvons non plus nous associer aux réserves suivantes de Pi y Molist résumées, par M. Dumaine : « Don Quichotte n'a rien de l'individualisme des fous. Il vit avec son délire et pour son délire, ce qui est le propre des fous ; mais le désordre de son esprit n'est excité et exalté que par une suite d'illusions que provoquent les événements qui se succèdent et dont il reçoit l'impression. Il n'est ni concentré, ni taciturne ; son mal ne lui ôte pas le goût des relations avec le monde ; il ne cherche pas la solitude hors l'aventure de la Sierra Morena. Le chevalier se plaît en la compagnie des chevriers. Il s'intéresse à Marcela. Son attitude dans la maison du gentilhomme campagnard et dans le palais des Ducs est celle d'un homme affable, communicatif. Il aime en effet à pérorer ; il est sociable avant tout. Sancho dit de lui qu'il est un « fou gracieux ». La tristesse et la circonspection maladives, particulières aux aliénés, ne se remarquent pas chez lui. »

Quant au diagnostic formulé par Pi y Molist de *monomanie des grandeurs*, pris certainement dans le sens de *mégalomanie*, il ne répond plus à rien de réel ; la psychiâtrie contemporaine n'attache plus aucune valeur nosographique à la nature des idées délirantes ; les idées délirantes de grandeur se rencontrent dans

un grand nombre de psychoses, et ce n'est pas formuler un diagnostic que de dire d'un malade qu'il est atteint de mégalomanie.

Du reste, chez Don Quichotte, nous relèverons avec des idées de grandeurs, des idées de persécution et des idées érotiques, qui, les unes et les autres, ne sauraient avoir moins d'importance que les idées de grandeur.

M. Cesare Lombroso dans *l'Homme de Génie* signale la fréquence du Vagabondage chez les hommes de génie, et cite à ce sujet Cervantes : parlant de l'influence du climat chaud il déclare que Barcelone n'a pas donné d'artistes tandis que Séville a produit Cervantes, Velasquez, Murillo.

En 1897, M. Dumaine, dans son excellent livre sur Cervantes, consacre un chapitre à la Folie de Don Quichotte, mais il ne fait que résumer Pi y Molist sans y ajouter aucune idée personnelle.

M. Villechauvaix dans sa thèse de doctorat soutenue en 1898 a repris la question ; mais il ne semble pas qu'il ait apporté à cette étude toute la précision désirable ; si l'auteur connaît le travail de Morejon, il paraît, par contre, complètement ignorer le livre si important de Pi y Molist et ne fait pas allusion à l'analyse de M. Dumaine ; en plus de ces omissions, certaines phrases nous laissent quelque peu rêveur ; c'est ainsi qu'il parle du voyage de Cervantes dans la *presqu'île* de la Manche (?).

Après un très bref résumé de la vie de Cervantes, après un exposé rapide de ses maladies, M. Villechauvaix analyse à son tour Don Quichotte. Il s'est servi pour cette analyse du travail de Morejon et de la thèse de Louveau

Il reproduit l'étiologie telle que l'a formulée Morejon qu'il oublie d'ailleurs de citer à ce propos. « Quelques-unes de ces causes, dit-il, n'ont pas une influence incontestable ; d'autres ont un effet rigoureusement certain, et toutes, réunies en un faisceau, ont une valeur indiscutable. »

Il rappelle par quelle succession d'événements Don Quichotte est arrivé au délire. « L'existence de chevalier errant, tel est le principe fondamental qui dirigera sa vie désormais, le mobile qui déterminera ses actes, la source d'où découleront toutes ses

pensées. Il édifiera là-dessus un système de conduite absolument logique à son point de vue. Si la base était ordonnée et régulière, on ne trouverait rien à redire à l'édifice. »

M. Villechauvaix semble attacher une grande importance à certains signes : l'amaigrissement considérable, l'absence de sommeil, l'abstinence prolongée d'aliments, la perversion du goût par rapport aux aliments.

M. Villechauvaix, en la circonstance, parle, à n'en pas douter, du dîner où Don Quichotte se nourrit de glands ; mais nous avons déjà dit que c'est un usage très répandu en Espagne où il y a une espèce de glands comestibles.

Lorsque la duchesse écrit à la femme de Sancho pour lui annoncer que son mari est promu gouverneur d'une île, elle lui demande de lui faire parvenir un boisseau de glands.

Que retient encore M. Villechauvaix ? « Une excitation génésique au début, que ne tarde pas à suivre l'anaphrodisie.

« Une grande insensibilité à l'action du froid ; notre héros passe les nuits à la belle étoile sans être le moins du monde incommodé. »

Nous croyons qu'au mois d'août en Espagne il ne faut pas être aussi insensible à l'action du froid que M. Villechauvaix veut bien le dire pour passer les nuits en plein air.

Notre confrère reprend les idées de M. Louveau sur les perversions affectives chez Don Quichotte.

Enfin, « toujours soucieux de faire de son héros un type de parfait dégénéré mental, ajoute-t-il, Cervantes lui prête des phénomènes fort communs dans cette affection, les illusions, les interprétations délirantes et les hallucinations. »

Illusion de la vue : il prend une venta pour un château ;

Illusion de l'ouïe : le porcher tirant des sons de sa corne et pris pour un musicien ;

Illusion du toucher et de l'odorat : l'aventure de Maritorne.

Hallucination : Don Quichotte dénombrant sur une plaine absolument nue des fantassins, des cavaliers, des machines de guerre.

Puis il expose, d'après Morejon, les différentes périodes de la

maladie et les divers moyens thérapeutiques employés par Cervantes pour guérir son héros.

La conclusion de cette étude est que le Don Quichotte est une reproduction classique du *délire systématisé des persécutions.*

Nous ne saurions admettre cette conclusion ; rien dans la psychose de Don Quichotte ne rappelle l'évolution du délire systématisé avec ses quatre phases bien tranchées ; mais nous allons bientôt au diagnostic indiquer des raisons, encore plus importantes que des raisons d'évolution, pour rejeter le diagnostic de M. Villechauvaix.

En 1905, à l'occasion du troisième centenaire de la publication du *Don Quichotte*, les psychiâtres ont étudié à nouveau la psychose de Don Quichotte. Les Académies de Médecine des pays de langue espagnole lui ont consacré des séances solennelles, notamment l'Académie de médecine et de chirurgie de Barcelone ; mais les auteurs s'en sont surtout tenus au travail de Pi y Molist et ne l'ont pas modifié dans ses grandes lignes et dans ses conclusions essentielles.

Dans une étude sur Cervantes, Revesz, un médecin hongrois, a envisagé les rapports des deux héros principaux de Don Quichotte avec la psychologie de la foule.

Pour lui, Cervantes a voulu donner une synthèse tragique et farouche des deux tendances de l'humanité.

« Don Quichotte, noble et chevaleresque lutteur, protecteur et défenseur des faibles, lutteur inspiré, semblable à Hercule, n'ayant que l'unique désir de délivrer ceux qui souffrent et qui sont faibles des êtres malfaisants, n'est en réalité qu'un paranoïaque.

« Son fidèle serviteur Sancho Panza, est le prototype du paysan naïf qui veut vivre tranquillement sans travailler, sans s'intéresser à la souffrance qui l'environne et qui ne pense qu'à remplir son estomac.

« A ses yeux toute chose garde l'aspect que son patron lui a donné.

« Deux siècles avant les pères de la psychiâtrie moderne, Pinel et Esquirol, Cervantes a reconnu les deux tendances de l'humanité : l'une qui pèche par excès, l'autre par défaut.

« La délimitation précise entre l'âme normale et l'âme pathologique appartient à la psychologie moderne.

« Mais Cervantes a reconnu, il y a déjà trois siècles, les états limitrophes de la folie. »

Le Dr Comenge rappelle le mot de Menendez y Pelayo : « Les critiques les plus autorisés du *Don Quichotte* sont les psychiâtres », et il déclare que la partie médicale fut, dans le *Don Quichotte*, plus qu'une simple coïncidence. « Ce fut la raison, la pensée dominante et la base artistique de toutes les beautés et de tous les enseignements de cette œuvre, le suc vivifiant de la composition poétique, surgi de la veine inexplorée de la psychiâtrie.

« Il est impossible de se former une idée plus parfaite et plus fructueuse *du délire partiel*, qu'en se remémorant les exploits de l'amant de Dulcinée qui a perdu l'esprit en lisant le contenu indigeste des livres qui avaient cours dans les écoles sous Cervantes. Une telle vérité est tenue pour irréfutable, et la preuve en est dans le *Traité de Médecine* du Dr Perez de Herrera (1), pour ne citer que celui-là, postérieur à la création du Don Quichotte. »

Sous ce titre : « *La herencia de Don Quijote* », Fisac a publié également en 1905 un long travail qui ne touche que de loin à notre étude. Il décrit une folie que par suggestion engendrent certains mauvais livres et qui, si elle fut inoffensive chez le Chevalier de la Manche, pousse la société actuelle au crime et est engendrée chez elle par les lectures malsaines, les spectacles et les gravures contraires à la morale et au bon goût.

Et le Dr Fisac étudie successivement l'influence des logements insalubres, des causes de débilité générale, comme l'alcoolisme ; le relâchement des mœurs et ce qu'il appelle l'esprit du jour, et l'auteur attache une grande importance à la diffusion, parmi la nation, de livres comme celui de Cervantes qui peuvent être une très grande cause de salubrité morale.

Le travail de M. Morini, paru à Mexico, est une mise au point très consciencieuse de la question : « Les études psycho-pathologiques, dit M. Morini, tendent à démontrer que Cervantes a créé

(1) *Compendium totius medecinæ ad Tyrones*, Madrid, 1614.

le type de vésanique le plus admirable que puisse désirer comme cas clinique l'aliéniste le plus exigeant. »

Après avoir cité le mot d'Esquirol, le travail de Morejon et celui de Pi y Molist, déclaré que Cervantes doit être vénéré non seulement par les Espagnols, mais encore par les psychologues et les aliénistes du monde entier, Morini se défend du reproche d'être tombé dans le défaut des Quichottistes qui font de Cervantes un psychologue et un aliéniste. Cervantes ne s'est assurément pas proposé de décrire un cas pathologique par lui observé. On peut le considérer comme « un voyant, qui, à la chaleur de son cerveau privilégié, forgea l'histoire clinique d'un fou la plus complète et la plus réjouissante que l'on puisse encore aujourd'hui se figurer.

« Il suffit pour s'en convaincre de suivre pas à pas l'histoire de l'hidalgo. Sa folie est en réalité celle que le grand Esquirol a décrite sous le nom de monomanie et qui, à l'heure actuelle, porte le nom de *délire partiel.*

« Dans la folie de Don Quichotte prédomine une conception délirante fondamentale et fixe qui obscurcit toutes les autres : celle de se croire chevalier errant ; et d'autres secondaires qui se manifestent en un grand nombre d'occasion : l'amour de Dulcinée et les promesses à Sancho.

« On observe, d'autre part, de nombreuses illusions de la vue, du tact et de l'odorat, et des hallucinations de l'ouïe, accompagnées d'exaltation de la sensibilité affective sous forme d'érotomanie. Tout cela sans aboulie, sans affaiblissement de l'intelligence, sans impulsions ni troubles somatiques.

« Les hallucinations et illusions de la vue sont nombreuses :

« L'armet de Mambrin ;

« Le porcher pris pour un héraut ;

« Les moulins à vent.

« Comme illusion du toucher, l'auteur cite l'épisode de la chemise de Maritorne.

« Comme illusion de l'odorat : l'odeur d'ail de Maritorne qui lui paraît suave et aromatique. »

Enfin, Morini insiste sur les fausses reconnaissances : Don Qui-

chotte prend le curé pour l'archevêque Turpin, confondant dans ce dernier cas, son idée délirante avec une illusion de la vue.

Il cite en terminant Pi y Molist qui admire l'intuition de Cervantes pour avoir magistralement décrit un fou dans « l'ignorance enchanteresse des grands génies ».

De tous les travaux récents, il en est un qui mérite de retenir tout particulièrement notre attention. C'est celui du Dr Ricardo Royo Villanova, paru en 1905, à Saragosse.

Il paraît à son auteur que les travaux de Morejon et de Pi y Molist sont de date trop éloignée. « Il se propose donc, à la lumière de la science contemporaine, d'étudier la folie de Don Quichotte et de reconstituer son histoire, sous la même forme qu'une observation lue et commentée dans une chaire magistrale. »

Il étudie tout d'abord ses antécédents (ce sont ceux que nous avons signalés à différentes reprises).

Comme symptômes somatiques, il dresse le tableau suivant :

Fonctions génésiques. — Frigidité certaine et célibat.

Fonctions digestives, respiratoires, circulatoires et urinaires. — Rien de particulier.

Fonctions nerveuses de mobilité, de sensibilité, des réflexes trophiques, et de régulation thermique, rien d'important, si l'on excepte la finesse de l'ouïe et de l'olfaction signalée par Cervantes.

Il est un phénomène qui est, dit Villanova, à moitié chemin entre le domaine physique et le domaine psychique, c'est le sommeil ; Don Quichotte est en proie à l'insomnie, et reprenant le roman, Villanova cite tous les passages où l'hidalgo passe en lecture, ou en rêverie, la plus grande partie de ses nuits.

Etudiant les troubles du langage parlé, il ne relève pas de troubles de l'articulation, il n'a aucune des dysphasies décrites par les auteurs.

Son langage, dans ses discours sur l'âge d'or, sur les lettres et les armes, dans les conversations et les dialogues, est emphatique, déclamatoire, théâtral, il aboutit souvent à la rime et au monologue.

« En ce qui concerne le langage écrit, personne n'a pu voir l'original d'aucune lettre ou poésie écrite par Don Quichotte et

par conséquent ne peut rien dire en ce qui concerne la forme de ses lettres, l'inclinaison des caractères, l'ampleur des signes orthographiques et les autres détails graphologiques qui ont une importance de premier ordre pour connaître le psychisme d'une personne déterminée.

« Il n'y a pas chez lui de dysgraphie.

« Don Quichotte écrit très peu, et en échange lit beaucoup, alors qu'en général c'est le contraire qui se produit.

« Dans les deux lettres et dans la petite poésie qu'il écrit, on relève les mêmes particularités que dans les discours et les romances de Don Quichotte. »

Si nous passons maintenant à ce que M. Villanova appelle les « actes morbides », nous trouvons (et l'auteur illustre sa démonstration de faits déjà signalés) deux des traits principaux de la manière de se conduire des aliénés signalés par Morselli.

Le manque d'adaptation de l'individu aux conditions du milieu où il vit, et la disconformité entre sa conduite actuelle et sa conduite antérieure.

Jamais Don Quichotte ne réalise un acte impulsif ; les actes de Don Quichotte sont intimement liés à ses troubles de perception et à ses idées morbides, à la fausse interprétation qu'il a des choses, des gens, de ses succès et qui fait qu'il rapporte tout à la chevalerie errante.

En ce qui concerne les troubles psycho-sensoriels, Don Quichotte présente de nombreuses illusions, mais pas d'hallucinations. Pour Villanova, les hallucinations signalées résultent d'une définition mauvaise, d'une confusion avec l'illusion.

La bataille contre les géants de la tapisserie dont le récit fait par la nièce est sans doute exagéré, n'est que le fruit d'une illusion, de même le fait que Don Quichotte prend, pour le sang d'un de ses ennemis blessé, la sueur qui lui coule du front.

Don Quichotte ne fait que conformer à ses idées délirantes ce qui se présente à ses sens d'une façon réelle et tangible.

Et Villanova cite les ventas prises pour des châteaux, les filles de mauvaise vie confondues avec des princesses, les moulins à vent avec des géants, Sancho avec le marquis de Mantoue.

Ses illusions furent surtout des illusions de la vue ; Don Quichotte voit une chose et se la figure tout autre ; mais il a aussi des illusions de l'ouïe : les bruits du moulin à foulon et le sifflet du porcher.

De l'odorat : le parfum d'ail de Maritorne.

Du toucher : la chemise de çendal fin.

Pour ce qui est des idées délirantes : la principale d'où émerge tout le délire de Don Quichotte est de croire qu'une foule de gens l'attendent pour redresser les torts.

« Le délire de Don Quichotte est un délire courant, commun, d'inférence ou d'interprétation, qui partant de fausses prémisses, de l'existence réelle de chevaliers errants et de la possibilité et de la nécessité de leur apparition actuelle, passe par toutes les phases du raisonnement logique et donne naissance aux idées délirantes et aux jugements incorrects, d'où découlent les conclusions erronées et illogiques jusqu'à l'extrême, si on les considère séparées de leur prémisses, mais logiques jusqu'à l'évidence si l'on suit la série de raisonnements qui prennent racine dans un cerveau battu depuis des mois par la lecture des livres en vogue.

« Les idées de ce délire sont principalement des idées de grandeur liées à des idées de persécution, de défense et de chaste érotisme.

« Pour les causes de la folie de Don Quichotte, il est difficile d'arriver à une certitude. Rien ne permet de soupçonner la syphilis ou la tuberculose ; de même pour une auto-intoxication d'origine intestinale, d'origine rénale ou hépatique, pas de maladies professionnelles, pas de tabac, ni de boissons alcooliques, pas d'intoxication par l'oxyde de carbone.

« Pas de causes mécaniques : traumatismes ou interventions chirurgicales.

« Peut-être le froid et la chaleur supportés pendant les parties de chasse, et les travaux agricoles, ont-ils eu un rôle, de même que la vie dans le célibat. La lecture des livres de chevalerie par la fatigue intellectuelle produite a pu être aussi une grande cause. »

L'évolution de la folie de Don Quichotte se fait dans l'ordre où nous l'avons rapporté.

Pour M. Villanova, la folie bien définie et déterminée qui répond merveilleusement au cas de Don Quichotte est la paranoïa chronique ou délire systématisé ou partiel de type expansif, forme mégalomaniaque et variété philanthropique.

« Don Quichotte, comme c'est le cas dans le délire partiel, a un système délirant limité à une série d'idées particulières. »

Et reprenant l'article de M. Arnaud, dans le traité de Gilbert Ballet, Villanova montre que Don Quichotte présente tous les signes de ce délire .

Le travail de M. Villanova marque une étape importante dans l'étude de la psychose de Don Quichotte. Il a donné une tournure réellement scientifique au débat ; mais peut être dans son désir d'imprimer à l'observation l'allure nécessaire à une observation clinique qui doit servir de base à une recherche psychiâtrique, a-t-il quelque peu forcé la note et fait dire au roman de Cervantes beaucoup de choses qui n'y étaient pas contenues ; certains points sont extrêmement douteux dans l'histoire pathologique du noble hidalgo, et l'observation qu'a faite Cervantes de l'aliéné qui lui a servi de modèle fut certainement très restreinte, et limitée sans doute à la première partie du roman.

Le diagnostic proposé par M. Villanova, et qui semble être celui de MM. Comenge et Morini, est certainement le plus précis qui ait été formulé. M. Villanova a bien vu les caractéristiques essentielles de la psychose de Don Quichotte.

Le mot paranoïa a subi des fortunes diverses : « La majorité des auteurs allemands, disent MM. Sérieux et Capgras, décrit une paranoïa chronique simple (par opposition à la paranoïa chronique hallucinatoire) analogue aux délires interprétatifs et dont la folie quérulante n'est qu'une variété. Mais ils n'établissent pas l'autonomie de cette psychose qui, plus compréhensive que le délire d'interprétation, reste maintenue par eux dans le même cadre que la paranoïa hallucinatoire.

« Il faut arriver à la sixième édition (1889) du *Traité* de Kraepelin pour assister à une transformation complète de la conception des folies systématisées. Jusque-là Kraepelin adoptait à peu près les classifications que nous venons d'exposer.

« Dans les éditions de 1887, de 1889 et de 1893, il considère en effet la Verrucktheit ou paranoïa comme caractérisée par le développement chronique d'un système délirant durable avec conservation complète de la lucidité.

« Il distingue deux formes : l'une expansive, l'autre dépressive, avec chacune deux variétés caractérisées par la présence ou l'absence d'hallucinations (*paranoïa combinatoria*). Dans le délire de persécution non hallucinatoire, le prétendu préjudice intéresse, non l'organisme même du malade, mais ses intérêts sociaux. Il y a aussi un délire de grandeur non hallucinatoire. En 1896, Kraepelin divise la paranoïa en deux groupes : les formes combinatoires et les formes hallucinatoires. Mais dans les éditions de 1899 et 1904, Kraepelin critique vivement la conception de la paranoïa : il rattache à la démence précoce, et spécialement à la démence paranoïde les formes hallucinatoires à terminaison démentielle, même lorsque celle-ci apparaît tardivement. Il réserve le nom de paranoïa à un groupe de cas correspondant au délire de revendication et au délire d'interprétation dans lesquels les conceptions délirantes constituent le symptôme, non pas unique, mais cependant de beaucoup le plus saillant de la maladie ».

Villanova ne nous semble pas avoir suffisamment marqué les limites entre l'illusion et l'interprétation, il a éliminé, il est vrai, de la psychose de Don Quichotte toutes les hallucinations, mais il a fait encore une part trop grande à l'illusion. Son diagnostic est trop général et ne pose pas la question de savoir si Don Quichotte est un interprétateur ou un revendicateur. Villanova s'est surtout inspiré des travaux du psychiâtre italien Morselli qui a décrit les délires d'inférence ou par raisonnement (psychoses interprétatives) et les a placés à côté de la paranoïa originelle dégénérative dans les *paraphrénies* (anomalies de l'évolution cérébrale).

Pour en finir avec l'opinion des psychiâtres sur la psychose de Don Quichotte, il ne nous reste qu'à signaler le discours lu par le Dr D. Santiago Ramon y Cajal en la séance solennelle que le collège de médecine de la province de Madrid consacra à Cervantes, le 9 mai 1905.

Ce discours intitulé : *La psychologie de Don Quichotte et le Quichottisme,* conçu sous une forme très littéraire, n'intéresse que de loin la psychiâtrie. Nous en donnerons un très rapide résumé : « Don Quichotte est la plus belle personnification de l'individualisme indomptable et de l'abnégation sublime. Par suite de l'égoïsme, le monde gémit dans l'iniquité et le déshonneur, et c'est Don Quichotte, dans sa passion généreuse et débordante, qui redressera tous ces torts.

« Il aura beau tomber vaincu, il restera insensible à la douleur de son corps pour ne songer qu'à son idéal brisé. Rien ne saurait surpasser l'idéal merveilleux qui bouillonne dans son cerveau. Qu'importe le monde réel si pâle et si mesquin, car une vie intérieure, intense et farouche, l'absorbe tout entier.

« Il caresse un rêve lumineux, il veut le vivre et le faire vivre à autrui ; il sculptera à coups de lance les consciences, d'après le modèle idéal de l'honneur, qu'il a appris dans les histoires de chevalerie.

« Pour extirper de l'âme espagnole les travers ridicules de la chevalerie, il a peint un hidalgo en proie aux illusions, aux hallucinations, aux obsessions, aux idées délirantes.

« Mais à cause de cette anomalie de Don Quichotte, il se dégage de l'œuvre une mélancolie profonde. Nous avons beau nous rappeler que Cervantes n'a voulu atteindre que les romans de chevalerie, nous nous demandons malgré tout, les larmes aux yeux, si le noble idéal de la science et de la philosophie est condamné à périr irrémédiablement, et si seuls les déments seront capables d'héroïsme, et seront les promoteurs des plus nobles entreprises. Il y a une tristesse infinie à voir à l'heure de la mort le fou sublime converti en Alonso Quijano le Bon, recouvrer subitement la raison pour proclamer la déprimante doctrine de la résignation aux iniquités de ce monde.

« Sancho forme le contrepoids nécessaire au plaintif chevalier de la Triste Figure : il représente le plaisir en face de Don Quichotte qui personnifie la douleur.

« Mais, de plus, le roman de Cervantes est le symbole parfait de sa vie : c'est le livre où s'est vidée tout entière une âme affligée et désenchantée.

« Elevé dans de hautes ambitions, ayant rêvé la gloire des gens de guerre, fonctionnaire intègre, écrivain sentimental, il pense convertir sa vie en une idylle sans fin. Mais sous les coups du destin implacable, ses illusions sont mortes à jamais, et à la fin de sa vie il se voit oublié, pauvre, solitaire, captif, déshonoré.

« Quand des portraits humains sortent de la plume si parfaitement vrais, c'est que l'auteur s'est regardé lui-même bien souvent dans le miroir trouble et les replis de sa propre conscience, et derrière les ritournelles contre les romans chevaleresques, percent le découragement de cet amant de l'idéal, le douloureux abandon d'une illusion tenacement caressée, le *mea culpa* un peu ironique d'un altruiste désabusé.

« Cependant ce fut peut-être un bien que toutes ces vicissitudes traversées par Cervantes ; il n'est pas certain que dans une vie calme et sereine exempte d'ennui et de misères, Don Quichotte se serait écrit. La douleur est un stimulant des âmes, un grand instigateur des énergies. Comparables à une multitude de noctiluques dont la phosphorescence s'exalte au choc de l'hélice du navire, les paresseuses cellules cérébrales s'éclairent sous le fouet des émotions pénibles. Le cerveau de Cervantes, pour arriver à l'inspiration sublime, avait peut-être besoin de l'éperon de la douleur et du spectacle de la désolation et de la misère.

« L'admirable figure de Don Quichotte s'est agrandie, a envahi la vie réelle et a marqué d'un timbre indélébile toute la nationalité et toute la race espagnole.

« Rarement apparurent cependant dans notre pays des hommes qui se donnèrent tout entier à l'humanité et périrent par elle. Il est pénible de reconnaître que l'Espagne a fourni trop de Sancho pour trop peu de Don Quichotte. Et cela est vrai surtout dans la science et la philosophie espagnoles, où la majorité des penseurs et des savants s'est bornée à appliquer les théorèmes mathématiques et les faits biologiques ou physiques découverts par des étrangers. Pas d'expéditions coloniales, pas de voyages polaires. Le pâle soleil de minuit n'a jamais éclairé de ses poétiques rayons les replis du drapeau espagnol.

« Et pourtant : retirer les esprits de la ténébreuse caverne de

l'erreur ; exploiter les inépuisables richesses du sol et du sous-sol ; modeler au burin d'une culture intense notre cerveau, pour que dans toutes les sphères de l'activité humaine, jaillisse une foule d'idées neuves et d'inventions profitables à la prospérité de la vie, telles sont les admirables et glorieuses aventures réservées aux Don Quichotte de l'avenir.

« Envisagées au point de vue moral, les nations sont les ultimes synthèses de songes et d'aspirations communs, la sublime floraison d'une plante dont les multiples racines prennent naissance dans tous les cœurs. Je comparerais volontiers les grands peuples à ces poétiques îles de corail qui émergent du fond de la mer dans les augustes solitudes océaniennes. Si, rêveur aux yeux d'artiste, vous contemplez les côtes riantes, festonnées de blanche écume, les fleurs odorantes, les arbres gigantesques où semblent se mouvoir le chœur des oiseaux du ciel, vous penserez qu'un tel paradis est surgi spontanément par un caprice d'Amphitrite ; mais examinez le sous-sol avec l'analyse méthodique de la science, descendez au fond de la mer et à surprendre dans les calcaires l'œuvre et les reliques de milliards d'êtres infimes et obscurs, vous comprendrez que toute cette grandiose floraison épanouie au soleil, représente la construction séculaire et opiniâtre d'existences innombrables. »



CHAPITRE VI

UNE CONCEPTION NOUVELLE DE LA PSYCHOSE DE DON QUICHOTTE

Nous avons exposé dans les pages qui précèdent, avec tout le développement qu'elles comportaient, les opinions des littérateurs et des psychiâtres sur la psychose de Don Quichotte. Pour plus de certitude, nous n'avons reproduit aucune critique sans rechercher le texte même où elle avait été énoncée. Nous avons formulé déjà quelques réserves, nous avons montré quelques invraisemblances. Les diagnostics qui ont été portés nous paraissent sujets à révision, nous allons donc, en précisant notre critique sur les points les plus importants, chercher à parvenir à une conception nouvelle de la psychose de Don Quichotte.

Il ne s'agit, nous ne l'oublions pas, que d'une œuvre littéraire ; mais de cette fiction se dégage une observation véritable suffisamment précise, croyons-nous, pour nous permettre d'arriver à un diagnostic plus complet que ceux qui ont été formulés. Cette étude médico-psychologique du noble hidalgo peut profiter largement des travaux récemment parus en médecine mentale, et c'est à la lumière de ces nouvelles études que nous éclairerons les particularités du délire de Don Quichotte qui jusqu'à présent étaient restées dans l'ombre.

Nous avons trouvé, sous la plume de la plupart des littérateurs et des psychiâtres, le diagnostic de monomanie. Nous avons montré qu'il ne répondait à rien de réel, nous n'y reviendrons plus.

Mais il est un autre point sur lequel il convient de s'expliquer une fois pour toutes, au début de ce diagnostic, car c'est le point le plus capable de nous orienter définitivement.

On l'a remarqué : avec un ensemble parfait, littérateurs et psy-

chiâtres nous parlent à chaque instant des hallucinations et des illusions de Don Quichotte. Le chevalier de la Triste Figure est un halluciné, un illuminé : il est continuellement victime de ses illusions.

Cela est écrit à chaque page ; les auteurs insistent sur cette caractéristique du délire avec une force toute particulière ; personne n'a songé à mettre en doute la réalité de ces hallucinations et de ces illusions.

Constatons-le, tout d'abord, littérateurs et psychiâtres ont confondu hallucination et illusion et ont volontiers employé ces mots l'un pour l'autre.

Aussi, préalablement, rappellerons-nous que l'hallucination et l'illusion sont des troubles sensoriels, la première étant une perception sans objet, la seconde une perception inadéquate à son objet. Nous ajouterons que l'interprétation délirante est un raisonnement faux, ayant pour point de départ une sensation réelle, un fait exact, lequel en vertu d'association d'idées liées aux tendances, à l'affectivité, prend, à l'aide d'inductions ou de déductions erronées, une signification personnelle pour le malade (Sérieux et Capgras).

Ces définitions nous permettent d'affirmer l'erreur de ceux qui ont considéré comme une hallucination ou comme une illusion la scène où Don Quichotte prend un porcher pour un châtelain, et qui est manifestement une interprétation délirante.

Elles vont nous permettre encore de résoudre cette question primordiale à nos yeux : existe-t-il chez Don Quichotte des troubles sensoriels indiscutables ?

Après avoir écrit que les troubles sensoriels « fourmillaient » dans le récit de Cervantes, les auteurs n'ont pu cependant, dans les travaux par nous résumés, en formuler un bien grand nombre.

Pour eux un exemple typique d'hallucination est celui de la descente de Don Quichotte à la caverne de Montésinos. Nous avons déjà dit combien la seconde partie du roman était d'un faible secours pour les psychiâtres, combien cette folie « arrangée » et « déduite du passé » nous paraissait sujette à caution. De plus

Cervantes écrit au sujet de cette aventure : « On tient pour certain qu'au moment de sa mort Don Quichotte se rétracta et dit l'avoir inventée parce qu'il lui parut qu'elle cadrait à merveille avec les aventures qu'il avait lues dans ses livres. »

Mais même si nous laissons de côté ces procédés littéraires, et si nous convenons de la réalité de l'aventure, nous ne pouvons admettre qu'il s'agisse bien là d'une hallucination.

Quand on l'a remonté, en effet, « il avait les yeux fermés et paraissait dormir. Ils l étendirent par terre et le délièrent sans toutefois pouvoir l'éveiller. Enfin tant fut tourné et retourné, tant fut agité et secoué notre chevalier qu'au bout d'un bon moment il revint à lui en étendant ses membres comme s'il fût sorti d'un pesant et profond sommeil. Il commença par regarder de côté et d'autre comme un homme étonné... »

Don Quichotte raconte qu'en descendant il s'est endormi profondément.

Il s'agit, à n'en point douter, d'un rêve dans lequel notre bon chevalier a revécu une des nombreuses scènes des romans de chevalerie dont son esprit était plein.

Plus probante, au premier abord, semble la scène où Don Quichotte guerroie contre des troupeaux de moutons.

A ce sujet M. Villechauvaix écrit (1) : « Remarquons que Cervantes, poussant fort loin son génie d'observation, est allé jusqu'à établir avec une grande finesse psychologique la différence entre l'illusion et l'hallucination. Une fois Don Quichotte se trouvant sur une plaine absolument nue fait le dénombrement fantastique des fantassins, des cavaliers, des machines de guerre qu'il croit apercevoir : « Par ma foi, s'écrie Sancho, je me donne au diable « si je vois en tout ceci un seul homme ou géant, ou chevalier de « tous ceux que vous avez nommés là ; je n'y puis du moins réussir, et probablement ce doivent être des enchantements comme « les fantômes d'hier au soir. » N'est-ce pas là un exemple des plus frappants d'hallucination ? »

(1) Villechauvaix, *Cervantes, malade et médecin*, thèse de Paris, 1898, p. 22.

Nous croyons que l'exemple n'est pas aussi frappant que M. Villechauvaix veut bien le dire, et quand nous remarquons que dans tout le livre de Cervantes c'est la seule hallucination que notre confrère y a retenu, nous sommes bien prêt de croire que la question des hallucinations chez Don Quichotte est définitivement jugée.

Si nous nous reportons au texte de Cervantes, nous y lisons ceci : « Ils gravirent une petite hauteur de laquelle on aurait en effet parfaitement distingué les deux troupeaux que Don Quichotte prenait pour des armées, *si les nuages de poussière par eux soulevés n'eussent empêché de bien les voir* (1). »

Le diagnostic d'hallucination n'est pas possible dans ce cas, tout au plus peut-on parler d'illusion. Mais nous ne pensons même pas qu'il s'agisse d'une illusion. Don Quichotte a lu pendant des mois les romans de chevalerie ; il est persuadé de la réalité des histoires qui y sont contenues ; le monde est plein pour lui d'enchanteurs et de géants, de chevaliers et d'aventures. C'est là une pensée qui ne le quitte jamais. Il voit un nuage de poussière. Il est impossible de distinguer ce qui soulève ce nuage. Don Quichotte ne saurait hésiter, « car tout ce qui frappe sa vue il l'accommode avec une facilité merveilleuse à sa fantaisie chevaleresque et à ses errantes pensées ». Pas de doute ! Ce sont les armées des géants dont il a lu l'histoire, qui vont devant lui se livrer une bataille sans merci ! Du fond de sa mémoire accourent en foule des milliers de détails, tout ce qu'il a lu et relu des milliers de fois jaillit spontanément de ses lèvres : il gravit la colline, le nuage s'étend toujours sur la plaine ; Don Quichotte ne regarde déjà plus, les yeux mi-clos il vit son rêve ; emporté par ses souvenirs, il parle, il parle ; une description en amène une autre ; tous les romans de chevalerie vont y passer, il ne fera grâce d'aucun à son écuyer, et ses « vois-tu » ne sont au fond que de grands mouvements oratoires.

Sur cette perception exacte : un nuage de poussière, il a bâti une interprétation délirante ; ce qui est morbide chez lui, c'est

(1) Voir p. 50.

la croyance à ces armées de chevaliers errants, ce n'est pas le fait de les soupçonner derrière un nuage de poussière. Don Quichotte n'a pas plus tort dans son interprétation que Sancho, qui, emporté par d'autres tendances, a deviné des troupeaux de moutons.

Ce qui serait plus probant peut-être, c'est de prendre les bêlements d'agneaux pour des hennissements de chevaux, mais dans le brouhaha d'un troupeau en marche, au milieu des bruits de la plaine, c'est là, nous semble-t-il, une erreur permise.

Du reste Don Quichotte ne fait aucune difficulté, lorsqu'il est désarçonné par les bergers, pour reconnaître qu'en effet il a devant lui un troupeau de moutons ; mais c'est le malin négromant qui le persécute qui a changé les escadrons de soldats en troupeaux de brebis parce qu'il est jaloux de la gloire que Don Quichotte aurait recueillie dans cette bataille.

On a beaucoup insisté sur la scène de la venta où Don Quichotte se figure que la fille du ventero s'est éprise de lui ; ce serait un remarquable exemple d'illusion du toucher que de prendre une chemise en grosse toile à sacs pour du plus fin et du plus doux çendal (1).

Cela est tout au plus, semble-t-il, un peu d'exagération amoureuse de notre bon chevalier, et quel est de par le monde celui qui, par la pensée, ne pare pas de tous les charmes et de tous les atours celle qu'il aime ou dont il se croit aimé ?

Cervantes force sans doute la note lorsqu'il affirme que la fille aurait fait vomir les entrailles à tout autre qu'à un muletier...

Illusion encore que l'épisode de l'armet de Mambrin ? Don Quichotte a-t-il en la circonstance tous les torts ? Le perruquier porte, sur la tête, son plat à barbe pour protéger son chapeau neuf de la pluie d'orage. Ce n'est guère la place d'un plat à barbe, reconnaissons le. Lorsqu'il sera tombé entre les mains de Don Quichotte, celui-ci ne méconnaîtra pas qu'il ressemble, à s'y méprendre, à un plat à barbe (2).

(1) Voir page 49.
(2) Voir page 52.

« Sais-tu ce que j'imagine, Sancho, reprend Don Quichotte ; c'est que cette pièce fameuse, cet armet enchanté a dû par quelque étrange accident, tomber aux mains de quelqu'un incapable d'en connaître et d'en apprécier la valeur, et que ce nouveau maître, sans savoir ce qu'il faisait et le voyant de l'or le plus pur, dût en fondre la moitié pour en faire de l'argent, de sorte que l'autre moitié resta sous cette forme qui ne ressemble pas mal, comme tu dis, à un plat de barbier. Quoi qu'il en soit, pour moi, qui le connais, peu m'importe sa métamorphose, je le remettrai en état au premier village où je rencontrerai une forge, et si bien qu'il n'ait rien à envier au casque même que fourbit le dieu des fournaises pour le dieu des batailles. »

De même, lorsqu'en bateau sur l'Ebre(1), il prend un moulin à eau pour un château, il répond à Sancho qui cherche à redresser son erreur. « Tais-toi, bien que cela ait l'apparence d'un moulin à eau, ce n'en est pas un. » Il reconnaît donc que les apparences sont contre lui. Il ne voit pas un château : il n'y a donc pas illusion.

En réalité, de tous les exemples d'illusions qu'on nous a signalés chez Don Quichotte, un seul nous paraît devoir être retenu. C'est l'épisode des moulins à vent : « Voilà devant nous au moins trente démesurés géants auxquels je pense livrer bataille et que je veux tuer tous tant qu'ils sont. — Quels géants ? demande Sancho. — Ceux que tu vois là-bas, lui répond son maître, avec leurs grands bras, car il y en a qui les ont de presque deux lieues de long. »

Nous ne répéterons point ce que nous avons déjà dit sur l'état d'esprit de notre hidalgo, sur sa manière d'accommoder les choses à sa fantaisie chevaleresque ; mais nous ferons remarquer que s'il est ridicule de croire aux géants, il n'est peut-être pas aussi ridicule de reconnaître ces géants dans les moulins à vent, suspendus dans le lointain au flanc d'une colline, alors que l'aube se lève, que les formes sont encore confuses et indécises dans le demi-jour et qu'un brouillard bleuté flotte sur la plaine. Là en-

---

(1) Voir page 64.

core l'illusion sensorielle est fort contestable et il s'agit plutôt d'une erreur d'appréciation, d'un jugement précipité dû à l'attention expectante.

Nous avons à ce sujet l'opinion d'un auteur qui n'est pas un psychiâtre, un auteur qui parle des hallucinations de Don Quichotte, un homme qui ne saurait être suspect de subtilité de raisonnement psychologique, M. Jaccaci, qui a parcouru l'itinéraire de Don Quichotte en cherchant à se replacer dans les conditions où s'est trouvé le chevalier de la Triste Figure. « Nous découvrîmes, écrit-il, les moulins à vent de Crijitano. Un d'entre eux, dit-on, est celui que Don Quichotte combattit dans sa célèbre aventure. Après tout, le pauvre Don Quichotte ne paraît pas si fou à celui qui aperçoit pour la première fois cette rangée de moulins, jetés irrégulièrement sur la crête d'une colline. Ils ne ressemblent à rien qu'on connaisse, plutôt à une collection de jouets fantasques et primitifs, plantés là par le caprice d'un lunatique. Plus on approche et plus on les regarde une par une, plus ces lourdes machines étayées comme de très vieilles gens, paraissent fantastiques. Rien d'étonnant que le digne chevalier les prît pour des géants. »

Dès qu'il a été abattu par un coup d'aile, Don Quichotte reconnaît qu'il a affaire à un moulin à vent. Mais c'est le sage Friston qui a métamorphosé ces géants en moulins, pour lui enlever la gloire de les vaincre..

Les troubles sensoriels sont donc, on le voit, réduits au minimum chez Don Quichotte ; il n'a pas d'hallucinations ; il ne nous semble pas avoir d'illusions ; celles que nous avons discutées nous semblent des plus douteuses.

Or « d'une manière générale on peut dire que l'absence de troubles sensoriels caractérise le délire d'interprétations.

« Les hallucinations — ou plutôt les illusions — de l'ouïe, du goût et de l'odorat sont aussi rares que celles de la vue. On n'observe pas ces troubles de la sensibilité générale si intenses parfois chez les persécutés hallucinés (2). »

(1) Jaccaci, *loc. cit.*, p. 555.
(2) Sérieux et Capgras, *loc. cit.*, p. 58 et 62.

Cette absence de troubles sensoriels, tout au moins leur rôle extrêmement restreint, nous permet d'éliminer immédiatement les psychoses systématisées hallucinatoires, et notamment le délire chronique à évolution systématique, « cette affection qui fait du malade d'abord un inquiet, puis un persécuté halluciné, ensuite un mégalomane, enfin un dément ».

Nous ne retrouvons pas chez Don Quichotte cette évolution en quatre périodes ; nous ne retrouvons pas chez lui les hallucinations de l'ouïe, ni les hallucinations de la sensibilité générale ; ses discours sont d'un style absolument impeccable, c'est en vain qu'on y chercherait le moindre néologisme.

Les idées de grandeur sont contemporaines des idées de persécution.

Le système délirant de Don Quichotte a pour base une conception prévalente et des interprétations fausses : au point de vue de la couleur du délire, les idées amoureuses, les idées de grandeur et de persécution sont au premier plan.

Il a pendant des semaines entières lu et relu les romans de chevalerie, et sous le coup de l'émotion que lui ont produite ces lectures, « il lui paraît convenable et même nécessaire, aussi bien pour l'accroissement de sa gloire personnelle que pour le service de son pays, de se faire chevalier errant et de s'en aller par le monde, avec son cheval et ses armes, chercher les aventures en pratiquant tout ce qu'il avait lu, que pratiquaient les chevaliers errants, redressant toute espèce de torts et s'exposant continuellement à de nouveaux dangers ».

Il a passé ses nuits à tirer un sens du fond des entrailles à ses livres de chevalerie, et il leur a tiré un jour ce sens : « qu'il est né par la volonté du ciel dans notre âge de fer pour y ressusciter l'âge d'or ».

Pénétré de l'importance et de la nécessité de sa mission, grisé par son idée dominatrice, il prend à peine le temps de seller son cheval et de fuir à la recherche d'aventures.

Multiples vont être ses interprétations. Il s'approche d'une venta qu'il prend pour un château ; deux femmes « du métier », qui se trouvent devant la porte, sont les filles du châtelain ; un

porcher qui souffle dans une corne est un nain annonçant son arrivée ; le ventero est le gouverneur de la forteresse ; un châtreur de porcs soufflant dans un sifflet de jonc est un musicien qui le fait dîner en musique ; la merluche est de la truite, le pain du plus pur froment et les drôlesses des dames.

Dans sa seconde sortie, les interprétations continuent ; les moulins à vent sont des géants ; des prêtres qu'ils rencontrent et qui voyagent indépendamment d'une dame se rendant en carrosse à Tolède, sont des noirs fantômes qui tiennent enchantée une princesse enlevée... Une seconde rencontre avec des muletiers lui est aussi funeste que la première. C'est sa faute, car il ne devait pas tirer l'épée contre des passants qui n'étaient pas chevaliers.

Une nouvelle venta est également un château, la fille du ventero est la fille du châtelain ; vaincue par sa bonne grâce,elle s'est éprise de lui et elle se prépare à venir partager sa couche.

Un nuage qui s'élève de la plaine représente une armée ; une litière sur laquelle on emmène un mort est un brancard sur lequel on emporte un chevalier qu'il doit venger.

Un âne gris monté par un barbier qui porte sur sa tête un plat à barbe de cuivre est un cheval pommelé, un chevalier et un armet d'or ; et si cet armet a l'apparence d'un plat à barbe, c'est par une rare précaution du sage qui le protège pour que personne ne le poursuive pour l'enlever.

L'emmène-t-on dans une cage sur une charrette à bœufs ? c'est un char enchanté, et il sait, à n'en pas douter, qu'il est aussi enchanté.

Pendant une halte où on le sort de sa cage, le son d'une trompette l'appelle, ce lui semble, à quelque nouvelle aventure.

Il est à peine rentré chez lui que son délire le reprend : les hennissements de Rossinante lui paraissent du plus favorable augure. Il fait une troisième sortie ; il envoie Sancho à la recherche de Dulcinée et lui dit d'observer avec soin toutes ses actions, tous ses mouvements : « car s'il les lui rapporte exactement, il en déduira ce qu'elle a de caché dans le fond du cœur au sujet de son amour ».

Des marionnettes dans un théâtre sont des Mores qui attaquent don Gaïferos ; une barque amarrée à la rive lui a été envoyée pour porter secours à un malheureux prisonnier ; le moulin à eau qu'il découvre en voguant sur la rivière est un château ou une forteresse. Quand il revient vers son village après avoir été vaincu à Barcelone, la parole d'un petit garçon : « Tu as beau faire, Périquillo, tu ne la reverras jamais plus », signifie qu'il ne reverra plus Dulcinée.

Un lièvre fuit, des levriers le poursuivent, il faut renoncer à Dulcinée.

Mais en dehors de ces interprétations délirantes et de la conception prévalente qui forment la base de la psychose de Don Quichotte, il est un autre caractère qui a frappé tous ceux qui l'ont approché durant l'évolution de sa maladie : « En dehors des extravagances que débite ce bon gentilhomme en ce qui touche sa monomanie, dit le curé, si l'on vient à traiter un autre sujet, il en raisonne très pertinemment et montrera en tout l'esprit le plus net, le plus clair, le plus agréable ; de sorte que, pourvu qu'on ne le mette pas sur le chapitre de sa chevalerie errante, il n'y aura personne qui ne le prenne pour l'homme le plus intelligent et le plus sensé. »

Au banquet où Don Quichotte tient le haut bout avec, à ses côtés, la princesse Micomicona, il prononce une longue harangue sur les armes et les lettres, « et cela avec tant de méthode et en si bons termes qu'il oblige tous ceux qui l'entendent à ne plus le regarder comme un fou et à éprouver de la compassion en voyant qu'un homme d'une intelligence si saine en apparence et qui raisonnait si bien sur tous les sujets eût perdu l'esprit sans ressource avec ses maudites préoccupations de chevalerie ».

Quant à Don Diègue de Miranda, il prend Don Quichotte « tantôt pour un homme sensé, tantôt pour un vrai fou, car il l'entend s'exprimer de la manière la plus raisonnable, la plus distinguée, la plus élégante, et le voit se conduire de la façon la plus extravagante, la plus téméraire et la plus absurde ».

Don Lorenzo, son fils, « défie les déchiffreurs les plus habiles

de rien tirer du brouillon de sa folie ; c'est un fou pour ainsi dire entrelardé, un fou plein de moments lucides ».

Quand il donne des instructions à Sancho, nommé gouverneur d'une île, il se révèle homme d'excellent conseil, « car il ne déraisonnait que quand on le mettait sur le chapitre de la chevalerie, montrant sur tous les autres sujets l'esprit le plus clair et le plus net ; de manière qu'à chaque instant ses actes discréditaient son jugement et son jugement démentait ses actes ».

Nous pouvons rapprocher de ces jugements ce que MM. Sérieux et Capgras ont dit de l'interprétateur (1) :

« L'intelligence n'est pas modifiée ; il est toujours, en dehors de ses idées délirantes, l'esprit fin et délicat que nous avons connu : il apprécie exactement les faits qu'il ne met pas en relation avec ses préoccupations morbides. Sa mémoire est fidèle ; il n'a rien oublié des notions acquises antérieurement et sait en tirer parti ; il peut citer une foule de dates et de noms propres, avec une rapidité, une précision voisines de l'hypermnésie.

« Abstraction faite des conceptions délirantes, les jugements des interprétateurs restent sensés, leurs interprétations souvent justes. » C'est le cas de Don Quichotte. Nous rencontrons chez lui les symptômes positifs du délire d'interprétation : conceptions délirantes et interprétations délirantes, en même temps que les symptômes négatifs ; l'absence de troubles sensoriels et l'état mental avec la persistance de l'intégrité des facultés intellectuelles et des sentiments affectifs.

Don Quichotte applique toute la vivacité de son intelligence à la défense de ses convictions délirantes.

Chez lui les sentiments affectifs, contrairement à ce qui a été soutenu par Louveau, ne présentent aucun trouble primitif ; il est très sensible aux égards que l'on a pour lui.

Sa conversation est facile, « empreinte d'une certaine recherche », visant à l'élégance et parfois à l'emphase ; il en est de même de ses écrits (témoin sa lettre à Dulcinée du Toboso).

Le diagnostic qui semble donc résulter de l'examen que nous

(1) Sérieux et Capgras, *loc. cit.*, p. 48.

venons de faire de la psychose de Don Quichotte est celui de délire d'interprétation.

Deux mots maintenant sur les idées délirantes de Don Quichotte.

Don Quichotte est un exemple du polymorphisme des conceptions délirantes de certains interprétateurs : idées de persécution, idées ambitieuses, idées érotiques.

Les idées de persécution abondent dans l'observation de Don Quichotte.

Nombreux sont les persécuteurs : c'est tout d'abord le sage Friston qui lui a dérobé son cabinet et ses livres, et qui métamorphose les géants en moulins pour lui enlever la gloire de les avoir vaincus. C'est, lui aussi, ce malin négromant qui le persécute, qui a transformé les armées en troupeaux de moutons.

Mais il n'est pas le seul ; il y a aussi les démons qui ont pris des corps fantastiques pour venir faire des leurs, et pour mettre Don Quichotte en mauvais état.

Il y a encore Merlin, le proto-enchanteur : tout cela sans compter la maligne influence des étoiles.

Ces persécutions s'étendent aussi à sa dame, Dulcinée du Toboso : « Faut il que je sois un chevalier errant si malheureux qu'il n'y ait pas une damoiselle qui, à première vue, ne s'amourache de moi, et faut-il que la sans pareille Dulcinée soit si peu chanceuse qu'on ne la laisse pas jouir en paix de mon incomparable fidélité ! Que lui voulez-vous reines ? Pourquoi la persécutez-vous impératrices ? Pourquoi allez-vous sur ses brisées, jeunes filles de quatorze à quinze ans ? Laissez, laissez-la, malheureuses, triompher et s'enorgueillir du destin que lui a fait l'amour en lui livrant mon cœur et en soumettant mon âme à sa loi. »

C'est contre tous ces malins enchanteurs que Don Quichotte combat.

Ils ont beau faire, ils ont beau multiplier les ruses, ils ne viendront pas à bout de sa vaillante épée. D'ailleurs,il y a un sage qui

le protège, c'est lui qui a fait subir à l'armet de Mambrin la transformation que l'on sait.

Son influence se manifeste en maintes circonstances, notamment dans l'aventure de la barque enchantée. Dans cette aventure se sont rencontrés deux puissants enchanteurs, dont l'un a empêché ce que l'autre projetait. L'un lui a envoyé une barque, l'autre l'a fait chavirer.

Associées à ces idées de persécution, se trouvent des idées de grandeur : « Il est né par la volonté du ciel, dans notre âge de fer pour y ressusciter l'âge d'or. C'est à lui que sont réservés les insurmontables périls, les prouesses éclatantes, les valeureux exploits ; c'est lui qui doit ressusciter les vingt-cinq de la Table Ronde, les douze de France et les neuf de la Renommée ! C'est lui qui est destiné à faire oublier les Platir, les Phébus, les Bélianis, les Tablan, les Olivan et les Tiran, ainsi que la foule innombrable des fameux chevaliers errants des siècles passés ; accomplissant dans celui où il se trouve de si grands et merveilleux faits d'armes, qu'ils obscurcissent les plus brillants dont les autres puissent se vanter ! Dès le début, il pense acquérir un renom immortel, il se voit déjà le front ceint d'une couronne qu'il a gagnée par la vaillance de son bras, et qui n'est rien moins que l'Empire de Trébizonde. Son cheval est plus beau que le Bucéphale d'Alexandre et le Babiecca du Cid. Lui arrive-t-il des mésaventures ? elles ne sauraient se comparer qu'à celles de César, Alexandre et Hercule.

Heureux, trois fois heureux le siècle où l'on verra paraître le récit de ses fameux exploits, dignes d'être gravés dans le bronze, sculptés dans le marbre, et peints sur bois pour vivre à jamais dans la mémoire des siècles futurs.

Quant à Dulcinée, sa qualité est celle de princesse, et elle ne pouvait pas être moins, étant sa reine et sa dame. Pour lui, il n'a pas peur de vingt adversaires, car il en vaut cent.

Il exhortera Don Lorenzo à abandonner le sentier de la poésie pour prendre celui de la chevalerie errante où l'on peut devenir empereur en un tour de main.

A ces deux ordres d'idées délirantes s'ajoutent des idées amou-

reuses : amour d'ailleurs purement platonique. Il aime Dulcinée, qu'il n'a que très rarement vue, avec laquelle il n'a échangé que quelques œillades ; il ne combat que pour elle ; c'est elle qui donne la force à son bras ; s'il recherche tant d'aventures, c'est pour qu'on aille lui chanter la gloire de Don Quichotte de la Manche ; elle est la plus belle de toutes les reines : « Ses cheveux sont de l'or ; son front des Champs-Elysées, ses sourcils des arcs-en-ciel ; ses yeux des soleils, ses joues des roses, ses lèvres du corail, ses dents des perles, son cou de l'albâtre, son sein du marbre, ses mains de l'ivoire, sa blancheur celle de la neige, et selon lui il y a tant de perfection dans ceux de ses appâts que sa pudeur dérobe aux regards des mortels, que tout ce que peut faire le bon goût,c'est de les admirer et de les louer sans y trouver des termes de comparaison. »

Il veut faire confesser à tous ceux qu'il rencontre la beauté de sa Dulcinée, sa grâce et sa grande bonté. Au fond, ce n'est qu'une très simple paysanne.Il rapporte tout à sa Dulcinée. Elle est la pensée qui dirige sa main. Mais cet amour, personne, semble-t-il, ne veut le respecter. S'arrête-t il dans une venta? la fille du ventero ou servante de l'auberge tombe amoureuse de lui à ce qu'il lui paraît, et malgré sa fidélité à Dulcinée, il tâte le sein sous la chemise, il la voit avec tous les charmes et tous les atours que possèdent les princesses qui dans la nuit viennent visiter les chevaliers blessés parce qu'elles ne peuvent résister à l'amour qu'elles ont conçu.

Et lorsqu'Altisidore lui révélera sa passion, il ne pourra s'empêcher de crier : « Faut-il que je sois un chevalier errant si malheureux qu'il n'y ait pas une damoiselle qui à première vue ne s'amourache de moi ? »

Mais sa passion l'emporte sur toute autre considération,et il reste malgré tout fidèle à Dulcinée du Toboso...

Il nous faut envisager maintenant comment s'est préparée la psychose de Don Quichotte, comment elle s'est organisée, fixée, développée et terminée.

Le délire d'interprétation ne passe pas, comme on le sait, par

des phases bien tranchées,et on ne saurait décrire une succession de périodes bien nettes.

Don Quichotte a eu une période d'incubation assez nettement indiquée. Il a renoncé à la vie active pour s'adonner à la lecture des livres de chevalerie ; il se privait de sommeil pour arracher un sens du fond des entrailles à des passages compliqués. Il n'était qu'à demi satisfait des blessures que Don Bélianis donnait ou recevait. Après ses lectures et ses veilles prolongées,il empoignait son épée et se mettait à escrimer contre les murailles. Il interprétait déjà, disant « que la sueur que ces efforts avaient provoquée, c'était le sang des blessures qu'il avait reçues dans la bataille ».

Il est arrivé, de déduction en déduction, à cette idée qu'il est nécessaire pour l'accroissement de sa gloire de se faire chevalier errant ; et sous l'action d'une cause occasionnelle qui nous échappe, et qui semble être la lecture d'un livre de chevalerie plus séduisant que tous les autres, il est passé de la rêverie aux actes.

Voilà donc la période d'état constituée, il rapporte tout à cette idée qu'il est chevalier errant, et ce premier pas franchi, la systématisation progresse rapidement. « Il travaille sur des perceptions exactes, c'est donc son ambiance, les faits et gestes des gens avec lesquels il est en contact, qui lui fournissent les explications désirées (1). »

Sous la poussée de l'idée directrice, Don Quichotte s'est élancé hors de chez lui ; il est chevalier errant, il doit se comporter ainsi ; tout l'épisode de la Sierra Morena n'est commandé que par le désir de copier les chevaliers dont il a lu les aventures ; son héros favori a fait une retraite dans le désert, il en sera de même pour lui ; il aurait pu tout aussi bien partir en terre sainte guerroyer contre les infidèles ; il eut suffi qu'il en eût trouvé l'exemple dans ces livres de chevalerie auxquels son unique désir est de se conformer de tout point.

Certains épisodes sont à retenir. Don Quichotte paraît être sujet à des accès de somnambulisme. Pendant que les héros du ro-

(1) Sérieux et Capgras, *loc. cit.*, p. 137.

man sont rassemblés dans la venta pour entendre la lecture de la nouvelle du *Curieux Malavisé*, l'on entend soudain des cris, on court au galetas où repose Don Quichotte et on le trouve en chemise, tenant de sa main droite une épée nue « avec laquelle il s'en allait frappant de tous côtés d'estoc et de taille, en parlant à haute voix, comme s'il se fût réellement trouvé aux prises avec quelque géant. Le bon de l'affaire, c'est qu'il avait les yeux fermés, car il dormait, et c'était dans un songe qu'il livrait bataille au géant. Son imagination était si fortement préoccupée de l'aventure qu'il allait entreprendre, qu'il rêva qu'il était arrivé au royaume de Micomicon, et qu'il se mesurait avec son ennemi, et il avait donné tant de coups d'épée dans les outres, croyant frapper le géant, que toute la chambre était pleine de vin. Il faut, pour le réveiller, lui jeter sur le corps un grand chaudron d'eau froide. »

L'observation que nous permet de reconstituer le roman de Cervantes, présente un assez grand défaut.

C'est que si nous laissons de côté la période d'incubation sur laquelle nous n'avons que des renseignements assez vagues, l'observation de la période d'état ne porte que sur quelques mois.

Don Quichotte se met en route au début de juillet pour la première sortie ; il meurt à la fin de la même année. Cela est très peu de chose qu'une observation de quatre ou cinq mois dans une psychose dont l'évolution se compte par années.

Cervantes fait mourir son héros d'un accès fébrile, dont la nature est mal déterminée. Sous l'influence de cette maladie intercurrente, le délire s'amende au point que Don Quichotte reconnaît ses errements : « J'ai été fou, j'en conviens ; mais je voudrais faire une fin d'où l'on conclût que ma vie n'a pas été si mauvaise que je doive laisser la réputation de fou. »

Il fait son testament d'une façon très sensée et meurt trois jours après.

Cervantes nous dit que la psychose de Don Quichotte s'est modifiée pendant son retour après sa défaite à Barcelone ; il parlait de se faire berger, de renoncer à la vie des armes. Il s'appellerait le berger Quichottin ; le bachelier serait le berger Carrascon ; le

seigneur curé, le berger de la belle Cure ; et Sancho Panza, le berger Panzinot.

Nous ne pouvons faire état, semble-t-il, de cette description. S'il est vrai que Don Quichotte est l'histoire d'un aliéné, il n'est pas douteux que le but de Cervantes en la publiant ait été de ruiner les romans de chevalerie et de faire œuvre de critique littéraire.

A cette époque, les romans mettant en scène des bergers et des bergères étaient innombrables, et Cervantes a, sans nul doute, voulu les faire tomber sous les coups de sa satire en racontant l'épisode que nous venons de relater, et où il affuble ses personnages de noms tant soit peu ridicules.

Rien ne permet de considérer que Don Quichotte est mort au cours d'une rémission de délire d'interprétation.

Dans ces rémissions (1) « idées de persécution et idées ambitieuses s'éclipsent. Les interprétations cessent momentanément ou deviennent plus rares, ou enfin ne sont plus émises que sous forme d'hypothèse. Le malade avoue qu'il n'a pas de preuves, qu'il peut se tromper sur tel point, il hésite ou se retranche derrière des réticences. Cette rémission n'intéresse d'ailleurs que certaines conceptions ; elle ne va pas jusqu'à l'abjuration totale des erreurs passées, jusqu'à la conscience d'un état maladif antérieur ; sur ce point l'interprétateur reste irréductible, à moins qu'il ne dissimule. »

Don Quichotte fait cette abjuration totale : rien ne nous permet de penser qu'il dissimule, il semble bien être complètement guéri ; la dignité de sa mort nous assure de la sincérité de sa rétractation.

Sous l'influence de l'accès fébrile, le délire a donc complètement cessé. Ce fait a été démontré pour certaines psychoses ; jusqu'à présent il n'a pas été signalé dans le délire d'interprétation : et devant un fait inobservé, la science ne saurait conclure...

Si nous sommes enclins à assimiler la folie de Don Quichotte au délire d'interprétation ce n'est pas que nous considérons l'in-

(1) Sérieux et Capgras, *loc. cit.*, p. 144.

terprétation erronée comme un symptôme pathognomonique de ce délire ; nombreuses sont les psychoses où l'on rencontre l'interprétation délirante.

Nous avons déjà signalé, pour les éliminer d'ailleurs les psychoses systématisées hallucinatoires ; nous ne citerons que pour mémoire les psychoses à interprétations épisodiques : la paralysie générale, la confusion mentale, l'épilepsie larvée, l'hystérie, la psychasthénie.

Mais les difficultés commencent lorsqu'il faut distinguer la psychose de Don Quichotte des psychoses interprétatives symptomatiques d'autres affections mentales : folie maniaque dépressive, folie des dégénérés, démence précoce, mélancolie : en réalité le diagnostic différentiel se pose seulement avec ces psychoses et avec le délire de revendication.

Dans ces psychoses interprétatives, des interprétations multiples, actives se tiennent au premier plan du tableau symptomatique... Le diagnostic présente parfois de grandes difficultés, souvent l'évolution seule permet de trancher la question.

Le diagnostic avec le délire d'interprétation essentiel s'établit surtout, en dehors de l'évolution, d'après les symptômes concomitants appartenant à chacune de ces psychoses. Nous n'avons pas à les indiquer ici.

Des états interprétatifs se rencontrent dans la mélancolie, et l'épisode de la Sierra Morena pourrait faire penser au délire mélancolique ; mais nous en avons étudié la genèse. Il s'agit uniquement de la simple imitation de l'épisode d'un roman de chevalerie ; et c'est uniquement à ce fait que l'épisode imité est un épisode de mélancolie, que nous devons la couleur mélancolique de ce point du délire de Don Quichotte. On pourrait aussi, avec quelque apparence de raison considérer la folie de Don Quichotte comme appartenant à la psychose maniaque dépressive ou au délire des dégénérés, l'excitation intellectuelle, les accès répétés, la guérison, seraient expliqués par cette hypothèse.

On rencontre également des états interprétatifs dans la *démence paranoïde*. Pour l'éliminer chez Don Quichotte, nous n'aurons qu'à citer textuellement ce qu'en disent MM. Sérieux et Cap-

gras (1) : « Lorsque l'affaiblissement intellectuel progresse rapidement, le diagnostic est aisé. Les idées délirantes témoignent en effet de l'amoindrissement psychique « par leur multiplicité, « leur mobilité. leur niaiserie, leur extravagance ; elles égalent, si « même elles ne dépassent, celles des paralytiques généraux » (Séglas). Ordinairement ces conceptions délirantes polymorphes s'expriment en termes incohérents (verbigération), se contredisent, s'effacent pour reparaître ensuite. Quelques-unes demeurent tenaces, mais entièrement stéréotypées. Il est exceptionnel que les hallucinations ne viennent s'y ajouter. »

En réalité le diagnostic se pose surtout avec le délire de revendication ; c'est là le point le plus délicat dans toute l'étude de la psychose de Don Quichotte.

« Le délire de revendication (2) peut être défini une psychose systématisée chronique caractérisée par la prédominance exclusive d'une idée fixe qui s'impose à l'esprit d'une façon obsédante, oriente seule l'activité tout entière dans un sens manifestement pathologique et l'exalte en raison même des obstacles rencontrés. Cet état de monoïdéisme, de prévalence morbide, se développe chez des sujets dégénérés, il n'aboutit pas à la démence. Dans cette forme prennent place des esprits exaltés, raisonneurs et outranciers, des fanatiques qui sacrifient tout au triomphe d'une idée dominatrice. Mais le délire des revendications, d'une part, n'englobe pas tous les malades ayant des réactions persécutrices, et, d'autre part, comprend certains sujets qui n'ont aucune tendance persécutrice. On peut en distinguer deux variétés d'après un caractère de l'idée obsédante qui donne aux revendicateurs un aspect spécial : 1° le délire de revendication égocentrique.

2° Le délire de revendication altruiste, le même individu évoluant d'ailleurs quelquefois de l'un vers l'autre ou les présentant combinés.

« Dans les cas types de la première variété, à la base du délire se

(1) Sérieux et Capgras, Diagnostic du délire d'interprétation, *Revue de Psychiâtrie et de psychologie expérimentale*, 1908, n° 1, p. 20.
(2) Sérieux et Capgras, *loc. cit.*, p. 8.

trouve un fait déterminé, soit un dommage réel, soit une prétention sans fondement. Le malade est l'ennemi d'une personne ou de la société par laquelle il se croit lésé.

« Le délire de la seconde variété repose au contraire sur une idée abstraite et se traduit par des théories impersonnelles concernant les sciences, la philosophie, la politique, la religion. A l'inverse des précédents qui sont toujours des persécuteurs en conflit avec la société, ceux-ci, dominés par des préoccupations altruistes, sont parfois des rêveurs inoffensifs ou même des philanthropes généreux, nuisibles seulement à eux-mêmes et à leur famille qu'ils ruinent ».

Par la noblesse de ses sentiments, par la beauté de sa vie, « Alonso Quijano que la bénignité de ses mœurs a fait surnommer le Bon », rentrerait dans cette dernière classe de revendicateurs.

Don Quichotte est-il donc un revendicateur altruiste ? Nous ne le pensons pas bien qu'on puisse en faveur de ce diagnostic fournir un certain nombre d'arguments.

Certes l'idée qui l'a fait se mettre en route est une idée très humanitaire. Il est, dès le début de son délire, pressé de devenir chevalier errant, car un plus long retard serait un véritable préjudice pour le monde, tant il y a, selon lui, d'offenses à venger, de torts à redresser, d'injustices à réparer, d'abus à corriger et de dettes à acquitter.

Au petit valet qu'il soustrait aux coups de son maître, il se présente comme le valeureux Don Quichotte, défaiseur de torts et réparateur d'iniquités.

Il se réjouit d'avoir redressé le plus énorme tort qu'ait imaginé l'injustice, et commis la cruauté.

Dans son aventure avec les troupeaux de moutons, c'est le désir d'aider et de secourir les faibles qui l'a poussé à combattre.

Et c'est encore son bon cœur qui le pousse à délivrer les voleurs que l'on conduit en prison, et qui, pour le remercier de son intervention généreuse, le criblent de pierres et le dévalisent.

Quand il regrette l'âge d'or à jamais disparu, et les bons principes avec lui envolés, il ne manque pas de dire aux chevriers

qui l'écoutent que « c'est pour remédier à ce mal que dans la suite des temps la corruption n'ayant cessé de s'accroître, on institua l'ordre des chevaliers errants pour défendre les filles, protéger les veuves, secourir les orphelins et les nécessiteux ».

Partout, nous le voyons se faire le défenseur des faibles et des opprimés. Il y a toujours, selon lui, une foule d'infortunés et de nécessiteux qui doivent avoir le plus grand besoin de son appui et de sa protection. Jusqu'à la mort, tous ses actes seront commandés par le grand désir de venir en aide à ceux qui souffrent et qui sont des déshérités.

On retrouve jusqu'à un certain point les conceptions obsédantes le monoïdéisme, les idées prévalentes des revendicateurs.

Le point essentiel qui doit éclairer le diagnostic, le point sur lequel il faut avant tout insister, c'est que le délire d'interprétation est véritablement un état délirant ; le délire de revendication « uniquement basé sur une idée fixe » (Régis) est un état passionnel chronique, ou, suivant l'expression d'Arnaud, un état morbide continu du caractère.

« Les revendicateurs sont des obsédés et des exaltés : toute leur activité maladive est consacrée à la poursuite ou à la défense d'une idée fixe primitive. Point n'est besoin pour eux de fortifier leur conviction par de nombreuses interprétations, par la déformation systématique de l'ambiance. Le point de départ de leurs revendications est un fait non pas dénaturé ou travesti, mais démesurément amplifié ; ils se maintiennent toujours sur le terrain des réalités ; ils n'ont pas une conception morbide de leur entourage (1). »

Chez les revendicateurs, les interprétations sont donc généralement en petit nombre ; elles ne s'emploient pas, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises chez Don Quichotte, « à chercher dans de menus propos ou de minimes incidents, un nouvel aliment au délire ».

Chez Don Quichotte, les interprétations constituent presqu'à

(1) Sérieux et Capgras. *Revue de psychiatrie, loc. cit.*, p. 12.

elles seules tout le tableau clinique et surgissent en foule à l'occasion des moindres impressions sensorielles.

Elles sont primitives et prédominantes. De plus, Don Quichotte a des idées de persécution très actives, et alors que chez les revendicateurs, il existe une hypertrophie du moi sans mégalomanie, le pauvre hidalgo, lui, se dirige vers la mégalomanie systématisée ; il a été mis au monde pour remplir un très grand rôle ici-bas ; il possédera bientôt un très vaste empire.

Quant à sa Dulcinée, elle est d'origine royale. De plus, si nous admettons le bien fondé de ses conceptions, ses réactions ne nous paraissent nullement disproportionnées à leurs mobiles. Et nous voyons, en outre, que comme c'est le cas chez les interprétateurs, son jugement est tellement perverti qu'il accepte sans contrôle les créations fantaisistes de son imagination. Le monde extérieur prend à ses yeux un aspect fantasmagorique qu'il n'a jamais dans le délire de revendication.

C'est pour toutes ces raisons qu'en définitive nous ferons pencher la balance en faveur du délire d'interprétation.

Quant au cas de Sancho, il est d'une très grande banalité. C'est un exemple tout à fait classique de folie communiquée.

Parlant de la contagion du délire d'interprétation, MM. Sérieux et Capgras s'expriment ainsi qu'il suit (1) : « Lasègue et Falret ont indiqué, dans leur étude sur la folie à deux, que la vraisemblance d'un délire favorise sa communication d'un individu à un autre : « L'aliéné qui affirme un fait notoirement faux est à l'instant convaincu d'imposture. L'objet qu'il regarde n'est pas visible à ceux qu'il ne saurait entraîner dans la sphère de son hallucination ; la voix qu'il entend n'est pas perçue... Si au contraire le malade se maintient dans le monde des conjectures et des interprétations, si les faits qu'il invoque appartiennent au passé ou ne sont que des appréhensions pour l'avenir le contrôle direct devient impossible. Comment prouver à un autre et à soi-même que l'événement dont l'aliéné raconte les détails, n'a pas eu lieu ? Sa per-

(1) Sérieux et Capgras, *loc. cit.*, p. 207.

suasion, à force d'être monotone, circonscrite, devient communicative. »

Le délire d'interprétation est donc un type de folie convaincante.

La vraisemblance du délire ne forme qu'une des conditions spéciales formulées par Lasègue et Falret.

Il en est deux autres :

1° L'un des deux individus est l'élément actif : plus intelligent que l'autre, il crée le délire et l'impose progressivement au second qui constitue l'élément passif. Celui-ci résiste d'abord, puis subit peu à peu la pression de son congénère, tout en réagissant à son tour sur lui, dans une certaine mesure, pour rectifier, amender et coordonner le délire, qui devient alors commun et qu'ils répètent à tout venant, dans les mêmes termes et d'une façon presque identique.

2° Pour que ce travail intellectuel puisse s'accomplir parallèlement dans deux esprits différents ; il faut que ces deux individus vivent pendant longtemps, absolument d'une vie commune, dans le même milieu, partageant le même mode d'existence, les mêmes sentiments, les mêmes intérêts, les mêmes craintes et les mêmes espérances, et en dehors de toute autre influence extérieure.

L'importance de ces conditions, niée par certains auteurs, se retrouve chez Sancho.

Ce n'est qu'un pauvre paysan, de peu de cervelle, dont la mémoire est fort mauvaise et l'esprit très borné. Don Quichotte est un seigneur dans son village, il possède des terres ; il est riche ; il est considéré et quelque peu jalousé par ses voisins ; il a beaucoup lu et beaucoup appris ; il peut répondre à n'importe quelle objection par des arguments tirés des livres de chevalerie.

On se représente facilement l'influence qu'il peut avoir sur l'esprit d'un pauvre paysan illettré.

Pour le suivre Sancho a tout quitté ; il a confié toute sa fortune aux mains de Don Quichotte ; incapable de se diriger lui-même, il est obligé de s'en rapporter en tout et pour tout à son maître ; il partage sa vie, et si tout d'abord il résiste lorsque Don Quichotte

veut lui imposer ses conceptions délirantes, bientôt la résistance sera plus molle, et Sancho sera moins sûr de ses perceptions personnelles.

C'est qu'il est arraché à son milieu le bon Sancho ; en quittant sa femme et sa petite maison, il a perdu sa belle assurance, et les visites si nombreuses qu'il fait chaque jour à l'outre ne peuvent qu'exagérer sa tendance à partager le délire de son maître.

Don Quichotte accumule arguments sur arguments ; la plupart ne sont pas vérifiables pour un esprit aussi borné que celui de Sancho ; et puis la croyance aux démons, aux géants, aux enchanteurs est répandue dans toute l'Espagne ; quoi d'étonnant à ce que Sancho, comme Don Quichotte, reconnaisse partout leur œuvre. Aussi Sancho, tout comme son maître, a la bouche remplie d'histoires d'enchanteurs et de fantômes.

Le chevalier de la Manche a su trouver la corde sensible, il a su faire parler l'intérêt ; il y a quelque part une île dont il sera gouverneur, et c'est là l'idée fixe de l'écuyer, celle dont il ne saurait se départir une seconde ; c'est autour d'elle qu'il bâtira tout son roman, qu'il ébauchera tous ses projets d'avenir ; ce rêve d'un coin de terre au soleil, de la vie heureuse et facile, quel est le misérable qui ne l'a pas caressé ?

Toutes les aventures, qui se déroulent devant lui, lui ont à ce point troublé la cervelle qu'il finit par avoir de véritables illusions, et alors que son maître, dans un accès de somnambulisme, livre combat aux outres, lui qui est bien éveillé, il affirme que son maître a tranché la tête rasibus au géant ennemi de la princesse Micomicona, qu'il a vu le sang couler par terre et la tête coupée qui roulait dans un coin aussi grosse qu'une outre de vin, et son illusion persiste, il suppliera la princesse quelques heures plus tard de tenir pour certain qu'il a vu la tête du géant, « à telles enseignes qu'elle avait une barbe qui lui descendait jusqu'à la ceinture ».

Le plus souvent, dès qu'il a échappé à l'influence de son maître, et qu'il se retrouve seul avec son gros bon sens de paysan madré, il fait un retour sur lui-même, il se rend fort bien compte de la folie de son maître, et n'était cette île dont il sera gouver-

neur, n'était l'appât du butin qu'il espère enlever aux passants que son maître culbutera, il s'en retournerait vers la petite chaumière où il est né, dégoûté à tout jamais des aventures, accomplissant sans murmurer son pénible labeur de chaque jour, et demandant à l'outre l'oubli de tous les malheurs qui sont l'unique lot des pauvres gens ici-bas.





Don Quichotte armé chevalier
(Tableau de D. Cristobal Valero, Musée du Prado, de Madrid)

CHAPITRE VII

LE DON QUICHOTTE D'AVELLANEDA ET CELUI DE M. JEAN RICHEPIN

C'est le propre des œuvres de génie d'inspirer de nombreux imitateurs et de nombreux plagiaires. *Don Quichotte* n'a point fait exception à cette règle ; et nous avons vu qu'une suite en avait déjà été publiée avant l'apparition de la seconde partie.

Ce serait un travail du plus haut intérêt que d'analyser l'état mental de Don Quichotte dans les œuvres qu'a suggérées le roman de Cervantes.

En dehors de la suite d'Avellaneda, la Bibliothèque nationale possède une suite française,prétendue traduite d'un manuscrit de Cid Hemet Benengeli, qui est une œuvre d'un caractère fort licencieux. Elle a paru en 1722, à Paris, en 2 volumes in-12. L'auteur est anonyme.

M. Armand Bertin possédait une autre suite tout aussi apocryphe, parue en 2 volumes, à Bruxelles, en 1706.

La traduction du *Don Quichotte* parue en 1748 à Leipzig et en 1754 à Paris, comprend une troisième partie que l'on croit être de Lesage et que le traducteur attribue à Zuléma.

Enfin la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, possède une histoire de Don Quichotte en 14 volumes, d'édition différente. Les tomes 6 à 12 sont une suite apocryphe, le tome 12 comprend l'histoire de Sancho Panza, alcade de Blandania.

La suite du *Don Quichotte* par Avellaneda a été imprimée à Tarragone en 1614 par Felipe Roberta.

Une édition in-4° a paru à Madrid en 1615. Elle avait pour éditeur Don Isidro Perales y Torres,et pour imprimeur Juan Oliveres.

Une réimpression en a été faite en 1732 ; Don Blas Nasarre en a publié une édition en 2 volumes in-8 à Madrid, en 1803.

En 1847, on trouve cet ouvrage dans le recueil des romans à bon marché ; une réimpression a été comprise dans un volume intitulé : *Romanciers postérieurs à Cervantes* faisant partie de la *Bibliotheca des autores espanoles* (Madrid, 1852). Enfin Germon Delavigne a publié une traduction française en 1853 chez Didier.

C'est d'après cette traduction que nous étudierons le *Don Quichotte* d'Avellaneda. Nous avons déjà signalé les attaques auxquelles l'auteur s'est livré contre Cervantes. Il déclare en outre dans son prologue qu'il fera son Don Quichotte moins fanfaron et moins provocateur. Il tend vers la même fin que Cervantes qui est de ruiner les romans de chevalerie ; quant à l'authenticité « son livre n'en offre pas moins que celui qu'il continue ; chacun pour en juger peut visiter tout à son aise et par tel côté que bon lui semblera la collection de papiers qu'il a lus pour l'écrire et qui sont aussi nombreux que ceux qu'il a négligés ».

Don Quichotte rentré chez lui après sa seconde sortie,est soigné par du jus de viande, des conserves et des aliments substantiels. En six mois,par la bonne lecture du *Flos sanctorum* et du *Guide des Pêcheurs*, il revient à la santé. Il perd sa nièce de « fièvre chaude » en 24 heures. Sancho vient le voir et lui lit le saint du jour ; mais « il lui met la cervelle en mouvement » par les souvenirs de chevalerie qu'il y fait naître.

Un dimanche passent deux seigneurs qui se rendent aux joutes de Saragosse. L'un d'eux est le seigneur Don Alvaro Tarfe. Don Quichotte leur donne l'hospitalité. Pendant le dîner,il est absorbé et ne répond pas aux questions de ses convives. Il pense au désenchantement des princesses et au combat avec des géants.

« Que Votre Grâce sâche que je suis amoureux de Dulcinée, qui égale en fierté et en cruauté l'inhumaine Médée.

« Il fera si bien, avant qu'il soit longtemps, que son nom sera connu, non seulement en Espagne, mais dans tous les royaumes et dans toutes les provinces du monde les plus éloignées.

« En aventures il est Amadis, en fermeté Scevola, en patience Périnée de Perse, en noblesse Enée, en ruse Ulysse, en constance Bélisaire ; et pour verser le sang humain il est le Cid Campeador. »

Depuis plusieurs mois il est oisif et fait défaut à l'ordre de chevalerie qu'il a reçu, tandis que Sancho manque aux engagements de fidèle écuyer qu'il a pris envers lui « pour le service de Dieu et le bien du monde ».

Il passe le reste de la nuit « à se repaître de chimères, à se bercer de fantaisies extravagantes, croyant parler tantôt aux chevaliers, tantôt aux juges des joutes ».

Don Alvaro Tarfe part le lendemain ; Don Quichotte l'accompagne un quart de lieue. A son retour il se fait apporter *Florisbran de Candarie*. Son projet est bien arrêté ; il cherchera une autre dame, il ira à la cour du roi,et quelque grande princesse ne manquera pas de s'éprendre de lui. Il revêt une armure laissée par Don Alvaro et affirme que c'est le sage Alquife qui la lui a apportée pendant la nuit. Il marche avec emphase, distribue des coups à droite et à gauche ; tranche les rideaux, les couvertures, les oreillers.

Puis se précipitant sur Sancho : « Rends les grands trésors que tu as usurpés ; les damoiselles que tu as enchantées, livre-moi l'impératrice. » Il s'arrête tout rompu de fatigue, et Sancho sort prudemment de derrière le lit où il s'était réfugié.

La troisième sortie a lieu à la fin d'août, trois heures avant le jour ; Don Quichotte a tant de vaillance que si on mesurait son cœur on le trouverait comme celui d'Alexandre le Grand, couvert de poils, signe évident de bravoure et de force.

Il rencontre une venta,« c'est le plus beau château qui se puisse rencontrer à grand'peine dans tous les pays. Ne vois-tu pas d'ici, Sancho, les chapitaux des tours, ce magnifique pont-levis et les deux redoutables gardiens qui en défendent l'entrée » ?

Il envoie Sancho en éclaireur ; celui-ci découvre une vieille maison avec une vilaine cour. Don Quichotte s'adressant à l'aubergiste l'appelle châtelain de cette forteresse et le somme de remettre en liberté l'écuyer et les princesses. Il n'y a pas ici de château fort, reprend le ventero, nous n'avons de fort que notre vin. Le soir,comme il s'apprête à se coucher, une servante galicienne entre dans sa chambre pour lui offrir ses services ; elle lui raconte une histoire inventée de toutes pièces où elle a été séduite par

un capitaine. Don Quichotte vengera cette belle damoiselle. « Donne deux cents ducats à l'infante», dit-il à Sancho. Sancho se contente de lui donner deux réaux.

Le lendemain Don Quichotte quitte l'auberge, il paie le ventero puisqu'il renonce à l'honorable titre de châtelain ; l'hôtelier ayant giflé la servante galicienne, Don Quichotte le blesse pour avoir frappé une des femmes les plus belles.

Ils cheminent quelque temps. « Combien sont-ils donc ceux qui viennent, s'écrie-t-il soudain, est-ce un escadron volant ou un régiment ? Combien y a-t-il d'Allemands, de Tudesques, de Français, d'Espagnols ? »

Ce n'est là que réminiscence d'un livre de chevalerie, car on ne voit personne sur la route. Bientôt ils aperçoivent une cabane au centre d'une melonnière, et un gardien avec une pique. Pas de doute : c'est Roland le Furieux. S'il le tue toute sa gloire lui appartiendra. Il le provoque. L'homme lui envoie une pierre et s'enfuit. Don Quichotte est tombé à la renverse sous le choc de la pierre ; mais il est victorieux puisque l'homme s'est enfui ; or, ce dernier revient avec trois gaillards qui rossent Sancho et son maître.

Revenu à lui, Don Quichotte récite un passage d'un livre de chevalerie qui lui semble merveilleusement approprié à son cas. Les bêtes ont disparu. Ils arrivent à Ateca et un clerc charitable, Valentin, leur fait un accueil empressé et leur retrouve leurs montures. Aussi Don Quichotte lui promet-il les plus beaux joyaux qu'il conquerra. Le clerc lui représente que la chevalerie n'existe pas et « que le brave laboureur qui l'accompagne a déjà le cerveau presqu'aussi fêlé que celui de Sa Grâce ». Don Quichotte n'en veut pas convenir et remercie Valentin de l'avoir reçu dans son palais impérial.

Quand ils arrivent à Saragosse, les joutes sont terminées ; dès son entrée dans la ville, Don Quichotte adresse un défi collectif à tous les chevaliers de l'endroit ; il veut refaire une œuvre aussi considérable que le siège de Troie, et reconstruire le cheval de bronze. Passe la justice, avec, sur un âne, un homme nu de la tête à la ceinture, la corde au cou et recevant deux cents coups de

bâton. Il réclame sa mise en liberté ; et sur le refus des hommes de justice, il donne un coup de lance au greffier, et porte deux autres coups à un alguazil. Il est désarmé, mis en prison et condamné à l'exposition. Don Alvaro Tarfe qui survient est mis au courant de l'aventure ; il entre dans la prison. Don Quichotte n'en peut croire ses yeux. « Comment es-tu entré dans ce château inexpugnable par voie d'enchantement ; comment as-tu tué les deux géants qui gardaient la porte ? »

Bref, sur la prière de Don Alvaro, Don Quichotte est rendu à la liberté. Une course de bagues a été projetée pour les cavaliers de la ville. Don Quichotte y prendra part.

Remis en liberté, Don Quichotte a un accès délirant : il parle aux juges, raconte ses projets d'aller à Constantinople et Trébizonde. Soudain il se lève et dégaîne contre les tapisseries. Il reste trois jours au lit. « A tout moment il se figurait qu'il était à la course, qu'il disputait avec les juges, qu'il combattait des géants étrangers et mille autres sottises de ce genre, car il était réellement fou. Sancho brochait sur le tout avec ses bêtises et sa simplicité. »

Don Quichotte court la bague ; on la lui met au bout de sa lance. Le soir, avec Don Alvaro, il soupe chez le juge ; il raconte des histoires de chevalerie, mime la scène, se figure qu'il a des sauvages devant lui. On fait entrer un géant de carton ; le secrétaire parle par l'imposte qui est à la hauteur de la tête du géant. Il défie Don Quichotte et jette le gant. Sancho se signe, car il croit qu'il a devant lui un géant en chair et en os. Don Quichotte relève le défi. La nuit il rêve que Bramidan s'est introduit dans le château pour le tuer. Il frappe Sancho : « Tu es Bramidan, lui dit-il, car la salle est obscure et il ne le reconnaît pas. »

Le secrétaire est obligé d'aller à la cour ; il emmènera Don Quichotte.

Notre chevalier s'arrête à nouveau chez Valentin. Sancho est encore tout ému par la vue du géant de carton : « J'ai vu moi-même, avec les yeux que ma mère m'a donnés en me mettant au monde, le géant entrer dans la salle de Don Carlos ; bien plus, il faut pour porter ses armes, des chars attelés de cinq ou six

douzaines de bœufs, et selon ce qu'il a dit lui-même, son bouclier est grand comme une roue de moulin ; il est impossible qu'un aussi grand personnage puisse mentir, lui qui mange par jour la valeur de six ou sept fanegues de nourriture. »

Valentin essaie, une fois encore en vain, de dissuader Don Quichotte de courir les aventures.

Après avoir entendu raconter par un soldat le *Riche Désespéré*, et par un ermite les *Amants Fortunés*, Don Quichotte a repris sa route.

Dans un bois une voix plaintive s'élève : « Hélas, malheureuse que je suis ! je vais périr sous la dent des bêtes féroces. — C'est un bois enchanté, dit Don Quichotte, où le sage Friston tient enfermés de nobles chevaliers et la sage Urgande. » Mais ce ne sont pas les dangers qui l'arrêteront. Sancho, en bon écuyer, veut prendre sa part de l'aventure. Ils trouvent une femme en chemise attachée à un pin par les pieds.

« C'est la grande Zénobie, reine des Amazones, qui en chassant le sanglier a été prise par des malandrins, déclare Don Quichotte. — Non, objecte un soldat, qui fait route avec eux, c'est Barbara la Balafrée qui vit à Alcala de Hénarès dans la rue des Tavernes. »

Don Quichotte lui promet la couronne de reine et maîtresse de Chypre. Elle raconte comment ayant suivi par amour un jeune cavalier, elle a été détroussée par lui de quatre-vingt ducats.

Au petit jour on se met en route pour Sequenza.

Arrivé en cette ville, il écrit une demi-douzaine de cartels où, lui, le chevalier sans amour, provoque tous ceux « qui ne confesseront pas que la Grande Zénobie, Reine des Amazones est la plus haute et la plus belle femme qui se puisse trouver sur toute la rondeur de l'univers ».

Sancho va les poser par les carrefours de la ville. Il est arrêté, puis relâché, et il arrive enfin avec son maître à l'auberge du Soleil.

Le lendemain ils cheminent avec deux étudiants ; le temps se passe à déchiffrer des énigmes ; on traverse Hita. Le soir on arrive à une venta. « Ce que ces seigneurs étudiants appellent hôtellerie, dit Sancho à son maître, n'est pas autre chose que

l'un de ces châteaux que Votre Grâce ne connaît que trop et dans lesquels nous avons été si souvent la victime des géants, des farfadets, des fantômes, des malandrins, des spectres et des follets. »

Ils rencontrent dans cette venta une troupe de comédiens don le directeur, pour Don Quichotte, n'est qu'un malin enchanteur qu'il provoque, et auquel il demande de jurer de protéger désormais dames et damoiselles. Voyant à qui il a affaire, le directeur se déclare vaincu, mais comme Don Quichotte insiste, il est jeté à terre et maintenu. Enfin tout fini par s'arranger. Les comédiens jouent l'*Imposture Punie* de Lope de Vega, pièce dans laquelle la reine est accusée d'adultère par son fils. Don Quichotte prend la défense de la reine. Le jour suivant, dans une hôtellerie, il entend des trompettes, cela indique sans doute des joutes célèbres ou un tournoi pour fêter l'union de quelque illustre infante. A ces joutes sera venu un chevalier étranger. Il va aller combattre le géant, et il fait seller Rossinante. Il rencontre le cortège des joueurs de trompettes. C'est un cortège de deux mille étudiants; sur un char deux étudiants masqués, vêtus en femme, représentent la Sagesse et l'Ignorance. Pour Don Quichotte, c'est là un char enchanté avec deux princesses retenues captives. Il se bat et reçoit deux ou trois tuiles sur la tête. Il est sauvé par le directeur de la troupe de comédiens. A Madrid il provoque un noble seigneur qu'il a rencontré dans un carrosse.

Reçu par l'Archipampan il répond à son discours qu'il n'est pas venu pour s'honorer auprès de lui, car il a acquis assez d'honneur, mais pour combattre le géant. Ce combat avec le Bramidan, géant de carton où est enfermé le secrétaire, a lieu. Le géant soudain fait place à une jeune et jolie femme ; pour Don Quichotte c'est un carton enchanté.

Cette jeune femme vient chercher Don Quichotte pour aller à Tolède secourir son père contre le prince de Cordoue. C'est une ruse trouvée par le secrétaire pour faire interner Don Quichotte à Tolède. Il s'y rend et est enfermé dans la maison du nonce.

Avellaneda ajoute qu'on assure qu'il guérit ; sorti de l'asile, il vit, à Madrid, Sancho qui s'était enrichi à rester au service de

l'Archipampan. Puis sa folie le reprit ; il acheta un nouveau cheval et prit pour écuyer une femme habillée en homme, et grande fut sa surprise de la voir accoucher.

Avellaneda nous promet le récit de ces nouveaux exploits.

Avellaneda n'a rien ajouté à l'histoire de Don Quichotte ; certes son héros prend toujours les ventas pour des châteaux, et les filles d'auberges pour des princesses, il a la même façon de se comporter que nous lui avons connue lors de ses deux premières sorties, mais c'est là une imitation grossière du *Don Quichotte* de Cervantes, qui n'a même point le mérite de nous apporter quelque document nouveau sur la psychose du pauvre hidalgo. Avellaneda, à n'en point douter, était aussi ignorant des choses de la folie que Cervantes y était compétent ; et il ne connaissait très probablement en médecine mentale que la lecture du roman de Cervantes.

Déformée et travestie, la psychose de Don Quichotte n'a plus rien des caractères qui, chez Cervantes, nous permettaient de reconstituer à travers la fiction littéraire l'observation d'un malheureux aliéné. Avellaneda n'est même point resté fidèle aux symptômes que Cervantes avait décrits dans la première partie de son œuvre ; et à tout prendre le second Don Quichotte de Cervantes est encore supérieur à celui de son imitateur ; on y trouve ce mélange de sagesse et de raison qui en fait une œuvre délicieuse, qui fait que malgré tout Don Quichotte est un pauvre malade extrêmement sympathique ; et l'on sent, au travers des pages de cette suite, l'écrivain sûr de soi parce que son œuvre savamment mûrie est le fruit d'une observation déjà très longue. Le Don Quichotte d'Avellaneda n'est plus qu'un Don Quichotte recroquevillé, étriqué et surtout très grotesque ; c'est un bouffon qui fait rire ; un orgueilleux et un vantard, sur la folie duquel il est impossible de mettre la moindre étiquette.

Aucun diagnostic ne peut s'appuyer sur une symptomatologie aussi vague ; seule la contagion mentale de Sancho s'affirme dans cette imitation ; l'écuyer croit à la réalité humaine du grand géant de carton, et il finit par prendre les ventas pour des châteaux enchantés ! Encore est-il permis de préférer le Sancho de Cervantes,

fidèle à son maître jusqu'à la mort, berçant par des paroles très douces les derniers instants de celui dont il a partagé les bonnes et les mauvaises heures, au Sancho d'Avellaneda reniant Don Quichotte pour quelques ducats et préférant un emploi lucratif à la vie d'aventures aux côtés du Chevalier Sans Amour.

C'est que Cervantes, âme généreuse et loyale, ne pouvait prêter à ses héros que des sentiments dignes de lui, et incapable d'aucune vilenie, il avait passé à ses personnages toute la noblesse de son âme de vaincu ; tandis qu'Avellenada, jaloux de la gloire de son rival ; au cœur bas et rancunier, incapable d'une pensée touchante,ne pouvait mettre en Don Quichotte et en Sancho Panza qu'un peu des pensées troubles qui bouleversaient son âme, qu'un peu de son orgueil et de sa perfidie.

Et son œuvre ne fait que mieux ressortir la perfection du portrait que nous a laissé Cervantes.

A tout prendre, nous préférons de beaucoup le *Don Quichotte* de M. Richepin. Dans cette pièce en vers qui fut représentée pour la première fois le 16 octobre 1905 à la Comédie Française, M. Richepin paraît s'être bien pénétré des caractères de la psychose de Don Quichotte.

Avant lui, le héros de Cervantes avait déjà inspiré quelques dramaturges. Le 26 avril 1836, on avait représenté au théâtre de la Canobbiana un opéra italien, avec musique de Mazzucato, et le 10 mai 1869, le Théâtre Lyrique donnait la première de *Don Quichotte*, opéra comique en trois actes, livret de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique d'Ernest Boulanger.

On sait la pauvreté habituelle des livrets d'opéras, et les deux qui précèdent ne font pas exception à la règle ; aucun d'eux ne mérite d'attirer notre attention.

Il ne saurait en être de même du *Don Quichotte* de M. Richepin.

Le grand poète a suivi aussi fidèlement que possible le roman de Cervantes ; pour les besoins de l'action, Cardenio est le fiancé de Dorothée, nièce de Don Quichotte. Don Fernand, comte de Las Fuentes la poursuit de sa passion. La scène se passe en 1615 dans la province de la Manche :

Don Quichotte est toujours le

... consolateur élu de l'affligé
Punisseur des forfaits, abolisseur des transes,
Pour les désespérés semeur des espérances,
Vengeur des torts, séchant les larmes dans les yeux,
Pèlerin du bon droit cheminant vers le mieux,
Blanc chevalier qui porte en ses fixes prunelles
L'inextinguible feu des choses éternelles !

Il aime toujours sa Dulcinée qui est au Toboso dans le palais de son père le suzerain, où elle brode pour lui des écharpes de soie à son chiffre.

Et au long des huit tableaux du drame, nous retrouvons tous les épisodes du roman ; le combat contre les chevaliers qu'un enchanteur a changé en troupeau de moutons :

« Telle, oui, nous l'avons vue après qu'un enchanteur
L'eut méchamment changée en ce troupeau menteur ;
Mais avant qu'il m'eût fait cette outrageuse injure,
Certe elle n'était point ce bétail, je le jure.
Dans le soleil couchant, la poudre en tourbillons,
T'ai-je pas montré tout, escadrons, bataillons,
Cimiers empanachés, piques, lances, rapières,
Caparaçons flambant de métaux et de pierres,
Etendards qu'on eût dit des morceaux d'arcs-en-ciel ?

Tout l'épisode de l'armet de Mambrin est reproduit avec la finesse que nous avons notée chez Cervantes, il en est de même du combat avec les moulins. « Le jour s'est levé peu à peu, écrit M. Jean Richepin, et on commence à distinguer, quoique en formes vagues encore, les silhouettes des moulins à vent qui se dégagent sur la colline. »

Et lorsque Don Quichotte reconnaît en eux des géants, sa nièce ne peut s'empêcher de lui dire doucement :

Pourquoi vous griser de ces vapeurs
Où l'aube fait jouer des mirages trompeurs ?

Lorsqu'il rencontre une venta, il attend « que le nain sonneur l'annonce au pont-levis »

Maritorne battant un cochon est quelque eunuque libyen

battant un dragon ; tout l'épisode du Baume de Fier à Bras est reproduit dans la pièce de M. Richepin.

Et quand Rossinante fait un brusque mouvement :

Quel enchanteur l'agite ? Il piaffe. Il caracole !
Ce n'est plus lui ! Je suis sur Pégase... ! Il s'envole !

Mais jamais peut-être le noble cœur de Don Quichotte n'avait été aussi bien mis en lumière que lorsque, dans l'épisode des galériens, Richepin lui fait dire à l'archer :

« Qui donc a ce droit là : punir ?
Quel être, se plaçant au-dessus d'un autre être,
Peut oser devant soi le faire comparaître ?
Quel pécheur est armé d'un privilège tel ?
Du fond de quel palais ? Du haut de quel autel ?
Quel cœur est assez pur pour qu'on l'en investisse ?
Quel juste est assez Dieu pour rendre la justice ? »

Ce qui domine Don Quichotte, c'est son ineffable bonté ; son amour pour autrui, et pour les siens.

Il faut l'entendre dire à sa nièce, Dorothée, en lui parlant de son fiancé :

« Pardieu ! c'est mon affaire, à moi, courir le monde !
La sienne est de rester près de toi, dans ce coin,
Dans ce nid de bonheur, et quand je serai loin
De te faire oublier, par son amour fleurie,
Le vieil oncle qui t'a si tendrement chérie. »

Et lorsque vaincu par le chevalier de Blanche Lune, il sent venir la dernière heure, que guéri de sa folie il reprend

Son nom de Quijada le Bon, tout bonnement.

il voit très bien que dans sa vie, il n'y a pas eu que de la démence, et que quelque chose lui survivra :

« Ce n'est donc pas en vain qu'ici-bas j'ai passé.
Les rêves dont je meurs, des fleurs en ont poussé.
O pauvres hommes, dans votre vol de misères,
Ces irréelles fleurs d'en haut sont nécessaires,
Autant, et plus encor, certes, à votre bien
Que la réalité du pain quotidien.

Et vous la méprisez, pourtant, cette ambroisie :
Beau, vrai, grand, idéal, justice, poésie !
De ces splendides fleurs, chacun sarcle son champ.
C'est pourquoi dans ce monde imbécile et méchant,
Il est bon que parfois un geste de démence
Vienne en renouveler l'immortelle semence.
Vous insultez ce fou. Vous lui crachez au front.
Qu'importe ! Il a semé. Les fleurs refleuriront.

Il serait impossible de dire en termes plus beaux, le rôle de ceux qui, s'écartant des sentiers battus par tout le monde, ne craignent pas le ridicule pour faire adopter leurs innovations hardies. Nombreux sont les littérateurs et les savants, les prophètes et les philosophes que la pathologie mentale revendique pour elle ; pourtant ce sont eux dont la mémoire a survécu, et qui à travers les railleries et le ridicule ont constitué le petit patrimoine de l'intelligence humaine. Ils furent de grands méconnus et c'est leur délire qui dirige le monde.





Don Quichotte dans la Venta

CONCLUSIONS

Que se dégage-t-il du faisceau de documents que nous venons d'examiner ? Quelles conclusions logiques pouvons-nous en tirer ?

Il s'en dégage avant tout, croyons-nous, l'impossibilité d'arriver à une conclusion définitive, car nous ne saurions oublier dans cette page de médecine mentale appliquée à la littérature, que nous ne pouvons obtenir, à propos d'une fiction littéraire, une précision égale à celle qui résulterait d'une observation spécialement prise en vue de la recherche scientifique. Aussi, en marge de ces conclusions, mettrons-nous un grand peut-être.

Mais, ces réserves étant faites, de la foule des documents accumulés depuis trois siècles par les littérateurs et les psychiâtres, émane un certain nombre de faits que nous nous sommes attachés à bien mettre en lumière, après les avoir vérifiés à la source même, et qui formeront l'essence de nos conclusions.

1° Cervantes, parmi les littérateurs dont les œuvres mettent en scène des aliénés, mérite de retenir d'une façon toute particulière l'attention des psychiâtres.

Il a accordé dans ses livres la plus large place à la médecine mentale ; mais s'écartant des sentiers battus par les auteurs de tous les temps, qui se sont surtout préoccupés des psychoses hallucinatoires à cause de l'effet facile produit sur le public, il s'est plus particulièrement attaché à nous peindre des délires dont les hallucinations sont exclues.

2° Ses romans, loin d'être des pages autobiographiques, comme c'est le cas pour un grand nombre d'écrits de Jean-Jacques Rousseau ou de Maupassant, comme c'est le cas également pour l'œuvre de Swedenborg, sont en réalité des observations prises avec un grand souci d'exactitude et qu'il est possible de reconstituer sous la déformation que leur a infligée le génie littéraire.

3° Cervantes avait certainement vu et observé des aliénés ; il nous dit dans le *Persiles* l'émotion que lui a causée en Sicile la rencontre de lycanthropes.

Fils de médecin, ayant lui-même étudié la médecine, il a bénéficié de ce fait que, cent ans avant Don Quichotte, l'Espagne avait organisé d'une façon systématique l'assistance des aliénés et qu'il existait des asiles dans la plupart des villes : Tolède, Séville et Valladolid où il a séjourné.

De plus un médecin qui fut son contemporain et qu'il a vraisemblablement rencontré à la cour de Philippe II, Louis Mercado, a laissé la description d'une psychose qui semble analogue à celle dont était atteint Don Quichotte.

4° Au point de vue psychiatrique, Don Quichotte est l'œuvre la plus typique du grand romancier espagnol.

Cervantes a indiqué lui-même que cette œuvre était l'histoire d'un aliéné ; mais, bien que signalée par l'auteur et les principaux personnages du roman, la psychose de Don Quichotte n'ait échappé à personne, le diagnostic exact de cette psychose n'a pas encore été formulé aussi bien par les psychiâtres qui se sont surtout arrêtés à des symptômes accessoires, que par les critiques littéraires qui, cherchant surtout à interpréter Don Quichotte au point de vue du symbole qui y serait contenu, ont fait, suivant le mot de Sainte-Beuve, « naître de ce gai chef-d'œuvre des idées que Cervantes n'a sans doute jamais eues. »

5° Bien que par certains symptômes le délire du héros de Cervantes se rapproche, soit de certaines psychoses interprétatives symptomatiques (folie périodique), soit de certains délires des dégénérés, soit enfin et surtout du délire de revendication (variété altruiste), il nous paraît plus vraisemblable de considérer Don Quichotte comme atteint de délire d'interprétation.

Il ne présente pas d'hallucinations : les quelques illusions données comme typiques par la plupart des critiques sont plus voisines de l'interprétation que de l'illusion. Il n'y a donc pas de troubles sensoriels nets, tandis que les interprétations délirantes abondent.

Des idées de persécution, avec croyance en un protecteur ima-

ginaire, coexistent avec des idées de grandeur et des idées érotiques.

L'observation est incomplète en ce sens qu'elle porte à peine sur une année de la vie de Don Quichotte ; mais les symptômes qu'il présente pendant cette période sont pour la plupart en rapport avec ce que nous savons de ce délire ; aucun n'est en contradiction absolue avec lui.

Il est d'ailleurs permis de supposer que Cervantes a eu sous les yeux à un moment donné le véritable Don Quichotte, et qu'à cette observation primitive il a ajouté, pour rendre son œuvre plus attrayante, quelques épisodes empruntés à l'observation d'autres aliénés ; et qu'il a ainsi laissé échapper quelques invraisemblances dans l'ignorance absolue où il devait se trouver de l'évolution d'une psychose qu'on ne faisait que soupçonner.

En outre, certains passages ont été manifestement ajoutés à l'observation fondamentale, pour permettre à Cervantes d'exposer certaines idées de critique littéraire.

6° Sancho Panza est un bel exemple de contagion mentale. Cervantes l'a indiqué dans son roman ; un grand nombre d'auteurs ont analysé cette contagion avec plus de finesse peut-être qu'ils n'en avaient apportée à l'étude de la psychose de Don Quichotte.

L'écuyer partage d'une manière durable les idées de grandeur de son maître, et d'une façon toute transitoire certaines de ses interprétations délirantes.



BIBLIOGRAPHIE

INTRODUCTION

Ballet (Gilbert). — *Swedenborg. Histoire d'un visionnaire au XVIIIe siècle.* Paris, Masson, 1899.
Régis. — Médecine et littérature. *Chronique médicale*, mars 1900.
— La folie dans l'art dramatique. *Comptes rendus du Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de Grenoble*, 1902, t. II, p. 6 et suiv.
Voivenel (Paul). — *Littérature et folie.* Paris, Alcan, 1908.

CHAPITRE PREMIER

L'ESPAGNE DE CERVANTES ET LES SOURCES DU DON QUICHOTTE.

1° L'Espagne de Cervantes.

Gautier (Léon). — *La Chevalerie.* Paris, 1884, in-4°, Victor Palisse.
Hugo (Victor). — *La Légende des Siècles*, t. II.
Jaccaci (Aug. F.). — Au pays de Don Quichotte. *Le Tour du Monde*, 1897, p. 529 et suiv.
Monge (Léon de). — *Études morales et littéraires. Épopées et romans chevaleresques.* Bruxelles, 2 vol. in-8°, 1887 et 1889.
Pâris (Gaston) — *Étude sur les romans de la Table Ronde*, 2 vol. in-8°, Nogent-le-Rotrou, 1881 et 1883.
— *Histoire poétique de Charlemagne. La poésie au moyen âge*, 1 vol in-16, Paris, 1885.
Puymaigre (Comte de). — Les Précurseurs de Don Quichotte. *Le Correspondant*, 25 octobre 1869.
— La Bibliothèque de Don Quichotte. *Le Correspondant*, 10 novembre 1873.

2° Les sources de Don Quichotte.

Cervantes. — *Les amours de Persiles et de Sigismonde sous les noms de Périandre et d'Aurulos. Histoire septentrionale*, traduite par le sieur Dandiquier, Paris, 1628, p. 119.
— *Trabajos de Persiles y Sigismunda. Historia sctentrional* (coleccion de los mejores autores espanoles). Paris, 1841, chap. 18.
Dumaine (C.-B.). — *Essai sur la vie et les œuvres de Cervantes.* Paris, 1897.

Germon Delavigne. – *Les deux Don Quichotte*. Paris, Didier, 1852.
Mercati (Dn Lud). — Medico a cubiculo Philippi II et III Hispaniarum atque Indiarum regum potentissimorum eorumdemque protomedici, et in Vallesoletana Academia primariæ cathedræ professoris emeriti. *Opera omnia in quatuor tomos divisa.* Francofurti e collegio Musarum Pretheniano, 1608, 2 vol. questio. 180, p. 157 et suiv. ; *De Morbis*, Libri Tertii. Pars I.
Ocana (Jose Gomez). — *Historia clinica de Cervantes.* Madrid, 1899.
Sérieux (Paul). — *L'assistance des aliénés en France, en Allemagne, en Italie et en Suisse* (Rapport au Conseil général). Paris, 1903.

CHAPITRES III et IV

LA FOLIE DE DON QUICHOTTE ET LA CRITIQUE LITTÉRAIRE. — LA CONTAGION MENTALE DE SANCHO ET LA CRITIQUE LITTÉRAIRE.

About (E.). — Don Quichotte. *Nouvelle Revue de Paris*, 15 février 1864.
Ashbee (H.). — *An Iconography of Don Quixote*, London 1895.
Biard (Lucien). — *Cervantes.* Paris, Lecène, Oudin et Cie, 1890.
Bowle. — *A letter to the Reverend Dr Percy concerning a new and classical edition of Historia del valeroso cavallero, Don Quixote de la Mancha*, Londres, 1777, in-4°.
Cat. — *Miguel Cervantes*, Paris, librairie Gedalge, in-8°, 1892.
Champion (Edme). — La folie de Don Quichotte et celle de Sancho. *Revue politique et littéraire* (*Revue bleue*), 7 décembre 1907.
Chasles (Emile). — *Michel de Cervantes. Sa vie, son temps, son œuvre politique et littéraire*, Paris, in-8°, 1866.
Chasles (Philarète). — *Voyage d'un critique à travers la vie et les livres. Italie et Espagne. Cervantes et ses contemporains*, Paris, C. Charpentier, 1877.
Chateaubriand. — *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Garnier frères, 1859.
Duffield (A.-J.). — *Don Quixote, his critics and commentators*. London, 1881.
Feletz (De). — Don Quichotte. *Le Spectateur français au XIXe siècle*, t. III, p. 402.
Filleau de-Saint-Martin.— Traduction de Don Quichotte avec un essai par M. Auger de l'Académie française, Paris, 1825.
Fitz Maurice Kelly. — *The Life of Cervantes*, London 1892.
— *Littérature espagnole* traduite par H. D. Davray. Paris, Armand Colin, 1904.
Florian. — Traduction de *Don Quichotte*, Paris, 1886, 4 volumes.
Foulché Delbosc (R.). — *Le licencié Vidriera*, Paris, H. Welter, in-12, 1892.
Fournel (Victor). — Le Don Quichotte de G. Doré, *Gazette de France*, 28 juin 1870.
Gebhart (E.).— Préface de la traduction de *Don Quichotte*, par C. Oudin et F. De Rosset. Paris, Jouaust, 1884.

— *Etudes Méridionales. La Renaissance italienne et la Philosophie de l'histoire,* Paris, 1887, in-16, p. 133 à 158.
Grimaux. — Traduction de *Don Quichotte* avec notice par Adrien Grimaux. Paris, 1884.
Henrich (Manuel). — *Iconografia de las Ediciones del Quijote*, 3 vol. in 4° Heinrich y Cia, Barcelone.
Hinard (Dumas). — Traduction de *Don Quichotte.* Paris, Charpentier, 1847, 2 vol. in-12
Hugo (Victor). — *William Shakespeare*, Paris, 1882.
Janin (Jules). — Don Quichotte. *L'Artiste*, t. IX, 1835, p. 50.
Lacroix (Octave). — Michel Cervantes. *Journal officiel de l'Empire français*, 18 janvier 1870.
Larousse (Pierre). — *Grand Dictionnaire universel.* Art. Cervantes et Don Quichotte, Paris, 1870.
Le Bourdelies (Raymond). — *Etudes italiennes et de littérature étrangère*, 4e série, Paris, A. Pedone, 1907.
Mayans y Siscar (Gregorio). — *La vie de Michel Cervantes*, traduite par le sieur D. S. L. 2 tomes. A Amsterdam chez François Changuion, 1740.
Mennechet. — *Cours complet de littérature moderne*, Paris, 1857, t. II, in-18, leçon 19, p. 31 et suiv.
Mérimée (Ernest). — *Précis d'histoire et de la littérature espagnole.* Paris, 1908.
Mérimée (Prosper). — *Histoire de Don Quichotte*, traduite par Filleau de Saint-Martin. Paris, 1826.
— *Mélanges historiques et littéraires.* Paris, 1855, p. 239 à 263.
— La vie et les œuvres de Cervantes. *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1877.
Monnier (Marc). — *Histoire de la littérature moderne. La Réforme. De Luther à Shakespeare*, in-8°. Paris, Firmin Didot et Cie, p. 341 à 403.
Montégut (Emile). — *Types littéraires et fantaisies esthétiques*, in-16. Paris, 1882, p. 45-92.
Morel Fatio. — *Etudes sur l'Espagne*, 1re série, 2e édition. *Le Don Quichotte envisagé comme peinture et critique de la société espagnole du XVIe et du XVIIe siècle.* Paris, E. Bouillon, 1895.
Navarete (De). — *Vida de Miguel Cervantes Saavedra escrita e illustrada con varias noticias y documentos meditos pertenacientes a la historia y litteratura de su tiempo.* Madrid en la imprenta real, in-8°, 643 pages, 1820, Analysé par **Raynouard** dans le *Journal des Savants* de septembre 1820.
Nisard (Auguste). — Cervantes. Don Quichotte. Les Nouvelles. *Revue française nouvelle*, 1838, t. VII, p. 299 et suiv.
Oliphant (M.). — *Cervantes*, 1880. Edimbourg et Londres.
Rius (Leopoldo). — *Bibliografia critica de las obras de Miguel de Cervantes Saavedra.* Madrid, 1895, 2 volumes.
Sainte-Beuve. — *Nouveaux Lundis*, t. VIII. Paris, 1867, p. 1 à 63.
Temple (William). — *The Works of sir William Temple.* London, 1757, t. III, p. 422.
Tourgueneff (Ivan). — *Hamlet et Don Quichotte* Bibliothèque universelle, juillet 1879.

Trublet. — *Essai de littérature et de morale*, in-8°. Paris, 1760, p. 226.
Viardot (Louis). — Traduction de *Don Quichotte*. Hachette, 1864.

CHAPITRE V

LA FOLIE DE DON QUICHOTTE ET LES PSYCHIATRES.

Real Academia de Medicina y cirurgia de Barcelona. *A Cervantes.* Barcelona, 1905.
Campo (Gonzales). — Nuestro homenaje a Cervantes. *Rev. espec. med.* Madrid, 1905.
Comenge. — Cervantes y la Medicina. *Gaz. med. cat.* Barcelona, 1905, XXV, II, p. 385, 423, 458.
Esquirol. — *Traité des maladies mentales*, 2 vol. Paris, 1838.
Fisac. — La herencia de Don Quijote. *Siglo med.* Madrid, 1905, p. 377 et 373.
Lombroso (C.). — *L'homme de génie*, 3e édition, Paris, 1903.
Louveau (E.). — *De la Manie dans Cervantes.* Thèse de Montpellier, 1876, n° 39, analysée par Ritti (Ant.) dans les *Ann. médic.-psych.*, t. XVII, 1877, p. 459.
Morejon. — *Historia bibliografica de la medicina espanola*, t. II, parte 7, Siglo XVI.
— *Etude médico-psychologique sur l'histoire de Don Quichotte.* Traduite et annotée par le Dr J. M. Guardia, in-8°. Paris, 1858, chez Ballière, analysée par Legrand du Saulle dans les *Ann. médico-psychol.* de 1859, p. 630.
— Bellezas de medicina practica descubiertas, par D... en el ingenioso caballero Don Quijote de la Mancha. *Rev. med. hydrol. espan.* Madrid, 1905, VI, 183-194.
Morini (Rodriguez). — *La locura de Don Quijote.* Escuela de med. Mexico, 1905, XX, 289-293.
Pi y Molist. — *Primores del Don Quijote en el concepto medico-psicologico y consideraciones generales sobre la locura para un nuevo comentario de la immortal novela.* Barcelona. Imprenta barcelonesa, 1886.
Ramon y Cajal. — Psicologia del Quijote y el Quijotismo. *Bol. mens. d. col. de med. de Gerona*, 1905, X, 101-113.
Revesz. — Cervantes. *Psychiat. neurologische Wochenschrift*, 1905, n° 17, p. 170.
Roussel (Th.). — Lettres d'Espagne. *Union médicale*, 1849, p. 21.
Villanova (Ricardo-Royo). — *La locura de Don Quijote.* Saragosse, 1905.
Villechauvaix (J.). — *Cervantes malade et médecin.* Thèse de Paris, 1898, n° 222.

CHAPITRE VI

UNE CONCEPTION NOUVELLE DE LA PSYCHOSE DE DON QUICHOTTE.

Arnaud. — Les psychoses constitutionnelles in *Traité de pathologie mentale* de Gilbert Ballet, Paris, 1903.

Ballet (**Gilbert**). — *Leçons cliniques. Psychoses et affections nerveuses*, Paris, Doin, 1897, 2e et 5e leçons.
— *Traité de pathologie mentale*, Paris, 1903.
— Les Psychoses, in *Traité de médecine*, BOUCHARD et BRISSAUD, 2e édition, 1905.
Deny et P. Camus. — Délire d'interprétation et paranoïa. *Ann. médico-psychol.*, juillet-août 1906.
Deroubaix. — Psychose systématisée à base d'interprétations délirantes ou paranoia simple (*Ve Congrès de neurologie et de psychiatrie*, septembre 1909). Gand, 1909.
Durocher et Leborgne. — Diagnostic de la démence précoce et des psychoses à base d'interprétations délirantes. *Congrès de Rennes*, 1905.
Falret (**J.**). — *Folie raisonnante ou folie morale*. 2e discours à la Société médico-psychol. 29 octobre 1866, in *Etudes cliniques sur les maladies mentales et nerveuses*. Paris, 1890.
Fursac (**Rogues de**). — *Manuel de psychiatrie*, 3e édition, Paris, F. Alcan, 1907.
Halberstadt. — *La folie par contagion mentale*. Th. Paris, 1906.
Joffroy. — Contribution à l'étude de l'interprétation délirante dans les délires systématisés. *L'Encéphale*, février 1908.
Lasègue. — Du délire de persécution. *Archives générales de médecine*, février 1852.
Legrand du Saulle. — *Le délire des persécutions*, in-8°, Paris, 1873.
Leroy (**Raoul**). — *Les persécutés persécuteurs*. Thèse Paris, 1896.
Linas. — Art. Monomanie, in *Dict. encycl. des sciences médicales*, 1875.
Magnan et Sérieux — *Le délire chronique à évolution systématique* (Encyclopédie des Aide-Mémoire), Masson, 1902.
Marandon de Montyel — La folie à deux. *Gaz. des hôpitaux*, 1894.
Morel. — *Traité des maladies mentales*, Paris, 1860.
Pinel. — *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, 2e édition, Paris, 1809.
Régis. — *De la folie à deux*. Thèse de Paris, 1880.
— *Précis de psychiatrie*, 4e édition, Paris, Doin, 1909.
Sérieux (**P.**). — Le délire chronique à évolution systématique et les psychoses des dégénérés. *Congrès international de Berlin*, août 1890. *Bulletin de la Soc. de médecine mentale de Belgique*, 1890-1891.
Sérieux et Capgras. — Les psychoses à base d'interprétation délirante. *Soc. méd. psych.*, 24 février 1902, *Ann. méd.-psych.*, mai-juin 1892.
— Le délire d'interprétation. *Revue de psychiatrie*, juin 1904.
— Les symptômes du délire d'interprétation. *Encéphale*, mars-avril, 1906.
— Diagnostic du délire d'interprétation. *Revue de psychiatrie*, janvier 1908.
— *Les Folies Raisonnantes. Le délire d'interprétation*. Paris, Félix Alcan, 1909.
— Le délire d'interprétation. *Revue scientifique*, 25 septembre 1909.
Trélat. — *La folie lucide*. Paris, 1860.
Trénel. — Art. Folie quérulante. Délire systématisé d'interprétation, in *Pratique médico-chirurgicale*. Paris, 1907.

Vigouroux et **Juquelier**. — *La contagion mentale*. Paris, Oct. Doin, 1905.

Vurpas.— *Contribution à l'étude des délires systématisés*. Th. Paris, 1902.

CHAPITRE VII

LE DON QUICHOTTE D'AVELLANEDA ET CELUI DE M. JEAN RICHEPIN

Avellaneda (**Fernandez**). — *Les aventures de l'ingénieux chevalier Don Quichotte de la Manche faisant suite à la première partie de Don Quichotte de Cervantes*, traduites et annotées par Germain Delavigne, Paris, Didier, 1853.

Barbier (**Jules**) et **Carré** (**Michel**). — *Don Quichotte*, opéra comique en trois actes, musique d'Ernest Boulanger. Paris, Michel Levy, 1869.

Richepin (**Jean**). — *Don Quichotte*. Drame héroï-comique en vers, en trois parties et huit tableaux, Paris, Eugène Fasquelle, 1905.



TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION 9

CHAPITRE PREMIER. — L'ESPAGNE DE CERVANTES ET LES SOURCES DU DON QUICHOTTE. 15

CHAPITRE II. — OBSERVATIONS DE DON QUICHOTTE ET DE SANCHO PANZA. 42

CHAPITRE III. — LA FOLIE DE DON QUICHOTTE ET LA CRITIQUE LITTÉRAIRE 75

CHAPITRE IV. — LA CONTAGION MENTALE DE SANCHO ET LA CRITIQUE LITTÉRAIRE 95

CHAPITRE V. — LA FOLIE DE DON QUICHOTTE ET LES PSYCHIATRES . . 100

CHAPITRE VI. — UNE CONCEPTION NOUVELLE DE LA PSYCHOSE DE DON QUICHOTTE 128

CHAPITRE VII. — LE DON QUICHOTTE D'AVELLANEDA ET CELUI DE M. JEAN RICHEPIN 153

CONCLUSIONS. 165

BIBLIOGRAPHIE. 169

Imp. J. Thevenot, Saint-Dizier (Haute-Marne).

